

Traduction - Ukrainien vers Français

Une personne âgée se souvient souvent de son enfance, de sa jeunesse, de sa maturité, de ce qu'elle a vécu et tire des conclusions de sa vie.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

"Et moi aussi, maintenant, après avoir eu 90 ans, je suis veuve. Je suis loin de l'Ukraine et je me souviens de notre vie commune, passionnée, avec mon défunt mari, Yuri, ainsi que la mienne... Bien que j'aie vécu peu de temps de ma vie, seulement 16 ans, sur ma terre natale, je réfléchis et je me souviens de mon village, où je suis née, où se sont déroulées mes années d'enfance et d'autres villages ukrainiens, dont Taras Шевченко a écrit avec tant d'affection et de sincérité : « Village ! Et le cœur se reposera : Le village sur notre Ukraine - C'est comme une peinture ocre, un village. »"

Les villages ukrainiens étaient autrefois un bastion des traditions ukrainiennes, des coutumes, des croyances, des contes, de la culture, de la vie familiale, du patriotisme et du sentiment d'appartenance à leur propre terre natale.

Ma, très grande, ville, était étendue à grande échelle autour et s'appelait Kamianka Lísna. Elle était divisée en trois villages : Bobroïdy, Byschkiv, Pýryatyn. Ces villages étaient eux-mêmes divisés en fermes, où il y avait plusieurs maisons.

Je suis née le 17 novembre 1925, dans le village de Bobroïdy, à la ferme de Koudryky.

Il est possible que ce nom dérive d'une famille de Kudrikiv, qui est celle de ma grand-mère maternelle, qui a été inondée deux fois et a eu quatre enfants adultes, qui a épousé une troisième fois Sémén Kudrik et a déménagé dans ce village.

Mourant, j'ai découvert que ma grand-mère maternelle, Anna Peretiatko, avait été mariée trois fois, comme je l'avais mentionné. Son premier mari ne vécut pas longtemps, il est mort et a laissé deux enfants : un garçon et une fille. Elle est restée seule avec ces deux enfants sur une modeste ferme rurale. Après un certain temps, elle a épousé un second Pereiatko. Ils ont également eu deux enfants : un garçon, Grégoire, et une fille, Marie. Anna était satisfaite avec ses quatre enfants, mais ils travaillaient dur dans la ferme, sans relâche. Je ne sais pas combien de temps ils ont vécu ensemble, mais ce second mari est également mort et elle est de nouveau seule, avec ses quatre enfants, qui étaient déjà adolescents. Les deux enfants de son premier mari avaient déjà commencé à travailler quelque part. Les enfants grandissaient, aidaient leur mère dans la ferme et ils trouvaient ensemble comment s'en sortir. Chaque dimanche et lors des fêtes importantes, comme tous les villageois, ils allaient à l'église pour la messe. C'est là que se réunissaient les villageois de tous les hameaux. Après la messe, tout le monde se retrouvait, se rencontraient ou saluaient les proches et les connaissances. Et c'est ainsi que, sans aucun doute, ma grand-mère, Anna

Peretiatko, a rencontré le veuf plus âgé, Sémiion Koudrik. Peut-être que la ferme Koudrik a été fondée par le même Sémiion Koudrik, qui est devenu plus tard mon oncle éloigné, et qui était un peu plus âgé que ma grand-mère Anna Peretiatko. Sémiion était également un veuf avec trois filles adultes, il s'est marié une troisième fois. Il était assez riche, possédait une ferme modeste, un beau grand potager et un rucher, il nous donnait souvent du miel, surtout quand j'avais mal à la gorge ou que j'avais froid.

Quand il s'est marié pour la troisième fois, le prêtre qui l'a marié pour la troisième fois a dit : « Semeon, c'est la dernière fois que je te marie... », et ils ont vécu en harmonie pendant 10 ans.

Au milieu des villages et des fermes, se dressait l'église de Saint-Varante, dédiée à la Nativité de la Vierge Marie. Près de l'église, se trouvait le cimetière, une grande propriété pour le curé, deux bâtiments d'école, la salle de lecture "Prosvita", la fromagerie "Maslosoyuz", la boutique "Kooperativi", portant l'inscription "son à son, chacun à son", la maison du diacre de l'église, qui était également chef du chœur de l'église. Le village était presque entièrement ukrainien, à l'exception d'une famille juive, les Katz, que je connaissais. Car, ma petite, comme on l'appelait, Malika Katz, fréquentait mon école, et sa mère vendait des provisions dans le village, des tissus pour la couture en échange de beurre, d'œufs et d'argent ; et il y avait aussi un forgeron polonais-allemand, dans le village de Goraytsi, qu'on appelait "folksdeutsch".

Traduction :

Pendant l'occupation polonaise, le village appartenait au comté de Rava-Ruska, et sous l'administration soviétique, il faisait partie du district de Zhovkva, qui a été renommé Nestiriv, car autrefois, près de la ville de Zhovkva, pendant la Première Guerre mondiale, l'armée autrichienne a abattu un avion moscovite et l'aviateur Nestor est mort. On dit que lorsque Mikhaïl Khrouchtchev a traversé Zhovkva et a vu le monument du magnat Zholkevsky, il a immédiatement donné l'ordre de retirer ce monument, car Zholkevsky avait combattu contre Moscou, et la ville a alors été renommée Nestiriv. Comme je l'ai appris, la ville de Zhovkva a été fondée dès 1594 par le magnat Zholkevsky, et toute la ville a été construite par divers bâtiments historiques en 1603. À cette époque, Zhovkva a reçu le droit de Magdebourg. Il y avait un château et une résidence royale de l'ancien roi polonais. L'architecte de la ville de Zhovkva est supposé être l'Ukrainien Pavlo Schastlivyi.

À Zhovkva, il y avait cinq églises, quatre églises catholiques et une synagogue. La ville de Zhovkva est devenue célèbre pour ses peintres d'icônes et ses sculpteurs. Zhovkva était également connue pour l'église et l'abbaye de l'Annonciation du Christ des moines greco-catholiques, qui y ont ensuite dirigé leur imprimerie.

Depuis 1994, la ville de Zolochiv a le statut de réserve historique et architecturale d'État - c'est ce que j'ai lu dans une publication.

La famille des Zolkevs' cessa d'exister en 1620, lorsque, lors de la bataille contre les Turcs près de Cetocère, le Hetman Stanislav Zolkevs' et tous les hommes de son lignage, ainsi que le père de Bohdan Khmelnytsky, périrent.

Aujourd'hui, mon village appartient toujours au district de Жовкву, dans la région de Lviv. Je me souviens de la ville de Жовкву, car c'est la ville la plus proche du village de Bobroïdy. Mes parents allaient souvent au marché de Жовкву et moi avec eux. Je fixais avec intérêt les ventes de divers articles sur le marché, il y en avait une quantité incroyable, et j'observais aussi les boutiques ! Parce que dans notre magasin rural «Кооператив», il y avait beaucoup de marchandises, mais en ville, il y avait un choix plus grand de diverses, de couleurs variées, de couleurs vives.

J'apprends de diverses sources que sur le territoire de Lviv, qui comprend également le village de Kamianka Lisna, des gens vivaient il y a plus de 20 000 ans. Les preuves de cela sont les découvertes archéologiques d'objets.

La périphérie du village de Kamianka de la Forêt est mentionnée également dans des documents polonais de 1580. Il est probable que le début de ces périphéries et de ses habitants remontait à plusieurs dizaines de milliers d'années.

De nombreuses générations se sont succédées depuis ces temps-là, mais nous sommes ici depuis toujours, et non juste venus faire un tour. Sur cette terre sacrée de nos ancêtres, s'est développé le folklore et la tradition populaire. Les gens ne sortaient autrefois presque jamais de leur voisinage ou de leur village, ils créaient de nouveaux quartiers et de nouvelles générations naissaient.

Mes parents, mon père Mikhaïlo Liber, Ukrainien de troisième génération – plus loin nous ne le savons pas – et ma mère, Maria Peretiatko, étaient des paysans pauvres et notre village ne pouvait être considéré comme très riche, car le sol était sablonneux, mais il y avait suffisamment de familles fortunées.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Il y avait un de ces riches propriétaires dans notre village, un homme surnommé « Américain ». Il avait l'âge de mes parents, voire plus. Jeune homme, sans expérience, le fils d'une pauvre paysanne, a décidé de partir en Amérique pour gagner sa vie. Il était un bon ouvrier et travaillait dans une mine à deux quarts de travail pendant plusieurs années, et, étant économique, il est revenu au village avec de l'argent. Avec cet argent, il a acheté un grand terrain, y a construit une belle maison de village, a trouvé une fille dans le village, s'est marié et est devenu un bon propriétaire. Voyant comment les affaires se faisaient en Amérique et ayant de l'expérience, sa belle exploitation agricole avait toujours de meilleures récoltes et il est rapidement devenu l'un des plus riches propriétaires du village. Il travaillait dur, n'avait pas d'esclaves, mais il employait parfois des ouvriers salariés. Il avait deux enfants, un peu plus âgés que moi, qui bien qu'ils étudiaient, le fils au lycée, travaillaient aussi à la ferme. Comme la « libération » imposée par le pouvoir moscovite-soviétique, le communiste, a « libéré » sa première fois avec sa famille, comme « bourgeois », a été emmenée quelque part en Sibérie. Sans arriver, encore en route, de chagrin, il est mort.

Je ne sais pas à quel âge j'étais quand j'ai commencé à me renseigner sur la famille de mes parents. Je ne me souviens pas de mon grand-père paternel, mais je pense qu'il m'a sûrement vue et parlé quand j'étais petite.

Mon père est né en 1901 dans le hameau de Libry, où il y avait quelques maisons et il a été baptisé Michael (Libér). Il était l'enfant aîné de l'oncle Yuri Libér, et je ne sais rien de sa femme, car son père ne se souvient ni de son nom ni de celui de sa mère, car elle est décédée peu après sa naissance. Yuri Libér est resté seul avec son jeune enfant. Il a donc été pris en charge par sa tante, qui était la sœur de la défunte mère de Michael. Elle était mariée à un veuf qui avait deux enfants plus âgés, un garçon et une fille, et ils vivaient non loin de là, dans le hameau de Koudryk. La tante, qu'on appelait Demchyha, veillait attentivement sur le petit Michael. Mon père ne nous a jamais parlé de son enfance, je me souviens seulement de notre grand-mère Demchyha, qui vivait avec nous quand mon père avait déjà sa propre famille.

Grand-père Yuri Lieber s'est marié une seconde fois et avait cinq autres enfants : trois fils et deux filles. Mon père, quand il a grandi, s'est souvent adressé à eux. Quand j'ai grandi, je les voyais aussi souvent, surtout avec les tantes Maria et Hannuse, et j'allais à l'école avec le neveu le plus jeune, Ivan, dans une classe. Je me souviens que juste avant la guerre, pour des raisons inconnues, un de ses fils est mort. Le plus âgé est resté à la ferme.

Quando a Михаіло aveva circa 12-14 anni, lui s'est fait mal sous le genou et il y avait une blessure. Comme il n'y avait pas de médecin dans le village, sa tante Demchyha a pansé la blessure et lui a dit de rester à la maison et de ne pas s'éloigner, ce qu'il faisait, elle le faisait panser de temps en temps. Quand la blessure a guéri, Михас n'a pas pu se tenir debout bien droit et uniformément sur le sol. Alors, il a été emmené rapidement à la ville, au médecin, et le médecin a dit qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait plus l'aider, il ne restait qu'à lui enlever la jambe. Mais mon père, depuis son enfance, était doué et ingénieux. Il a fabriqué lui-même un bâton, dont une partie allait sous la taille et l'autre simplement jusqu'au sol, et il marchait ainsi, touchant le sol uniquement avec ses doigts. Et ainsi, il a appris à marcher rapidement et à faire tout, et il est devenu un autodidacte bon, et il pouvait tout faire dans la vie. Surtout, ce qui m'est resté le plus en mémoire depuis l'enfance, c'est l'histoire de ma grand-mère, qu'on appelait Demchyha, qui vivait avec nous et que je pensais être la plus sage de la famille, car elle me racontait différentes histoires, coutumes, croyances. Elle était la tante de mon père, qui l'a emmené dans sa famille quand il était petit et l'a élevé quand sa mère est décédée. Je ne sais pas si ma grand-mère a déjà fréquenté l'école, car, pendant sa jeunesse, l'école n'était pas obligatoire. Je n'ai jamais vu qu'elle lisait ou écrivait. Peut-être parce qu'elle était toujours occupée par quelque chose, mais elle savait tout comme un prophète. Alors, nos villageois vivaient avec la nature et la comprenaient.

Elle racontait des croyances diverses, des lutins, des lesoviks, des fées, des sirènes et bien d'autres choses encore, peut-être parce qu'elle était vieille et avait plus de temps qu'elle pouvait consacrer à moi, et j'écoulais toujours attentivement. Elle disait qu'il y avait autrefois beaucoup de dieux, et qu'il n'y en a plus qu'un, et beaucoup de saints. Quand je me comportais mal, elle me faisait peur avec un lutin ou une fée qui habite dans la forêt, et quand j'avais peur du tonnerre et du ciel éclairé, elle disait de ne pas avoir peur, car c'est seulement Saint Elias qui voyage dans le ciel à cheval et dans une charrette, et qui fait autant de bruit, avec des étincelles qui jaillissent sous les roues.

Elle savait tout à l'avance : si l'été serait chaud ou sec ; s'il y aurait de la pluie ; où et quoi semer ou planter ; si l'hiver suivant serait très rigoureux avec de fortes gelées ou plus clément ; et elle ne se trompait presque jamais. Elle comptait toutes les maladies et les blessures avec des remèdes. De telles croyances populaires se transmettaient de génération en génération.

Elle connaissait par cœur toute la Bible, ainsi que d'autres offices religieux et chants, toutes les prières, les chants de Noël, les chants de l'avant-crèche, une multitude de chansons et de récits. Elle observait un jeûne strict, ne mangeant rien chaque vendredi de l'année, et le vendredi saint et le samedi saint ne buvait que de l'eau, ne prenant seulement le sacré qu'à l'aube le dimanche de Pâques avec nous.

Mon père et ma mère ne sont allés à l'école que quelques années, mais ils lisaient et écrivaient bien. Mon père, encore jeune, s'est blessé la jambe sous le genou, et comme il a guéri, il n'a pas récupéré, car il boitait sur une jambe, se servant d'un bâton, il ne pouvait donc pas marcher loin et longtemps, ou travailler dur dans le champ, bien qu'il le fasse.

Mais il était très réfléchi, cultivé et talentueux autodidacte, et tout ce qu'il inventait ou concevait, il pouvait réaliser. Ainsi, il était charpentier, couturier, fabricant de fausses fourrures et même musicien, car il possédait et jouait de l'harmonium. Je voudrais ajouter qu'il ne fumait pas et ne buvait pas. Il pouvait boire un verre à un mariage ou à une autre réception. Moi, quand j'étais enfant, j'adorais le regarder, surtout le soir, battre le marteau sur des clous pour des bottes ou coudre sur une machine à coudre. Maman me tirait souvent vers le lit, il était temps de dormir, mais j'adorais regarder ce que faisait mon père. Je ne sais pas pourquoi, mais toute ma vie, j'ai été plus attachée à mon père qu'à ma mère.

Peut-être parce que papa, étant souvent au travail à faire des chaussures ou autre chose sur une machine à coudre, était plus patient, tandis que maman était fatiguée, nerveuse et me réprimait plus souvent si je ne faisais pas ce qu'elle ordonnait, parce qu'elle travaillait dur dans la ferme et devait encore s'occuper de la maison.

Voici la traduction du texte ukrainien vers le français :

Ils venaient souvent nous rendre visite le soir, des propriétaires ou des connaissances de mon père, pour faire réparer ou confectionner de nouveaux chaussures, ou autre chose. C'était l'occasion de tenir six discussions variées : économiques, politiques, internationales, et des potins, bien que l'on dise que les hommes ne bavardent pas. J'adorais me tenir quelque part pas trop loin de mon père et écouter tout ce qui se disait, même si je ne comprenais pas toujours, mais parfois je comprenais plus que les plus âgés ne pensaient que je ne savais pas de quoi il était question. M. Ivan, de la ferme voisine de Stanchouky, venait souvent nous rendre visite, c'est ainsi que je l'appelais. Il avait combattu dans l'armée autrichienne pendant la Première Guerre mondiale, où il avait été blessé et avait reçu une pension autrichienne. Il ne pouvait pas supporter de travail pénible, il vivait auprès de sa sœur, donc il avait plus de temps pour venir nous rendre visite.

Je ne sais pas quand, peut-être vers mes cinq ou six ans, il a commencé à me faire apprendre l'alphabet et les chiffres ukrainiens. Plus tard, il m'a appris à assembler des syllabes et ainsi je suis devenue capable de lire assez bien. Mon père, quand il avait un moment, lisait toujours quelque chose, car nous avions des livres et mon père recevait le journal «Нове село» (Nouvel Ancien). À sept ans, je lisais déjà bien, ce qui était une grande joie et un grand plaisir pour lui, car il n'avait pas beaucoup de temps à consacrer à la lecture, et pour moi c'était l'occasion de me tenir à côté de mon père et de lui lire à voix haute, ce que j'adorais, et de moins aider ma mère à la maison ou dans la cour, ce que je ne supportais pas vraiment. Je n'avais pas encore commencé à aller à l'école, car j'étais très petite et maigre, et je souffrais souvent, et mes parents avaient peur pour moi, car il fallait marcher à l'école environ deux kilomètres, et en hiver, on pouvait encore se retrouver coincé dans la neige. J'ai donc commencé à aller à l'école quand j'avais presque huit ans, en 1933.

Traduction :

"Je lisais le plus souvent le journal de mon père, «Нове село», parce qu'il y avait toutes sortes d'actualités. Ce dont je me souviens, c'est que je lisais souvent dans le journal sur Addis-Abeba, et qu'il y avait une guerre là-bas. Je n'y comprenais rien, mais je lisais quand même. Mon père et mon oncle Ivan « se rendaient souvent », comme ils disaient en politique. Parfois, il s'agissait de différents pays où vivaient nos gens, et que c'était mieux qu'ici, et que nous étions asservis ici. Ils se plaignaient du pouvoir polonais, qui se comportait mal envers notre peuple. Pourquoi avons-nous perdu notre indépendance, et comment la récupérerons-nous ?"

Je me souviens très bien quand il y a eu la famine dans l'est de l'Ukraine. J'en lisais dans les journaux que mon père lisait, "Nouvel village", et c'était aussi de ça que les maîtres de maison discutaient le soir, ceux qui venaient voir mon père. Ils parlaient d'une communauté particulièrement terrible, des kolkhozes, des gens qui mouraient de faim, et de la nécessité de les aider. Je me souviens qu'il y avait des recueils pour les personnes qui souffraient de famine. Je ne sais pas si c'étaient de l'argent, de la nourriture ou du grain, et qui et comment ils les transportaient là-bas.

Ce qui m'est resté le plus fort dans la mémoire, de ces temps-là, c'était le dessin du livre « Dans le royaume rouge du diable », qu'on avait chez nous à l'époque et que je lisais à mon père.

Il y avait une grande, belle église. Une échelle haute était appuyée contre l'église et un jeune homme tenait déjà la croix retirée de l'église sur le sommet de l'échelle et hurlait à un autre dans la vallée qui tenait deux étoiles : - Hé, donne-moi une étoile !

- Carrée, à cinq ou six côtés ? - demande celui de la vallée.

- À quelqu'un, elles sont toutes les deux nos ! - répond un autre depuis le haut de la colline.

En écrivant maintenant, ma main tremble, pas parce que je revivais si intensément cette expérience, mais parce que maintenant, il y a vingt ans que l'Ukraine est indépendante, mais que beaucoup de Ukrainiens sont encore désorientés, victimes d'une ancienne communauté mensongère, qui affirment qu'il n'y a pas eu de famine orchestrée par l'État, de génocide. Et c'est encore plus douloureux que ces personnes existent aussi dans notre gouvernement actuel.

Comme je l'ai déjà écrit, je courais toujours derrière mon père pour voir ce qu'il allait faire, parce que le travail de mon père était inexplicablement plus intéressant pour moi, peut-être parce que, comme les enfants le font habituellement, je posais des questions : « Pourquoi...? » Et il pouvait mieux expliquer les choses pour que je comprenne, il était aussi plus patient que maman.

Un jour, en fin d'après-midi, alors que les poules étaient assises dans la poulailler comme nous le disions à la "bantha", le père est allé dans le poulailler, et moi, très vite, je suis allée derrière lui pieds nus. Je vois, il mettait à chaque poule une sorte de plateau, comme un anneau, sur la patte. Je lui demande : "Pourquoi ?" "Pour que maman sache quelle poule pondra le plus d'œufs, parce que alors ces œufs seront pondus par une canard très belle poulain", répondit-il.

J'aimais tous les animaux de compagnie, et surtout les plus petits. C'était agréable d'observer le canard mener ses petits poulets dans la cour, tous ensemble autour de lui, et dès qu'ils sentaient venir un danger, ils se cachaient sous lui. Je regardais s'il y avait des corbeaux quelque part à proximité, alors je criais et agita mes bras, car elle pouvait les attraper et emmener un poulet avec elle, et voler quelque part avec. Ça arrivait souvent...

Les enfants de la campagne apprenaient à l'agriculture dès leur plus jeune âge, et j'aimais parfois aider ma mère à nourrir les oiseaux et les animaux de compagnie. C'est pourquoi j'avais toujours un animal ou un oiseau préféré, que j'aimais beaucoup. Mon coq, d'un coloris bronze, me suivait toujours et voulait toujours entrer dans la maison, mais ma mère ne le permettait pas. Une petite écrevette est devenue également mon amie et me suivait partout. Un jour, pauvre chose, elle s'est écorchée le cou quelque part sur le verre sous le potager, ma mère et moi avons bandé sa blessure, l'avons massée avec des remèdes et la plaie a vite guéri.

Nous avions un chien, Browko, dans la cour, attaché pendant la journée et ne pouvant courir qu'entre le potager et la maison, mais la nuit, libéré de son collier, il pouvait courir partout dans l'enceinte de notre cour bien clôturée.

Nous avions aussi un chat, une beauté, avec mon frère. Elle a ensuite eu trois chatons. Nous avons gardé un chaton, et les deux autres, notre grand-mère les a donnés à nos voisins. Quand il a grandi, mon frère et moi jouions souvent avec lui, courant avec une ficelle, à laquelle nous attachions tout ce que nous trouvions, et ce chaton était notre plus grande distraction. Je l'aimais beaucoup, je lui donnais du lait, et il venait toujours dormir dans mon lit.

Un jour, je travaillais avec ma mère dans le jardin pendant très longtemps, j'étais très fatiguée et le soir, je suis tombée profondément endormie très rapidement.

En me réveillant, j'ai vu que le chaton était allongé immobile. Il s'est avéré que je l'avais étouffé en me retournant pendant mon sommeil. J'ai très difficilement vécu cette tragédie. Mon frère et moi avons pleuré énormément pour lui, nous l'avons enterré dans le jardin sous le cerisier et il y allait régulièrement déposer des fleurs fraîches. J'aimais observer comment les mésanges revenaient au printemps et construisaient leurs nids sur notre pigeonnier, puis elles éclosaient leurs petits. Je regardais attentivement tout et je demandais le nom de chaque outil de mon père : « Шевского », « кравецького », et plus tard « господарського ». Je me souviens encore aujourd'hui de beaucoup de choses de cela, y compris la machine à coudre de mon père, qui s'appelait « Титан ». Aujourd'hui, je me demande quelle entreprise la fabriquait ?

Nous avions, comme notre mère disait, des "petits moulins", où l'on broyait parfois le grain en farine. J'avais souvent envie d'essayer de moudre, mais je n'arrivais jamais à faire tourner la pierre, parce que c'était tellement difficile.

Les enfants du quartier ne m'invitaient pas souvent à jouer, mais je me demandais souvent, parce que c'est là qu'on jouait à "cochon", quelque chose de similaire au "baseball" ou à "pierre-feuille-ciseaux", c'est un jeu avec cinq petits cailloux.

La raison pour laquelle on ne me laissait pas aller jouer avec les autres enfants était que j'avais un frère cadet, Ivan, né le 27 février 1929, et je devais le surveiller, car les membres de la famille et ma grand-mère avaient toujours quelque chose à faire. Quand mon frère était un peu plus grand, il ne voulait pas m'écouter, bien que j'étais plus âgée et les parents lui donnaient des ordres, mais il avait dès son plus jeune âge l'idée qu'il était un garçon et qu'il était plus fort.

Enfin, ils m'ont enregistré et m'ont emmené le premier jour à l'école. D'un côté, c'était quelque chose de nouveau et inconnu pour moi, et d'autre part, c'était une joie de voir qu'il y avait tellement d'enfants et qu'on pouvait jouer et courir ensemble pendant les récréations.

Lorsque j'ai commencé à aller à l'école, j'ai aimé les autres enfants, les professeurs et les sciences, car tout était nouveau et intéressant. Par exemple, on nous apprenait que notre monde et notre terre, où nous vivions, étaient rondes et tournaient autour du soleil. De l'école, je courais plus vite à la maison, car je voulais tout leur raconter, les expliquer à ma famille et leur montrer ce que j'avais appris si intéressant à l'école. Mes parents me comprenaient et me félicitaient toujours, tandis que ma grand-mère ne croyait rien de tout cela, car elle expliquait toujours les choses à sa manière et disait que cela ne pouvait pas être vrai.

Au début, je suivais mes copines à l'école, mais une fois que je connaissais bien le chemin, je y allais seule. Quand j'avais environ neuf ans, je connaissais déjà bien le centre de notre village, alors ma mère m'envoyait souvent faire de petites courses à la coopérative «L'Avenir». Il ne se passait pas toujours qu'il y ait de l'argent à la maison, alors je transportais souvent des œufs et, en échange, je recevais tout ce dont j'avais besoin, car il y avait un grand choix pour tous les besoins. Le plus souvent, j'apportais du sel, du sucre, des ficelles pour coudre ou broder, des peintures pour décorer des œufs de Pâques, des cahiers, des crayons et autres petites choses.

Une fois, en allant apporter des œufs à la coopérative, je suis tombée sur un groupe d'enfants dans un pré et je me suis approchée pour jouer avec eux.

Je ne sais pas si c'était intentionnel ou non, un garçon a sauté sur moi et tous les œufs se sont éparpillés du panier, se sont cassés, et moi, en pleurant, je suis rentrée chez moi avec un panier vide. Je ne me souviens plus maintenant si maman a pardonné mon erreur de ne pas avoir obéi à son ordre « ne vous arrêtez nulle part », ou si elle m'a punie.

Nous n'avions pas de grand horloge, seulement mon père avait la sienne toujours dans sa poche.

Un jour, je me suis rendue à l'école plus tôt et j'ai vu qu'il n'y avait pas d'enfants autour de l'école, tous étant dans la classe, alors je suis allée directement dans la mienne, car ma professeure, Nadya Subtelna, m'a dit de m'asseoir à la banc. Et alors, une sorte de sentiment étrange m'a envahi, comme si j'avais eu peur. J'ai vu que les élèves n'étaient pas ceux que je connaissais dans ma classe, ils étaient plus âgés, plus grands. La professeure leur parlait dans une langue que je ne comprenais pas. C'était la première fois que j'entendais une langue polonaise à l'école. À plusieurs reprises, lorsque je voyageais avec mes parents au marché, sur un char à cheval, jusqu'à la ville de Rive Russe ou de Zhovkva, j'entendais une autre langue dans la rue, mais je ne prêtai pas attention, car je savais qu'il y avait d'autres personnes vivant dans la ville que les Ukrainiens, principalement des Juifs et des Polonais, mais dans le village, dans ma classe, je ne l'avais jamais entendue, je ne la comprenais pas, car les professeurs ne parlaient qu'en ukrainien aux enfants. Et c'était une classe supérieure qui apprenait déjà le polonais ainsi que des matières comme l'histoire et la géographie, qui étaient également enseignées dans cette langue. Plus tard, j'ai aussi commencé à l'apprendre. Je me souviens lorsque le polonais Piłsudski est mort, toute l'école a eu une leçon funèbre et un poème qui commençait en polonais « To ne pravda je cœbe juž nema.... » Il y avait trois professeurs dans notre école. Le directeur Dietrich, surnommé « folksdeutsch », sa femme, d'origine polonaise, dont le nom je ne connais pas et une Ukrainienne, la professeure Nadya Subtelna. Tous les professeurs parlaient aux enfants en ukrainien, seulement plus tard, vers la troisième année, ils ont commencé à enseigner certains cours en polonais. J'adorais aller à l'école, car les sciences me semblaient faciles, probablement parce que je savais déjà lire, et surtout, j'avais beaucoup d'amis. J'attendais avec impatience la fête de Noël, car nous préparions différentes scènes, nous recevions des cadeaux, et certains, des remontrances ! Un jour, M. Klaus nous a donné un pull de différentes couleurs, auquel j'étais très fière lorsque je le portais. Les professeurs m'aimaient, car j'allais bien et j'étais poli. Maintenant, je me demande pourquoi ils ne m'ont pas immédiatement inscrite en deuxième classe... ?

Lorsque le directeur de l'école, Monsieur Dietrich, a eu une fille nommée Rénia, et que les deux enseignaient ensemble, il m'a appelée de la classe pour garder la petite enfant lorsqu'ils donnaient des cours. Plusieurs fois, assise dans une chaise près du lit de la bébé Rénia, dans une chambre sombre, je me suis souvent endormie paisiblement, je ne me réveillais qu'à cause des petits pleurs de l'enfant ou du bruit des portes s'ouvrant de sa mère, Madame Dietrich.

Parfois, ils m'emmenaient aussi, avec ma fille Renée, à la grande foresterie, près du village de Pyriatyn, lorsqu'ils allaient rendre visite au forestier polonais. Et avec

le temps, ils trouvèrent une baby-sitter pour leur enfant, qui vivait avec eux.

Le directeur Dietrich avait un beau jardin près de son logement à côté de l'école. Je jouais dans ce jardin avec la petite Réné Dietrich, de temps en temps après l'école. Dans le jardin, poussaient des buissons de rosiers, de framboises, ainsi que beaucoup de roses et d'autres fleurs. Avec les roses, ils faisaient du bonbon à la rose, et bien que j'adorais regarder ces fleurs parfumées et magnifiques, je n'aimais pas manger du bonbon à partir d'elles. Dans le village, près de chaque maison, poussaient de nombreuses fleurs différentes. Ma mère plantait toutes sortes de fleurs, et elle aimait particulièrement les malvas.

Chez nos voisins, qu'on surnommait « Miskas », poussaient des vignes près de la véranda. Je sais que pour l'hiver, nos voisins récupéraient les vignes et les recouvraient de terre pour les protéger du froid.

J'aimais souvent aller chez eux, car ils avaient sept enfants, plus âgés et plus jeunes que moi, et l'un d'entre eux avait mon âge. Je m'amusais avec elle à différents jeux d'enfants, et nous mangions aussi des baies de raisin mûr, qui était très sucrée et délicieuse.

Le directeur Dietrich avait également de l'électricité dans sa maison. Quelque chose tournait sur le toit, ce qui la produisait, car le village n'avait pas encore d'électricité. Peut-être que quelqu'un d'autre s'en était fabriqué lui-même.

Madame Dietrich, pendant ses vacances, allait souvent dans les Tatras, à un très connu et prisé village près de Zakopane, avec son enfant. Et quand elle recommençait à étudier, elle revenait et était tellement bronzée qu'on ne la reconnaissait plus. Il m'a alors été très difficile de comprendre ce qui lui était arrivé ? On disait que le soleil l'avait brûlée. Les paysans travaillaient au soleil pendant la journée, mais je n'avais jamais vu de bronzés comme ça. À l'époque, je n'avais jamais vu de personnes aussi foncées que des Africains ou d'autres.

Come ero un po' più grande, mi svegliavano presto per far pascolare la mucca nel prato, e poi tornavo a casa, dove mi occupavo delle pulizie, prendevo la borsa scolastica già riempita e andavo a scuola. Dopo la scuola, tornavo a far pascolare di nuovo, rientravo insieme ai pastori quando questi guidavano il bestiame a casa. Questo tempo, dopo la scuola, passare nel prato con il bestiame e gli altri pastori, più grandi e più giovani, lo amavo molto. Perché, oltre a sorvegliare il bestiame per impedirgli di andare in un campo e di fare danni, avevamo tempo per giocare. Le ragazze raccolgivano fiori tra l'erba, intrecciavano ghirlande o legnavano e portavano a casa nei vasi. I vasi li facevamo anche noi. Cercavamo una bella bottiglia, la avvolgevamo con un robusto cordino e tiravamo il cordino da entrambi i lati come un coltello. Quando la bottiglia si era scaldata bene, la mettevamo in acqua fredda e si rompeva bene e uniformemente, diventando così un vaso.

Ils couraient aussi, ils creusaient un ballon, certains brodaient ou chantaient. C'était le meilleur en automne, car les jardins étaient remplis de légumes mûrs et nous mangeions ensemble, de tout, et nous faisions un feu dans le champ et nous faisions cuire des pommes de terre, car c'est à ce moment-là que le bétail était déjà paissant sur les champs vides. Oh, comme c'était amusant !!

Les devoirs scolaires étaient faits le soir, près de mon père, car il était toujours occupé sous la lumière d'une lampe à pétrole.

Les villages ukrainiens de Galicie, jusqu'en 1939, étaient patriotes et assez conscients. Dans les villes, beaucoup de jeunes, en étant élèves dans les гимназии, étaient pris dans l'organisation de l'OUN, et les jeunes paysans étaient élevés dans les bibliothèques «Prosvita» ou à domicile.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Mon premier éducation patriotique a commencé dans le village de Louchky, chez ma camarade de classe, qui avait des frères et sœurs aînés, dont j'ai oublié le nom. Plusieurs fois, après l'école, elle me demandait de passer chez elle, et comme elle habitait près de notre parente éloignée, où je pouvais passer la nuit, je passais les soirées chez cette camarade de classe, car beaucoup de jeunes gens de différents âges venaient les voir. Nous avions des discours patriotiques : qui nous sommes, sur notre histoire, pourquoi nous devions tout savoir, car à l'école, cela ne nous était pas enseigné. L'enseignant était un homme plus âgé, qu'on appelait « Palomar ». Je le voyais toujours à l'église, pendant les services religieux, alors qu'il faisait quelque chose autour de l'autel, et qu'il allumait ou éteignait des cierges. Ces soirées me fascinaient particulièrement, et on ne pouvait en parler à personne, même à nos parents. Autour de la maison, les garçons plus âgés gardaient des postes et, si quelqu'un d'étranger venait, ils le signalaient. Et si un étranger entrait dans la maison, nous étudions les prières religieuses, les coutumes des fêtes ou « Palomar » nous préparait à la confession sacrée. Une fois par an, tous les élèves allaient ensemble à l'église et à la confession.

Dans la salle de lecture de "Prosvita", il y avait une garderie dirigée par une jeune institutrice aux longs cheveux bruns tressés sur la tête. Je ne me souviens plus de son nom, mais c'était une Ukrainienne-patriote à laquelle l'État polonais n'avait pas offert de travail, et elle élevait à bas prix des enfants ukrainiens. Je ne sais pas si ma mère m'y a déjà emmenée, ou si je suis allée-là plus tard, mais je me souviens d'un poème que cette institutrice avait écrit pour la fête de la Mère, et peut-être que j'ai récité celui-ci, car je le me souviens encore : « Petit enfant, j'ai trois ans, et je sais, je sais, ce que fait ma mère. »

Je la serais, je la prendrais, je donnerais une fleur, je donnerais une rose, Maman, Maman, qu'est-ce que je pourrais de plus ? J'ai appris ce verset à mes enfants, Orise et Оксана, puis à mes petits-enfants, Ksenya et Olénka, pour une représentation dans une école ukrainienne.

Lorsque le crépuscule tombait, les jeunes se rassemblaient à «Prosvita», où avaient lieu des auditions de chant, de chœur, de sketches, qui seraient plus tard présentés lors de concerts, car la maison «Prosvita» disposait d'une scène, ainsi que de cours de perfectionnement. Mes proches ne me laissaient pas aller à «Prosvita» le soir, car je n'avais pas de frère ou de sœur aîné(e) pour me prendre avec eux.

Certains hommes âgés, après le travail, le dimanche ou lors des fêtes, y lisaient des journaux ukrainiens, certains des livres et débattaient de politique ou

échangeaient des réflexions sur les affaires. C'était le seul endroit où beaucoup de gens pouvaient se retrouver et apprendre de nouvelles choses. Il n'est donc pas étonnant qu'il s'appelât «Prosvita», car une activité d'éveil diversifiée avait lieu ici, en particulier avec les jeunes, que les étudiants occupaient le plus souvent, ainsi que les enseignants sans emploi qui se permettaient un revenu misérable dans notre coopérative agricole, ou dans «Maslo Soyuz» (Syndicat des Graisseux), ou encore «Prosvita». Un grand patriotisme était nourri par les enterrements grandioses des jeunes héros de l'OUN (Organisation Nationale Ukrainienne), qui avaient péri pour leur patriotisme envers leur terre natale, l'Ukraine.

Lorsque le gouvernement polonais, en 1932, a fait pendre deux combattants de l'OUN, Wasyly Bilas et son oncle, Dmytro Danylyshyn, j'avais à peine neuf ans, mais je me souviens que dans notre église, les cloches ont sonné et que l'on disait que pour Bilas et Danylyshyn, comme notre jeune adultes, des poèmes étaient écrits et des chansons étaient chantées sur Wasyly Bilas et Dmytro Danylyshyn. Je me souviens encore de quelque chose, car souvent dans le village, j'entendais la chanson «Comment Danylyshyn s'est-il dit au revoir à sa sœur» et les paroles étaient les suivantes : - «Frère, tu es mon frère, mon frère bien-aimé !»

«Pour quoi Te suspendent-ils ?» - «Pour l'Ukraine, pour notre peuple, nous devons périr, N'oubliez pas, Ukrainiens, de nous souvenir !» Lorsque dans mon village, en 1937, il y eut un magnifique funérailles du membre de l'OUN, Mykhailo Zelenyi, ce funérailles je le me souviens bien, car ils l'ont enterré dans le village avec un orchestre, des couronnes, des discours patriotiques. Ils disaient qu'il avait été tué par l'agent communiste dans le village, non loin de sa maison.

J'entendais souvent que c'était la police polonaise qui avait arrêté les membres de l'OUN, parce qu'ils étaient contre tous les occupants pour une Ukraine indépendante. On parlait souvent d'une "Berezka de Kartousk", où les membres de l'OUN étaient détenus. À cette époque, je ne comprenais pas encore tout, mais j'avais déjà le sentiment que cela donnait à la jeunesse de la fierté d'être de bons Ukrainiens.

Pendant les fêtes de Noël, les jeunes sortaient pour chanter des kolyad et d'autres vœux festifs, dans le but de former les jeunes et de collecter des dons pour l'« École Nationale ».

Nous, les élèves et les professeurs, étions souvent transportés en voiture et à cheval pour diverses promenades intéressantes et éducatives. Le plus souvent, nous allions à la ville de Zolochev et dans ses environs, car c'était une ville historique où l'on pouvait apprendre beaucoup de choses.

Nous, les élèves, nous réjouissions le plus quand nous allions à l'atelier des Pères-Basiliens, car ils nous montraient comment les livres et autres documents étaient imprimés, et à la fin de la visite, les Pères-Basiliens nous donnaient des livres intéressants avec des poèmes et des énigmes amusants que nous avons plus tard lus à la maison et résolus. Je me souviens encore du premier énigme aujourd'hui : « Quatre pattes, deux pattes, sept coups de fouet » ? (Vache).

J'ai appris plus tard que l'imprimerie des Pères Wassilians avait été fondée en 1845, et que les Pères Wassilians publiaient non seulement de la littérature

religieuse, mais aussi divers ouvrages ukrainiens portant sur le contenu national, économique et domestique, ainsi que des livres pour enfants éducatifs qu'ils nous distribuaient.

Il y avait, un peu à l'extérieur de Jovkva, une usine de fabrication de verre et de poterie, où nous, les élèves, étions aussi amenés. C'était très intéressant de voir comment, à partir d'une sorte de matière, comme si c'était de la terre solide, des gens compétents fabriquaient, à la main, une grande variété d'objets en terre cuite, que chaque ferme possédait.

Était encore plus fascinant les objets en verre, car les hommes façonnaient sur des pointes longues des objets en verre si variés, merveilleux, fins, qu'on ne trouvait pas autant dans les maisons de campagne que de poteries ou de cruches.

Parfois, nous, les élèves, étions emmenés à Rov à Russe, au cinéma. Je ne me souviens pas de ce qu'ils projetaient, mais je me souviens que ces images amusantes et joyeuses changeaient rapidement et que l'écran bougeait.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Dans mes jeunes années, un incident désagréable s'est produit, dont je ne peux toujours pas m'échapper. Un jour, alors que mon frère et moi nous amusions dans la cour, notre grand-mère coupait de l'herbe longue pour le bétail sur une hachette. La hachette, probablement dérivée du mot "couper", est une machine manuelle avec une grande roue avec une poignée qui faisait tourner une petite roue qui actionnait des lames qui coupaient du foin ou de l'herbe pour le bétail. Je voulais aider ma grand-mère et j'ai commencé à faire tourner la roue. J'ai baissé la tête et je ne me suis pas aperçue quand mon frère est arrivé en courant, a mis sa main sur la roue et, en quelques secondes, sa main s'est décollée de la roue et a heurté des grattoirs qui ont écrasé le côté du milieu de sa main... et il a hurlé !... ainsi que ma grand-mère. J'ai arrêté de faire tourner, mais les grattoirs avaient déjà écrasé la moitié du milieu de sa main. Il n'y avait plus rien à faire pour le doigt, il ne restait plus qu'à le soigner. J'en ai beaucoup souffert, car je me sentais coupable. Le doigt s'est remis, mais il était plus court.

Il s'est encore produit une aventure. Un jour, un policier polonais est entré dans notre cour et notre chien l'a mordu à la jambe. Le gouvernement a infligé une peine à mon père, je ne me souviens pas combien de zlotys ou 14 jours de prison. Même si la porte était fermée et le policier l'a forcée à s'ouvrir, mon père a été condamné à la prison. Quand il est revenu de prison, de la Ravine Russe, il avait quelque chose à raconter à tous ceux qui venaient nous rendre visite le soir : sur le grand nombre de prisonniers dans une seule pièce sombre, parce que la fenêtre était haute et petite ; sur les toilettes dans le coin de la pièce ; sur la diversité des prisonniers, car il y avait des propriétaires punis comme mon père, des voleurs, et le plus intéressant, ce sont les « batyars » de la ville, comme disait mon père. Il y a écouté tellement de choses différentes qu'il disait que ses oreilles brûlaient, qu'il ne pouvait même pas raconter tout cela, surtout quand j'écoutais.

Une fois, de manière inattendue, la police polonaise est arrivée chez nous et est immédiatement entrée dans la maison et a commencé à effectuer une perquisition dans le foin, à l'extérieur de la maison et dans le tas de foin, comme

on l'appelait « le passage ». Elle n'a rien emporté et est repartie. Jusqu'à aujourd'hui, je ne sais toujours pas pour quoi elle cherchait, car les membres de ma famille n'en parlent pas.

J'ai appris de ma mère à broder quand j'étais petite, et aussi à décorer des œufs de Pâques, bien que ce ne soient pas toujours aussi beaux.

Parfois, je me rendais chez les enfants des voisins, lorsque la nuit tombait, car les jeunes filles se rassemblaient chez les aînées pour des veillées, où chacune cousait quelque chose pour son trousseau : des serviettes, des écharpes, des chemises, des blouses, et surtout des torchons, car ils étaient utilisés le plus souvent : lors de fiançailles, de mariages, pour des prières et d'autres coutumes.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

On tressait aussi des brins de lin, de chanvre et de laine, à partir desquels les propriétaires fabriquaient ensuite, à la machine, divers tissus, ainsi que des produits en laine, comme des manteaux ou des jaquettes. Ma mère aussi tressait, en chantant lors des soirées d'hiver, et j'ai rapidement maîtrisé cet artisanat. Parfois, j'aidais les jeunes filles à broder. Je me souviens quand les filles brodaient une grande nappe et douze serviettes pour la maîtresse, Nadejda Substelna, et j'y ai apporté *ما عاشر*.

Il restait en mémoire aussi, comment j'aidais ma voisine, qui allait bientôt épouser, à coudre les derniers points de l'appliqué sur la toise de mariage que la jeune mariée posait sous les pieds de la jeune couple à l'église. C'était très intéressant de voir une jeune fille préparer son mariage. La jeune fille, avec ses amies, vêtues de costumes traditionnels, avec des couronnes sur les têtes et des banderoles, allaient inviter les voisins et les connaissances à leur mariage. Elles entrent dans la maison, se prosternaient toutes ensemble avec élégance, et la jeune fille disait : « J'ai demandé à vous, papa, maman, et moi, je vous en prie, de venir à mon mariage ! » Les hôtes remerciaient, acceptant l'invitation, et la jeune fille et ses amies allaient voir d'autres personnes et disaient la même chose.

Circa le jour du mariage, les amies de la future épouse et les jeunes filles connues se sont rassemblées chez la mariée, tressant des couronnes de coquelicot et de sureau pour les têtes de la jeune couple et chantant des chansons de mariage, préparant le korovay (une sorte de brioche traditionnelle) et les hôtes préparant des biscuits de mariage. Ils mettaient un grand pot à pâte sucrée pour les biscuits de mariage, afin qu'elle repose. Un jour, une ruche presque entière s'est retrouvée dans ce pot, et peut-être aussi des abeilles, et presque toutes ont coulé. Oh, quelle tragédie pour les hôtes, mais nous, les enfants, nous nous sommes beaucoup amusés et avons ri ! Les garçons faisaient aussi quelque chose avant le mariage, mais je ne me souviens pas quoi, car je ne regardais pas les garçons.

J'avais déjà vu beaucoup de mariages dans mon village : comment ils embrassaient la jeune épouse ; comment ils plaçaient un couronnement de liens ; comment les parents la chassaient ; comment la mère pleurait habituellement, car sa fille s'éloignait d'elle ; comment le maire à cheval, avec un châle noué et une épée ornée, maintenait l'ordre du mariage. Et c'était encore plus intéressant lorsque les parents de la jeune couple étaient de riches et de nobles seigneurs, et le jeune homme qui l'emménageait dans son village était également un riche

seigneur, car alors il y avait un mariage grandiose, riche et bruyant.

Lors de la cérémonie et du divertissement, je n'y ai pas participé, je n'ai fait que regarder les parents accueillir la jeune couple avec le korovay ; comment plus tard les invités s'approchaient de la table des jeunes, se projetaient, leur rendaient hommage et leur offraient des cadeaux, et les jeunes se projetaient également et leur disaient merci ; comment le jeune homme négociait avec nos garçons du village et rachetait la jeune femme. Les jeunes filles plus âgées se souciaient de tout, car elles savaient qu'un jour cela pourrait leur être utile.

Ici une traduction du texte ukrainien vers le français, en respectant l'intonation et sans interprétation :

Les gens de la campagne étaient très travailleurs et travaillaient dur, mais les jeunes étaient toujours joyeux et pleins d'énergie. Les jeunes filles du village entretenaient bien la propriété de leurs maisons. Le samedi, elles essayaient les sols, tout nettoyait, même elles tapissaient de motifs, surtout avant les grandes fêtes. Tout était décoré de broderies, des icônes religieuses - des napperons, ainsi qu'elles organisaient l'ordre près de la maison. Dans le jardin, devant la maison, poussaient de nombreuses fleurs, et au printemps et en été, lorsque les arbres fruitiers fleurissaient près des maisons, le village avait l'air, comme l'écrivait Tchernychov, « comme un œuf de Pâques ». Et le mieux, c'était pas les Vertes Fêtes, pas la Trinité ! Il fallait décorer toute la maison. Sur les murs, derrière les icônes, on tassait des branches de lilas parfumées et des branches de bouleau légères. On posait sur la table un bouquet de fleurs sauvages et de menthe. Toute la maison était, pendant les Vertes Fêtes, comme un parfum de forêt. Il y avait l'odeur du lilas et des herbes !!!

Les jeunes, pendant les fêtes vertes, commémoraient la fête des Héros morts pour l'Ukraine, en entretenant leurs tombes ou en creusant de nouvelles, en y plantant nos drapeaux ukrainiens, en prononçant des discours. La police polonaise les dispersait, les arrestait parfois, ce qui renforçait encore leur détermination à défendre leur vérité.

Toutes nos fêtes donnaient un sentiment si mystique et agréable à tous les plus âgés, et surtout aux enfants et aux jeunes.

Les fêtes de l'hiver, bien que froid et que le givre craquait, avaient une atmosphère particulière, festive et mystérieuse, qui élevait l'homme vers quelque chose de supérieur, inconnu, souvent incompréhensible.

Les fêtes étaient toujours accompagnées d'une préparation importante et laborieuse. Avant les fêtes de Noël, sans tenir compte du froid, les propriétaires se préparaient à l'extérieur, dans la grange près des animaux, afin que le pauvre bétail ne se plaigne pas auprès de Dieu du propriétaire le soir de Noël.

Les dames et les jeunes filles occupaient-se de ranger la maison et de préparer 12 plats pour la Cène pascale.

Les enfants confectionnaient toutes sortes de décos pour le sapin : des chaînes, des anges miniatures, des lanternes, des objets en paille et en papier

coloré. Ils enveloppaient des noix de chênes dans du papier argenté et doré et attendaient l'arrivée du sapin frais, tout juste coupé dans la forêt, pour pouvoir le décorer avec ces ornements faits maison. Sur le sapin, on accrochait aussi des œufs soufflés, peints ou enveloppés de papier coloré. Ils attachaient des tentacules aux branches, dans lesquels ils inséraient de petites bougies et ne les allumaient qu'une seule fois avant la Cène du Saint-Sacrement, et le sapin restait dans la maison jusqu'au Baptême. À cette occasion, nous attendions l'apparition de la première étoile, pour que papa apporte un bouquet de foin et le place sur un joli lit, bénit toute la famille, puis nous nous sommes assis à la Cène du Saint-Sacrement avec 12 plats, déjà préparés sur un lit de paille recouvert d'un drap.

Sous la table, sur le sol, il y avait déjà été étalé de la paille, où les enfants, après le dîner, jouaient et imitaient les voix de divers animaux domestiques, afin qu'ils soient en bonne santé et qu'ils apportent une bonne contribution à l'exploitation.

Il y avait ce sentiment étrange qui se manifestait une fois par an, à l'occasion de chaque fête, mais différemment, car elles étaient célébrées dans des endroits différents selon leurs propres traditions.

Le quatrième jour, après Noël, nous nous levions tous très tôt, à l'aube, et nous allions dans les champs pour allumer le fameux "dïdouch", c'est-à-dire rassembler la paille qui était sous la table et toutes les décos qui étaient par terre. On se déchausait et on réchauffait les pieds pour qu'ils soient sains tout l'année, et papa allumait avec de la fumée les brouettes remplies de paille et les utilisait pour envelopper tous les arbres fruitiers. Nous n'ériions que spectateurs, et on voyait comme les feux brûlaient vivement dans le village.

Je ne sais pas ce qu'ils ont fait du fils du tablelier, mais le seigle du forgeage était apporté à la grange, et au printemps il était mûri et cette céréale était la première semence dans le champ.

Ici, je traduis le texte de l'ukrainien vers le français :

À minouages, les enfants, et moi avec eux, ramassaient des graines dans des sacs et, par groupes, allaient de maison à maison pour semer, disant : «Pour la bonne fortune, pour la santé, pour le Nouvel An, que ce soit mieux que l'année dernière. Du chanvre sous le plafond, et du lin jusqu'aux genoux, et que les maîtres ne souffrent plus de maux de tête.» Bien sûr, la maîtresse de la maison donnait aux enfants des sucreries, parfois des légumes, et certains donnaient même de l'argent.

En soirée, devant le jour de Jean, il y avait de nouveau un repas festif, appelé la deuxième «Kutia».

Ma mère préparait dans un bol une sorte de pâte liquide. Moi, avec mon père, je portais ce bol à chaque porte de la propriété, et il faisait des croisillons avec cette pâte. Les enfants faisaient aussi des croisillons avec de la paille et les collaient aux fenêtres, et les jeunes filles chantaient des chants traditionnels en se promenant d'une maison à l'autre lors des soirées d'hiver glaciales.

À la Jourdain, lorsque l'Ordre de Dieu de la Jourdain a été envoyé, l'eau a été consacrée, près d'une rivière ou d'un petit lac d'environ 17 mètres de large, où un crucifix de glace était toujours présent, quelqu'un de la famille remplissait de l'eau bénite et chacun se précipitait à la maison pour chasser tous les mauvais esprits de la maison et de la propriété avec cette eau.

Je l'aidais encore, parce que je portais un petit seau d'eau, et papa allait et arrosait partout.

Me souvient que entre nos villages se trouvaient des vallées remplies d'eau de pluie, que les paysans appelaient « kalabanami ». Certaines étaient assez grandes, d'autres plus petites. L'eau y était assez claire et même transparente, peut-être parce que la terre autour de nous était sablonneuse. En été, les enfants y baignaient souvent, car les jeunes adultes allaient à la rivière, qui passait à trois kilomètres de mon village. L'élevage, les chevaux et autres bêtes et oiseaux venaient aussi boire dans ces lieux. Au fond de l'automne, les femmes de ferme y laissaient sécher, arrachées des champs et tordues, les graines de cannabis et de lin. Ensuite, elles les essuyaient au soleil, puis elles froissaient cette touffe sèche sur des établis en bois, appelés « terntsi », pour se débarrasser des brins secs, et à partir du fil qui restait, elles filaient et tissaient différents tissus : fins et délicats ou plus grossiers. Ensuite, ces longs tissus étaient blanchis au soleil et trempés dans ces eaux. En hiver, ces eaux gélent et les enfants et les jeunes s'y glissaient. Me souvient-je d'un jour où je suis allée à un groupe d'enfants pour glisser sur une lédi, sans en parler aux parents où j'allais. Les enfants couraient sur la lédi, certains sur des traîneaux, d'autres sur des skis, et certains, comme moi, glissaient seulement sur les semelles de bottes. Bientôt, les traîneaux m'ont renversée et je suis tombée, et j'ai très fort heurté la tête. J'ai vu que mes cheveux étaient déjà couverts de sang. Bientôt, je suis rentrée à la maison, sans en parler à personne, j'ai moi-même nettoyé ma tête, j'ai enveloppé ma tête dans une étoffe et j'ai continué à faire mon travail à la maison. Pendant plusieurs jours, il m'a été difficile de me gratter les cheveux et ma tête a légèrement fait mal, mais tout a vite guéri, comme on disait chez nous « comme sur un chien ».

La célébration était tout à fait différente avant et pendant les fêtes de Pâques, car ces fêtes sont liées à l'arrivée du printemps et à la préparation de l'été.

La semaine précédent Pâques est une période morose, c'est la Passion, la mort et le norpebaient de Jésus-Christ. Pendant cette période, il y a un jeûne strict. Les cloches de l'église ne sonnent pas, seulement - le claquement. L'église avait également un aspect triste, car elle était entièrement recouverte de noir pour le deuil. Tout le monde en jeûne Pâques va à la confession. Les enfants vont généralement toute l'école. Les trois jours précédant Pâques, dans l'église, il y avait, comme dans un tombeau, un dessin de Jésus-Christ et chaque membre de la famille devait lui rendre un salut d'adieu.

Le dimanche de Pâques, tout le monde s'est levé très tôt, avant même l'aube, et est allé ou est parti en voiture à l'église pour la Grande Cérémonie Divine et la dévoration des œufs de Pâques.

L'église était bien sûr bondée, les enfants couraient autour de l'église, les filles se préparaient aux chants du soir, et les garçons, certains, grimpèrent déjà sur la

clocheferie, car bientôt, après les dix-huit messes, les cloches de Pâques, qui étaient silencieuses pendant le carême, sonneraient et résonneraient dans tout le village pendant toute la journée et pendant tous les jours de Pâques.

Autour de l'église, les dames avaient déployé leurs grandes pains sur des serviettes ou nappes brodées, et à leurs côtés, leurs paniers de fête remplis de baies, d'oeufs peints, de confiseries, de saucisses, de fromage, de viande et d'autres provisions, ornés de broderies, de verdure, de fleurs qui venaient juste de faire leur apparition après la fonte de la neige, comme un orgueil, chez qui le festin de Pâques était le plus riche ou le plus soigné.

Toutes les personnes, et nous, les enfants, ressentaient une sorte de fête, emplie de noblesse, de beauté spirituelle et d'inspiration, quand on entendait le chœur de l'église chanter «Christ est ressuscité» et que les cloches sonnaient ! Après la messe et l' bénédiction des œufs en chocolat, tout le monde se précipitait à la maison pour prendre le petit-déjeuner en famille, et les maîtres, qui voyageaient en charrettes et à cheval, étaient fiers de leurs chevaux, nourris pendant l'hiver.

Alors, les enfants retournaient à nouveau à l'église, où les cloches continuaient de sonner et de produire des carillons.

Le travail acharné des paysans se poursuivait en été et en automne, lorsqu'il fallait battre l'herbe, récolter les céréales et extraire de la terre le produit de l'année.

J'ai aussi appris à moissonner avec un faux quand j'étais enfant, ce qui m'a servi plus tard dans la vie, mais je ne parvenais pas encore à bien tresser les épis, car cela ne me venait pas naturellement.

Il y avait été un été très beau pour la récolte, lorsque les moissonneurs achevaient de couper le dernier épi de blé dans le champ. Il l'avait alors bien rangé, bien tassé, lié avec des brins de paille, orné de fleurs, et emporté avec cet épi au chant vers les maisons des propriétaires. Le propriétaire avait reçu cet épi avec solennité, avec cérémonie, remerciant les moissonneurs, et ceux-ci souhaitant une bonne récolte pour l'année suivante. Ensuite, cet épi était emmené à la grange à l'endroit prévu, car c'était cet épi qu'il mettait dans la maison pour le soir de Noël et qu'il posait sur l'autel, où il restait pendant toutes les fêtes de Noël, et au printemps, le grain qu'il en tirait était le premier à être semé. Après cette cérémonie, tout le monde commençait à s'amuser, à chanter et à célébrer la fin de la moisson.

Ces fêtes étaient célébrées par chaque propriétaire dans le village, qui avait sa propre parcelle de terres cultivables, ainsi que sa famille plus importante et les jeunes adultes. Chez mes parents, il n'y avait pas de fêtes bruyantes, mais ils les célébraient quand même, et ce dernier épique avait sa propre importance et sa propre place.

Il y avait bien d'autres coutumes et croyances diverses, comme celles liées à la Saint-Jean, à Saint-André, à Варвари, mais je les connaissais moins, car j'étais encore jeune, je participais à cela avec mes frères et sœurs, et je n'avais pas de frères ou de sœurs aînés, tout cela se passait le soir, entre jeunes adultes.

Je me souviens seulement de l'une seule chose, je ne sais pas quel âge j'avais, quand je me suis demandée à ma grand-mère, qui tout savait, pourquoi on appelait Ivan Kupala ainsi, qui s'y baignait ? Elle m'a alors raconté que les garçons plus âgés et les filles allaient à la rivière et faisaient des tas de paille, dansaient, chantaient, sautaient par-dessus le feu. Les filles tisaient des couronnes et ensuite les laissaient flotter sur l'eau. Et puis, ce jour-là, tôt le matin, le soleil se baignait avant l'aube, et la nuit, la fougère fleurissait. Et je ne disais à personne, mais devant Ivan Kupala, je ne pouvais pas dormir, car je voulais savoir comment la fougère fleurissait et comment le soleil se baignait. Il n'y avait pas de fougère dans le jardin, mais avant l'aube, le soleil se levait et je courais jusqu'à la fin de la ville et attendais de voir comment il se baignait. Je restais là, jusqu'à ce que ça se fasse un peu plus haut ..., mais je ne savais pas s'il s'était déjà baigné avant qu'il ne se montre ?

Nous devions marcher vers la forêt peut-être quelques kilomètres, qui commençait au bord du village. À l'époque, quelques kilomètres, c'était très proche.

Parfois, mes parents me permettaient d'aller dans la forêt avec des filles plus âgées, pour cueillir des champignons et des groseilles. Il y en avait énormément dans la forêt, il suffisait de savoir où les chercher. J'ai appris à reconnaître différents types de champignons qui poussaient dans la forêt, lesquels étaient comestibles et lesquels étaient toxiques, de même que pour cueillir les groseilles sur les très bas arbustes. Pour cueillir les groseilles, il fallait avoir une petite tasse dans laquelle les cueillir, puis les verser dans un tel panier, ou dans un grand seau.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

« Et pour la cueillette des champignons, il fallait bien observer attentivement, car les champignons différents ont des chapeaux et des couleurs différentes, qui se perdent souvent dans l'herbe haute ou sous les racines des arbres. J'ai tellement de fois été ravie de voir plus vite que les autres, une grande accumulation de champignons identiques et bons. Bien sûr, je n'ai jamais réussi à remplir un panier entier de champignons, ni à cueillir autant de baies que les plus âgées, les plus expérimentées, dans mon opinion, les filles. »

Avec plaisir, je revenais à la maison avec mes cadeaux pour maman, car on pouvait directement faire bouillir ou infuser les champignons, les mettre à mariner ou les sécher. Les baies étaient aussi séchées, on en faisait du jus ou on les utilisait immédiatement pour faire des varenyky.

Une fois par an, nous partions, et beaucoup de gens allaient à pied, à la proshcha (prière) à Krekhov, à la forteresse spirituelle - au monastère des moines greco-catholiques (des Pères Wassilians).

Kréhév est situé dans un endroit très joli et pittoresque, dans une région montagneuse, pas très loin de la ville de Jouvque et de mon village. Autour, il y avait une forêt et une source merveilleuse et froide. Chaque année, il y avait des vacances à la fin du mois de mai en l'honneur de la procession des reliques du Saint-Nicolas. Je ne me souviens pas de l'église du Saint-Nicolas, car pendant les

pèlerinages, il y avait toujours tant de monde que les enfants devaient rester à la main de leurs parents pour ne pas se perdre, car tout était bondé, et tant qu'on a trouvé une place sur un char et des chevaux, on ne pouvait plus atteindre l'église.

Je me souviens qu'autour des fortifications il y avait des hautes murailles et, par endroits, des tours. Dans les murailles il y avait des trous, comme disaient les gens, pour les canons. Devant les murailles il y avait beaucoup de tables, sur lesquelles était disposé tout genre de bonnes choses : des sucreries, de la glace, du limonade, ce qui me passionnait le plus à l'époque, car tout était tellement varié, coloré !! J'étais tellement heureuse quand maman achetait des bretzels en ficelle, qu'elle accrochait autour du cou, comme des coraux, et je les en décollais une par une et je les dégustais.

J'ai également vu des clochards qui demandaient l'aumône et les gens leur donnaient de l'argent ou les enfants les gâtaient de sucreries.

Récemment, j'ai lu, je ne me souviens plus dans quel ouvrage, que les fondateurs du monastère de Krehov étaient le ermite Yoil, originaire de la région de Kiev, et le moine Sylvestre, qui au XVe siècle, au pied de la colline de Pobihni, ont construit une grotte-cellule, puis la première église en bois de Saint Pierre et Saint Paul.

Lorsque plus de moines se sont rassemblés là-bas, Yoil leur a donné la grotte, et lui-même a construit une chapelle près de la grotte, ce qui a donné naissance à l'abbaye de Krehiv. Pendant sa vie, des pèlerins venaient même d'Athènes.

Cet monastère était en construction et il est devenu la base avec quatre tours et des canons.

Les donateurs du monastère comprenaient même nos hégémonts, Bohdan Khmelnytsky, Petro Doroshenko, et Ivan Mazepa.

Cette forteresse monastique défendait contre le blocus ottoman des Cosaques, sous le commandement d'Ivan Mazepa en 1672, lors de la campagne contre la Pologne. À cette époque, de nombreux Tatars, y compris les sœurs du хан, périrent des balles de la tour monastique, et les Tatars se retirèrent alors.

La montagne de la Victoire s'unit à la montagne de Garay par une chaîne de forêts. Dans ces bois environnants, les membres de l'OUN étaient élevés et forgés. Il semble que des groupes de défenseurs se soient formés là-bas, qui sont plus tard devenus les héros de l'Armée Insurrectionnelle Ukrainienne. L'abbaye de Krehiv - une forteresse - a été plus tard détruite par les autorités soviétiques communistes. Maintenant, que l'Ukraine est à nouveau indépendante, la restauration du monument antique de Krehiv a commencé par des bâtisseurs modernes, des citoyens ordinaires, des patriotes, et en 1991, enfin, par l'État, s'achevant en 1997. Aujourd'hui, la vie des moines prospère à nouveau, une académie spirituelle existe, où de nombreux étudiants sont formés, et cette forteresse spirituelle vaut la visite.

Ma professeure, Nadya Subtelna, n'était pas seulement une bonne personne, mais aussi une patriote ukrainienne. Elle nous invitait souvent, quelques filles, chez

elle, nous racontait des choses intéressantes, ou nous partageions nos impressions sur nos promenades à l'école, car elle nous accompagnait souvent et nous expliquait ce que nous avions vu, surtout ce d'importance historique. Je, une fois par semaine, allais à notre coopérative pour le journal «Notre drapeau». Un jour, elle m'a invitée, ainsi que deux autres filles, à faire un voyage en train avec elle pendant deux ou trois jours à Lviv. Nos parents nous ont donné volontiers la permission. C'était la première fois que nous trois voyageions en train ensemble. C'était extraordinaire pour nous !

C'était fascinant de regarder par la fenêtre, comment les maisons, les fermes et le train passaient, s'arrêtant à chaque gare où certaines personnes descendaient et d'autres entraient rapidement.

La première étape où nous nous arrêtons était le village de Zaskove, où vivaient ses parents, des retraités, anciens enseignants, son père ayant été ancien directeur d'école.

Les parents avaient une belle ferme à grange, une grande ville et une ruchère, près de laquelle ils travaillaient ensemble. Le vieux Subtelny adorait beaucoup sa ruchère.

Dans ce village de Zashkove, est né Eugène Konovalets.

Les Messieurs Subtelny nous ont bien reçus, nous ont fait l'hospitalité et nous y avons dormi.

Le lendemain, nous sommes partis en train à destination de Lviv. À Lviv, Subtelna nous a fait découvrir certains monuments et bâtiments historiques de la ville.

Alors, de Lviv, deux choses sont restées dans ma mémoire, qui m'ont beaucoup étonné.

C'est le plus grand marché – un bazar – où l'on pouvait voir une telle variété de légumes et toutes sortes de légumes que je n'avais jamais vues auparavant ! Il y avait même du raisin rouge, mais les fruits étaient aussi gros que nos cerises à la maison. C'était la première fois que je mangeais des bananes et autres légumes merveilleux que la maîtresse achetait et nous offrait.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

La deuxième – c'est la panorama de la bataille polonaise à Racławice. Cela avait l'air tellement terrible et réel, on avait l'impression que tout vivait et bougeait, et qu'il allait bientôt s'abattre sur vous. Car, je n'avais jamais vu ça auparavant et je ne savais pas que ça existait. Quand je suis rentrée à la maison à nouveau en train après cette promenade instructive, je ne sais pas combien de temps j'ai raconté à mes amis, à mes parents, à mes voisins avec enthousiasme ce que j'avais vu et vécu. Pendant une semaine, il m'est semblé que je voyageais en train quand je rentrais à l'école. Il était très important et beaucoup dépendait de l'évêque, des enseignants et de leurs enfants dans le village, car c'était l'élite villageoise qui avait, dans une certaine mesure, une influence sur les habitants du village. Notre prêtre, le père Solomion, était déjà le curé depuis de nombreuses

années, comme le disait notre jeune génération. Il était considéré comme un « moskofil » (un partisan de la Russie). À l'époque, je ne comprenais pas ce que cela signifiait, je savais seulement qu'il ne voulait pas des nationalistes, mais ses enfants plus âgés, qui avaient fait le maturité (le diplôme d'études secondaires), étaient des patriotes ukrainiens. Un de ses fils se cachait même des policiers polonais quelque part parmi les villageois, car il ne voulait pas servir dans l'armée polonaise qui régnait sur l'Ukraine. Pour moi, le père Solomion était un prêtre âgé et respecté qui enseignait la religion à l'école.

Il a fort probablement été victime d'une action de certains hauts responsables ecclésiastiques, car on l'a emmené quelque part hors de notre village.

L'école organisait pour lui une journée d'adieu et je ne sais pas si c'est l'école qui l'a fait, mais je pense que c'est grâce à notre classe qu'il a été salué avec des mots qu'il se souvient encore aujourd'hui : « Aujourd'hui, nous disons au revoir à notre bon père et souhaitons à tous les parents beaucoup de bonheur. Nous vous remercions d'avoir été si bons professeurs. Et pour la santé de notre père, nous priérons Dieu » (en dialecte rural). Le père Datsyshyn est arrivé au village avec sa famille. Il avait trois filles : Ivanka, Miroslava et Slavka. Ivanka était déjà scolarisée à Lviv, au lycée, car les Datsyshins avaient là une certaine famille.

Miroslava allait avec moi dans une chapelle et rapidement je me suis liée d'amitié avec elle, car elle a apporté quelque chose de nouveau à notre chapelle. Le mois de mai est la fête de la Mère et de la Vierge Marie. Nous étions ensemble avec elle, dans un coin de la chapelle, où nous posions sur la table un tableau de la Vierge Immaculée, nous l'essuyions avec une étoffe, et nous posions des fleurs dans des vases que nous avions fabriqués nous-mêmes.

Beaucoup de jeunes, ainsi que les paysans, allaient directement de la terre à l'église en mai, comme nous l'appelions « la maïvka ». De plus, dans chaque maison de paysan, on accrochait sur le mur l'image de la Vierge Marie et de nombreuses autres images des Saints auxquels nous priions. Dans la classe, nous n'avions que le crucifix, des peintures et des tableaux pour l'enseignement, et c'était la première fois qu'on exposait l'image de la Vierge Marie.

Dans le village, le curé avait une grande maison, un jardin et un potager près de la maison, ainsi qu'une ferme.

Souvent, après les cours, je me rendais avec Miroslava chez elle, car elle et sa sœur cadette, Slavko, avaient des jouets et des jeux différents auxquels nous jouions. Je n'en avais pas chez moi. Dans leur jardin, ils avaient une petite maison meublée où nous nous rendions aussi et jouions. Leur institutrice venait les voir et leur apprenait à jouer du piano, et je l'ai essayée plusieurs fois quand elle n'était pas là. Je ne sais pas où ils sont maintenant, ou si l'un d'eux est encore en vie ! En 1992, en Ukraine, j'ai appris que le père Datschin avait changé de religion au cours de l'ère soviétique, communiste. Après sa mort, il fut enterré près de notre église, qui est maintenant grec-catholique. Je ne sais pas où est sa famille...

Notre institutrice, Nadya Subtelna, après ses études à l'école, nous donnait, ainsi que ma cousine, la petite amie de son fiancé, Andriy Stadnytskyy, des cours particuliers, nous préparant au lycée de Zhovkva. Son fiancé venait du village de

Pyryatyn et était alors directeur de notre usine de transformation du lait « Maslo Soyuz ».

L'institutrice Subtelna passait beaucoup de temps avec moi, car elle voulait que je réussisse mes examens pour l'enseignement supérieur, afin que mes parents, qui n'avaient pas d'argent, ne s'inquiètent pas de mes études. Elle avait également déjà organisé pour moi, d'une manière que je ne sais pas, une bourse auprès de Vladika Andriy Sheptytsky, pour mes études au lycée.

En 1939, j'étais préparée, après des vacances, à passer l'examen d'admission dans la classe préparatoire supérieure, gymnasiée, à Zhovkva. Je m'y réjouissais beaucoup, et je vivais aussi une certaine inquiétude, afin que je réussisse bien cet examen d'admission, auquel ma professeure, la patriote Nadejda Subtelna, m'préparait si chaleureusement et gratuitement.

Il s'est alors produit quelque chose d'inattendu et soudain pour tous - a commencé la Seconde Guerre mondiale.

En 1939, l'Allemagne était déjà un état puissant et riche, car le peuple allemand était très travailleur et discipliné par le parti nazi. Hitler souhaitait également avoir un empire et il commence à attaquer les états voisins. Bientôt, Hitler et Staline deviennent amis. La nuit du 23 au 24 août 1939, un accord de non-agression avec l'Allemagne a été signé par les ministres des Affaires étrangères de l'URSS, Molotov, et de l'Allemagne, Ribbentrop. Un protocole secret du traité soviéto-allemand portait sur l'agencement territorial de l'Europe et des terres ukrainiennes futures.

Bientôt, la «Génération soviétique» affamée et déchaînée du «Armée rouge» a «libéré» nos prisons. Elle a laissé une impression terrible sur nous. Les uniformes étaient vieux, souvent trop petits ou trop grands, des casquettes avec des «cornes» sur la tête qui effrayaient les enfants. Sur toutes les journaux, sur la première page, un énorme écrit : «La fin de la noblesse polonaise». Cet écrit nous semblait illogique, car les gens parlant la langue russe ne le comprenaient pas. Il y avait de grands panneaux partout, nous annonçant que nous avions été «libérés» par l'armée et le pouvoir populaire soviétiques. Les gens l'ont interprété de différentes manières. Certains les ont accueillis avec des fleurs, d'autres les ont immédiatement crants, car ils avaient lu pendant quelques années sur les années 1932-33 et sur le Holodomor, et sur d'autres crimes commis par le communisme, dont on parlait dans notre presse en Galicie.

L'OUN diffusait cette littérature auprès des gens et sans doute des petits livres, dont l'un j'avais lu autrefois à mon père, « Dans le royaume rouge du diable ».

Certains se contentaient d'observer ce qui allait se passer. Les membres de l'OUN prenaient leurs dispositions. Beaucoup, avant même leur arrivée, s'étaient exilés vers l'ouest, mais maintenant, de plus en plus. Parmi eux se trouvait également ma professeure, Nadejda Subtelna, et son fiancé, Andrij Stadnitski, ainsi que beaucoup de notre jeunesse consciente et patriote, issue de la campagne. Seuls quelques-uns étaient restés.

Commencèrent à envoyer dans les zones rurales des propagandistes soviétiques, des communistes, des enseignants avec une bonne langue ukrainienne, principalement des hommes, parfois des militaires, mais leur ukrainien n'était plus aussi beau et pur. Ils propageaient tous une vie belle, bonne et florissante sous le communisme, en particulier dans les kolkhozes, où tous les gens étaient égaux, sans maîtres - tous camarades. Et à quel point il était agréable de travailler dans les kolkhozes avec des machines, et comment les jeunes femmes-tracteurs travaillaient avec des tracteurs. Ils commencèrent à persuader les jeunes filles des villages de devenir tracteurs, car c'était un travail passionnant et il y avait la chanson « Le Drapeau sur le dos du tracteur qui a le plus creusé ». Afin qu'elles s'inscrivent et roulaient sur ce travail facile des kolkhozes.

24 personnes écoutaient ça, mais elles ne croyaient absolument rien à tout ça. Aux réunions propagandistes s'adressaient les «paysans», ainsi qu'une vieille dame, qui, à son tour, demanda à un tel prédicateur : «Vous dites «chrétiens», mais les autres communistes disent qu'il n'y a pas Dieu, vous devez donc être une bonne personne, car croire en Dieu». Il n'a rien répondu à cela, il n'a fait que continuer, mais il n'a plus utilisé le mot «chrétiens».

La nouvelle école s'ouvrait à nouveau dans le village. Nous, ceux qui avaient terminé les six années, étaient renvoyés en cinquième, car on estimait que notre éducation précédente était inférieure à celle de l'époque soviétique. Tous les professeurs étaient étrangers, car nos anciens avaient fui vers l'ouest. L'un, venu de Lviv, semblait également communiste, ou du moins il feintait, et l'autre était un ancien membre de l'enchevêtre, car il portait une tenue militaire et enseignait l'histoire du communisme et de l'Union soviétique.

Une institutrice de 19 ans, Nina Igatovna Koshlenko, venue de Dnipro, est arrivée dans notre école, ce qui a causé une étrange impression, surtout à cause de ses vêtements. Une jupe ample, un étrange veste grise et un béret rouge sur la tête. Elle a été logée dans une seule pièce, dans la chambre de ma camarade de classe Nastia Liber. Elle nous a dit que son père était le directeur de l'école et qu'elle venait juste de terminer le cours supérieur pédagogique et qu'elle avait été immédiatement envoyée à nous.

Nois, trois amies, Anastasiia, Nastia et moi, nous étions devenues amies parce que nous allions toujours ensemble à l'école et que nous rentions ensemble. En chemin, il y avait toujours une vive discussion entre nous. Elle nous convaincait avec ses idées communistes, et nous, avec nos idées religieuses et patriotiques. Nos disputes étaient amicales, mais dans le bus, surtout avec les garçons, si elle disait qu'il n'y avait pas Dieu, que la religion était l'opium du peuple, ils se faisaient remarquer en disant qu'elle ne savait rien, que nous, bien qu'on ne voie pas Dieu, croyions en une force divine supérieure, que la religion nous enseignait le bien et que nous étions des nationalistes, et que nous ne croyions pas à sa commune, et ainsi de suite. Ce sont encore de jeunes garçons, ils ne savaient pas le mal qu'ils faisaient à eux-mêmes et à leurs familles. Ses frères aînés étaient déjà partis à l'ouest, et ils disaient ce qu'ils savaient et ce qu'ils pensaient. Elle allait souvent au directeur en pleurant.

Lorsque l'on disait à l'école de ne pas aller à l'église, tout le monde, comme si c'était un complot, allait encore plus. Ils ont alors mis un enseignant près de l'église pour noter les élèves qui allaient à l'église, mais cela n'a pas beaucoup

aidé, car une classe entière, voire toute l'école, ne pouvait donner des résultats fiables. Bientôt, quelques garçons ont cessé d'aller à l'école, on ne sait pas s'ils avaient été renvoyés ou arrêtés ? Les gens disparaissaient ainsi très souvent. Il allait à l'école ou au travail et ne revenait pas, et la famille ne savait pas ce qui s'était passé... ?

Il y avait une compétition sociale entre les élèves, les classes et les écoles. Notre chorale scolaire est allée dans la ville de Mageyiv pour participer à cette compétition. Je ne me souviens pas des chansons que nous avons chantées là-bas, peut-être des chansons sur « l'armée puissante, invincible et honorée par Staline... », car en classe, on chantait que « nous commençons la journée par une chanson sur Staline... ».

Ils ont également sélectionné les meilleurs travaux manuels des élèves.

Mon frère, qui était en deuxième ou troisième année, a lui-même fabriqué un très beau petit voiture pour l'école, qui a gagné à l'école, puis est allé à une exposition, je crois, jusqu'à Lviv.

Traduction :

À l'école, on commençait à étudier le russe et l'allemand. Dans chaque manuel scolaire, à la première page, figurait le portrait de Staline, même dans le manuel d'allemand avec l'inscription en allemand « Vive le camarade Staline ! » Nous devions tous étudier tout cela à l'école, bien que beaucoup ne croyaient pas à cela.

Les villageois ont commencé à disparaître certains Ukrainiens conscients, on ne sait pas s'ils s'étaient enfuis vers l'ouest ou avaient été arrêtés, car le pouvoir soviétique, communiste, faisait tout en secret. Plus tard, des départs soudains vers l'Oural ont commencé.

Un matin, j'ai été témoin seule d'un enfer terrible, du démantèlement de familles de mon village.

Je me suis levée très tôt, il était encore sombre, et j'ai marché à pied vers la gare de Lavrikiv, environ 4 kilomètres, puis j'ai pris le train pendant encore 12 kilomètres jusqu'à la ville de Zolochev, en me précipitant vers le médecin. J'avais un problème avec mes yeux. En marchant le long du chemin, j'ai vu de grosses voitures militaires, devant certaines maisons. Je ne leur ai pas accordé beaucoup d'attention, car je les ai déjà vues plusieurs fois. Une fois, une telle voiture est venue nous chercher ma vieille grand-mère pour qu'elle vote à l'école. Elle ne voulait pas, mais elle devait. J'ai pensé qu'ils la ramèneraient bientôt à la maison et je m'assis à côté d'elle. Ils ont déposé ma grand-mère à l'école, l'ont laissée tomber et je l'ai agrippée, tandis qu'ils s'éloignaient dans la direction opposée. Mamie a donné son vote à ce député solitaire et a dû attendre longtemps pour qu'on la ramène à la maison. J'étais pieds nus, car je suis sortie de la maison sans chaussures, car il s'agissait seulement d'un tardif automne, mais la neige était déjà au sol. Il a fallu courir pieds nus, dans la neige, 2 kilomètres de l'école à la maison.

Lorsque je suis arrivée à la gare pour aller à Jovkva, ces voitures arrivaient déjà avec le peuple et déchargeaient leur butin. C'est alors que j'ai vu - un enfer indescriptible. Des hommes et des femmes de tous âges, avec leurs enfants, leurs petits, étaient brusquement jetés de ces voitures comme des bétails. Les enfants hurlaient de terreur, les femmes pleuraient, les hommes étaient abasourdis. J'y ai vu beaucoup de personnes que je connaissais, même des amis d'enfance, mais personne n'était autorisé à s'approcher. Il était impossible de parler de loin, car ils étaient protégés par une garde militaire. J'ai reconnu deux anciens, leurs enfants adultes, patriotes, leur fille et leur fils, étaient déjà au coucher du soleil. Ces pauvres vieillards, même incapables de se tenir debout, peut-être étaient-ils malades, ou peut-être étaient-ils terrifiés. Ils les poussaient, les soulevaient vers ce groupe infernal. Un train qui allait à Jovkva s'est arrêté, terrifiée, je ne sais quoi faire. Le personnel du train donne l'ordre aux gens de monter dans le train. Nous sommes montés, le train a pris son départ et nous avons longtemps regardé cette horrible humiliation de notre peuple. Ils ont probablement été chargés sur un train de marchandises et transportés vers le nord, froid et lointain, où ils sont morts en milliers.

Ainsi, cette «puissante empire moscovite communiste», comme on chantait, «communauté juive moscovite», exterminait le village ukrainien, par l'exode, le Holodomor, et avec cela, voulait anéantir les traditions, la culture, l'âme ukrainienne et notre peuple.

Je ne me souviens pas comment je suis allée chez le médecin et ce qu'il m'a dit de mes yeux, mais j'ai rapporté à la maison un certain baume, et il fallait aussi mettre des gouttes.

Je ne me souviens plus comment je suis rentrée à la maison, que ce soit en train ou à pied, directement à travers les champs depuis Joivque, après ce que j'avais vu.

Les maisons avaient déjà appris ce qui s'était passé, tout le monde était terrifié, le nombre d'hôtes de notre village qui avaient été emmenés, ils ne savaient pas encore exactement, mais ils savaient que tous ces plus riches, plus conscients, et ceux qui avaient déjà quelque chose à l'ouest, avaient été emmenés. Maintenant, c'était comme ce que chantait Шевченко «...le village était comme paralysé...» Je suis allée, comme d'habitude, à l'école avec un sentiment terrifiant. Certains élèves manquaient encore dans la classe. La science ne coulait plus autant dans l'esprit, car les professeurs eux-mêmes avaient l'air différents. Notre institutrice, Nina Koshilenko, avait aussi l'air triste. Nous suspections qu'elle était amoureuse d'un garçon du village, que nous avions vu les rencontrer. Nous pensions qu'elle avait peut-être été emmenée avec sa famille. Quelqu'un a dit que non. Elle nous sympathisait avec ce qui se passait ici et nous avons vu qu'elle elle-même avait ressenti son ancienne inadéquation. Nous, après l'école, en rentrant chez nous, sommes devenus encore plus ouverts et elle a commencé à nous comprendre et à même souvent être d'accord, car elle ne s'efforçait plus jamais de nous prouver quoi que ce soit, à part sa matière scolaire.

Les vacances de 1941 étaient de nouveau là. Les professeurs, comme avant, pendant les vacances scolaires, étaient partis à Lviv pour l'assemblée des enseignants (comme nous l'avions dit pour leur rééducation).

La guerre continuait. Maintenant, Hitler avait lancé la guerre à l'Union Soviétique, l'URSS. Les soldats et les responsables soviétiques commençaient à fuir avec leurs familles vers l'est, vers la maison, ou peut-être directement sur le front, les enseignants également de l'est. On nous disait que la professeure Nina Koshilenko voulait rester et retourner dans notre village, mais ces gens soviétiques qui revenaient l'avaient convaincue et elle était partie avec eux vers l'est. Nous étions tristes pour elle, car nous étions déjà devenus amis et connaissions même nos secrets communs. Je suis toujours curieux de savoir comment s'est déroulé son avenir...

En reculant, le pouvoir soviétique, communiste, d'Ukraine occidentale, a laissé des traces terroristes et de bande de criminels. Les gens ont commencé à ouvrir les prisons et ont vu une telle horreur qu'ils en sont devenus fous à en regarder. Ils y ont trouvé des corps assassinés d'une manière horrible, des gens de tous âges. Les gens allaient chercher leurs proches ou leurs proches disparus sans laisser de traces. Des hommes étaient également disparus, ceux qui croyaient aux idées communistes, mais lorsqu'ils ont vu la réalité, ils se sont déçus et ont commencé à défendre la vérité.

Une institutrice m'a raconté, déjà après la guerre, lors d'un repas, que ses parents étaient des roumanophiles, car ils croyaient en la Russie, et voyaient l'Ukraine comme un pays indépendant, mais une partie de celle-ci.

Son mari est devenu un communiste fervent, pendant ses études universitaires. Il a été le premier à féliciter l'arrivée de l'autorité soviétique et a exercé sa profession.

Un matin, comme d'habitude, il est allé travailler et ne s'est plus jamais rendu à la maison. Elle ne comprenait pas ce qui s'était passé, elle interrogeait tout le monde et ne recevait aucune réponse. Lorsque les prisons, après la chute du pouvoir soviétique, ont été ouvertes, elle est également allée là-bas. Là, elle a vu des choses qui l'avaient hantée toute sa vie.

Cherchait parmi les cadavres de son mari, mais ne parvenait pas à le reconnaître, car il était presque impossible de reconnaître qui que ce soit. Cependant, elle remarqua, sur un corps démembré, une chemise qu'elle avait donnée à son mari le matin même, avant son départ au travail. Depuis, elle avait commencé à détester la commune et le système communiste moscovite, et s'était dirigée vers l'ouest. Comme les autorités communistes avaient fui les Allemands en laissant derrière elles une certaine documentation, même à la campagne, il existait des listes de ceux qui n'avaient pas encore été évacués ou arrêtés.

Comme je le sais maintenant, la puissance communiste a infligé à l'Ukraine, à notre peuple, tant de souffrances, même avant et après la fin de la guerre, qu'il est difficile de les décrire.

Quelqu'un a écrit un poème comme celui-ci : « Si tous avaient été évacués, celui qui s'appelle Kogo serait enterré en Sibérie, sur les Solovets, à Kolyma, afin que l'on puisse les enterrer en Ukraine. »

Ce serait un cimetière pour le monde entier,
Que le monde voie,
Ce que l'alliance avec la Russie a fini par coûter à l'Ukraine.

Personne ne les transportera. Et combien ils sont, personne ne le sait. Et l'ombre moscovite est de nouveau en train de rampes sur notre terre gagnée avec tant de peine.

Les bombardements se sont de nouveau fait entendre, quelque part près de Lviv. Nous avons commencé à perdre nos terres, de nouvelles fortifications, cette fois-ci allemandes. Le combat pour les terres ukrainiennes s'est intensifié entre l'Allemagne nazie et l'empire soviétique, car l'Ukraine, sa terre noire et ses ressources minérales étaient très importantes pour eux.

Encore beaucoup de gens les saluaient, estimant que les Allemands étaient des gens d'un type culturel et occidental, et qu'ils ne seraient certainement pas aussi cruels que les Communistes ces derniers deux ans.

L'armée allemande était bien habillée, disciplinée et se comportait avec les gens de manière courtoise pour l'heure.

Le peuple commençait à restaurer sa vie. Les jeunes commençaient à revenir de l'ouest et à créer des chœurs, à chanter des chansons patriotiques, à donner des concerts, à faire des pèlerinages aux tombes, aux lieux ayant été martyrisés par le pouvoir communiste, des patriotes. L'organisation de l'OUN commençait à envoyer dans différents coins de l'Ukraine des groupes initiatiques, des groupes de marche, des groupes éducatifs.

Le 30 juin 1941, l'OUN a proclamé à Lviv, par l'intermédiaire d'une station de radio, le «Rétablissement de l'État ukrainien». Un gouvernement est mis en place. Yaroslav Stec est élu président, afin de prouver au régime allemand sur quelle base se tient le peuple ukrainien. Cet acte a donné un grand élan au peuple ukrainien.

Les cloches de la joie de la renaissance de l'Ukraine sonnent à nouveau. Cette nouvelle, ce renouveau, se répand dans les villes et les villages d'Ukraine.

Maintenant, même moi, une adolescente de 15 ans, participe aux randonnées, qui commencent dans mon village. Ils refont encore des fosses pour les héros, font des discours, apportent des fleurs et des couronnes.

Retournent au village déjà quelques nouveaux enseignants - des patriotes. Une école de sept ans s'ouvre dans le village. Je retourne à l'école pour enseigner.

La joie de l'indépendance ne dura pas longtemps. Les Allemands arrêtèrent le chef du gouvernement, Yaroslav Stetsky, Stepan Bandera et d'autres membres du gouvernement et de l'OUN. L'OUN changea de tactique, créa des groupes de combat dans la clandestinité et attendait de savoir quoi faire ensuite. 1942, j'ai terminé ma septième année d'études, mais en réalité ma neuvième. Les vacances scolaires et j'essaie déjà de m'intégrer à l'école préparatoire, mais tous ces endroits sont maintenant fermés par les Allemands.

En juillet 1942, je m'inscris, avec mes amies, à l'école commerciale de la ville de Yavorov. Nous y accédions à pied, en quelques heures. Un jour, sur le chemin d'une amie, je suis, comme beaucoup d'autres, appréhendée par les soldats allemands pour être envoyée en Allemagne, pour du travail forcé. Je n'y ai pas beaucoup protesté, car je connaissais déjà un peu la langue allemande, que j'avais étudiée à l'école pendant trois ans, et puis je *выглядела* comme un enfant, étant très maigre et petite, car je ne commençais à m'épanouir qu'à un très grand âge. Nous étions transportés en voitures militaires jusqu'à Lviv. Je savais qu'un médecin allemand effectuerait un examen médical, et il verrait que je suis encore un enfant, et je lui dirais même que je fréquente l'école et que je veux continuer à étudier, alors il me laisserait certainement rentrer à la maison. Mais le médecin n'a dit que je serais en train d'étudier en Allemagne.

Alors, j'ai compris que je ne retournerais pas à la maison, mais que je serais emmenée quelque part dans un monde inconnu. À cet instant, me revint la terreur que j'avais vue lorsque, le 29, l'administration soviétique a forcément évacué nos familles entières, et je commençai à pleurer très fort. Je ne sais pas comment et d'où, j'ai reçu une carte postale et, en pleurant, j'ai écrit à ma famille que nous étions emmenés en Allemagne. À Lviv, des personnes comme moi et les plus âgés ont été empilées dans un train de marchandises, surveillées par des soldats allemands et quelques policiers ukrainiens traducteurs ; et nous avons pris la direction ouest.

Je ne me souviens plus de l'heure ni de la durée du trajet, car je ne regardais pas autour de moi, mais seulement, terrifiée, me demandant ce qu'il adviendrait de moi.

Soudain, le train s'est arrêté quelque part dans un champ ouvert, on nous a dit de descendre pour régler nos affaires. Après un certain temps, on nous a ordonné de retourner à nos places et le train a repris la route, mais j'ai remarqué que dans notre section, gardée par les policiers ukrainiens, il y avait un peu moins de nos filles, qui étaient probablement restées quelque part dans le champ. Je n'y avais pas pensé, car je n'étais pas encore assez courageuse pour des entreprises risquées.

Après un certain temps, le train s'est arrêté à la ville de Liegnitz, qui est maintenant en Pologne. Je ne sais pas si tous ont été débarqués là-bas, ou seulement une certaine quantité, mais je me suis jointe à deux filles que j'ai reconnues, car elles venaient de mon village. Une jeune allemande, assez jeune et jolie, est immédiatement venue vers nous et a voulu l'une d'entre nous l'accompagner. Elle nous a dit que nous étions proches et que nous voulions rester ensemble. Elle a demandé nos documents, qui nous avaient été donnés à Lviv, et est partie avec eux au bureau. De retour, elle a dit que nous serions tous ensemble et a commencé à nous rendre nos documents. Elle m'en a donné et a dit qu'elle m'emmenait avec elle. J'ai regardé ce papier, et ce n'était pas le mien, mais celui d'une plus âgée.

Une Allemande se plaignait de s'être trompée avec nos documents, mais elle ne voulait plus les remettre en question. Une voiture nous avait pris tous les trois. L'une était avec cette Allemande, le deuxième avec un autre propriétaire, et moi, la dernière, avec un autre.

Je regrettais plus tard de ne pas être parvenue à travailler dans la ferme avec cette Allemande. Elle n'était pas très riche, seule avec deux petits enfants, son mari étant quelque part au front. Elle travaillait elle-même sur sa ferme, seulement de temps en temps, quelqu'un l'aidait. Pendant la journée, un prisonnier français travaillait pour elle et elle voulait encore une jeune fille. Je regrettais, car elle traitait la jeune fille qu'elle avait prise et même le prisonnier français, comme des membres de sa famille. Ils mangeaient les mêmes aliments et travaillaient souvent ensemble dans le champ.

Déjà en Australie, sur nos marches de l'Union Ukrainiennes des Femmes, certaines d'entre nous, associées, se souvenaient de leur jeunesse, de l'enfance qui avait passé, travaillant en Allemagne, tandis que d'autres membres, qui avaient vécu dans de bonnes familles allemandes, se rappelaient une vie agréable, parfois même très agréable, comme des membres de la famille.

Je suis tombée dans l'antre d'un riche nazi, où vivaient et travaillaient 4 familles allemandes avec leurs enfants, une famille ukrainienne avec un enfant qui avait donné son consentement volontaire pour aller travailler en Allemagne, trois Polonais solitaires, deux femmes et un homme, et deux Français prisonniers qui venaient encore en profiter pendant la journée.

Le propriétaire s'appelait Kurt Peters, sa femme Érika et ils avaient trois jeunes garçons : Johann, Dieter et Erik. La femme du propriétaire avait également deux servantes pour la maison et l'exploitation, une jeune fille d'une famille allemande, une parente qui travaillait pour le propriétaire et résidait également dans sa maison. La seconde venait d'une famille riche et cultivée, et il est probable qu'elle fût également nazie, car elle respectait toujours de bon ton, ici dans une famille étrangère, elle acquérait de l'expérience pour devenir une bonne maîtresse de maison dans sa propre maison.

Ils m'ont donné une petite chambre sous le toit, avec un petit lit, un vieux bureau et une chaise. La maison des propriétaires était à deux étages. Au rez-de-chaussée, il y avait une grande cuisine, une grange, un couloir, une laverie et une pièce de rangement. Ensuite, il y avait la salle à manger, un grand bureau et une chambre d'enfant. À l'étage supérieur, il y avait un grand salon, ainsi qu'une grande salle à manger pour les invités et plusieurs autres pièces, vraisemblablement des chambres. Seuls les employés ordinaires y pénétraient, à l'exception des propriétaires et de la jeune femme, future maîtresse de maison.

Nella seconda metà, una parte leggermente più piccola della costruzione a pian terreno, su entrambi i piani, vivevano quattro famiglie tedesche. Nella separata, più piccola, costruzione a due piani, risiedevano: una famiglia ucraina, due polches con i bambini e un giovane polacco solitario.

Ils m'ont montré une armoire métallique et m'ont dit de garder mes affaires dedans. Ici il y avait aussi une table assez grande, une autre armoire métallique et des chaises en bois. Le propriétaire a ordonné d'inspecter la cour afin de savoir le lendemain d'où nous partirions avec les autres pour travailler dans les champs. Je ne me souviens plus vraiment comment j'ai pris tout cela, mais tout était nouveau, incompréhensible et étranger, bien que je connaisse déjà un peu la langue allemande.

L'heure du premier repas, l'heure du dîner. On dit d'entrer dans la remise, où mes affaires sont dans l'armoire. Je m'y rends, et là, à table, deux Français prisonniers sont déjà assis sur les chaises, accompagnés d'autres ouvriers rentrés de la journée de travail.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Pour la première fois de ma vie, je m'asseois à table avec deux hommes étrangers, inconnus. Il semble qu'ils soient contrariés lorsqu'ils m'ont vue, aussi effrayée. Personne ne prononce un mot, ni eux, ni moi. Je ne sais pas s'ils me regardent, car je ne vois ni ne perçois personne ni rien, je suis assise la tête baissée, à peine en train de pleurer. Après le dîner, ils se sont retirés dans la maison commune pour prisonniers, où ils sont enfermés pour la nuit. Je les aide à faire la lessive, dans une grande salle, et après, je vais dans ma chambre qui donne sur la ferme bovine.

Je perçois du mouvement dans la grange le matin. Les ouvriers sont déjà à l'œuvre près des vaches et des chevaux. Je me lève et vais dans la vallée, à la lessive, pour me laver, et je commence le premier jour de travail avec les ouvriers, dans le champ.

31 Français, qui ne comprennent pas la langue allemande, car le maître, lorsqu'il donne des ordres pour le travail, parle à la langue des prisonniers, à la française. On voit que le maître est éduqué et qu'il a une certaine position, outre qu'il dirige une très grande propriété, il s'occupe aussi d'autres propriétés dans ce village, les propriétaires qui sont au front.

Les rations que reçoivent les prisonniers français et moi sommes extrêmement pauvres. Tous les autres qui travaillent ici reçoivent leurs portions et se nourrissent dans leurs logements. Nous, les Français et moi, avons une tranche de pain et un morceau de beurre, duquel la femme de ménage coupe encore un peu. Nous le gardons dans ce casier métallique.

À la collation, presque tous les jours, la femme de chambre prépare pour nous trois des crêpes à base de farine, un peu d'eau et un peu de lait, séparément. Pour le déjeuner, elle prépare principalement des sortes de galettes, parfois même avec des morceaux de viande ou des galettes assaisonnées. Pour le dîner, elle prépare généralement des pommes de terre frites ou quelque chose à base de pâte cuite et de beurre.

Les Français, ils recevaient sûrement parfois des colis de chez moi, parce que j'ai plusieurs fois leur offert des morceaux de chocolat.

Selon ce que j'ai pu leur faire dire et comprendre, l'un d'eux était encore solitaire et regrettait sa petite amie, le second était marié et avait un garçon de 4 ans, qu'il m'a montré en me montrant une de ses photos.

J'avais envie de leur dire que j'avais un oncle en France, mais sans adresse, je restai silencieuse. Mon oncle et pépé, Grégoire Peratiakko, avait servi en Pologne dans l'armée polonaise et avait été inexplicablement renvoyé en France comme militaire. J'étais alors très jeune, je ne me souviens pas bien de mon oncle, mais je

me souviens de ses lettres à sa femme, ma grand-mère, lui disant qu'il s'était marié en France avec une femme d'une famille à moitié polonaise. Je me souviens encore parfaitement de sa photo de mariage qu'il m'avait envoyée.

J'ajoutais, souvent à mon petit-déjeuner ou à mon déjeuner, de la pomme de terre bouillie que je rapportais pour les poules, ainsi que des radis, du betterave sucrée, des betteraves d'automne que je coupais en allant travailler dans le champ, car toutes les routes étaient bordées d'arbres, surtout de pommiers.

Le matin, je devais nettoyer les chaussures pour les propriétaires et laver le sol de la cuisine. Ensuite, je rendais visite aux Français pour notre petit-déjeuner, puis, après l'ordre du propriétaire, je travaillais dans le champ qu'il me confiait pour la journée, plus souvent.

Le travail le plus pénible pour moi était quand il fallait descendre les provisions préparées pour l'hiver pour le bétail et les chevaux, sur l'épaule, par les escaliers, sous le toit. Aussi, il fallait creuser avec des fourches les betteraves sucrières, couper avec une hache les bourrasies et les empiler en tas. Et chez le propriétaire, il y avait une grande cour. Cela se faisait tardivement en automne, souvent il pleuvait, et il, malencontreusement, ne me permettait jamais de faire quelque chose sous le toit, sur la propriété. Parfois, il commençait déjà à geler. Je n'avais pas de bonnes chaussures, seulement ces sabots usés, ceux-là même qui m'ont emmenée en Allemagne. Puis, la propriétaire m'a acheté des bottes avec des semelles en bois, appelées «golzschuhe». Une dame allemande, d'une de ces familles qui vivaient chez notre propriétaire avec sa fille, qui travaillait dans un bureau, jusqu'à Berlin, m'a donné cette tenue usagée.

Chaque ouvrier saisonnier creusait des rangées de betteraves à l'automne, moi aussi. Bientôt, j'ai commencé à me faire doubler et je suis tombée à la traîne. La rangée était très longue, il semblait qu'elle ne connaissait ni fin ni limite, et après un certain temps, tous les ouvriers étaient déjà partis pour d'autres travaux, alors que moi, je suis restée pendant longtemps à finir ma parcelle. Parfois, je revenais du champ quand il commençait à faire sombre, car les jours raccourcissaient. Mes bottes en bois devenaient de plus en plus lourdes. Peut-être à cause de l'achèvement de la récolte de betteraves, ou peut-être à cause de l'arbre mouillé et plus lourd.

Je ne sais pas s'ils ont payé les Allemands pour leur travail de coopération concernant le sucre de betterave, car ils se pressaient beaucoup ici. Je n'y ai pas fait attention, car je me sentais très seule.

Bien sûr, voici la traduction du texte ukrainien en français :

Évidemment, les ouvriers allemands et leurs enfants, que je connaissais, me considéraient comme leurs pairs, car tous les Allemands n'étaient pas des nazis, mais les propriétaires, assurément, l'étaient, car ils faisaient sentir que je n'étais pas comme eux, bien qu'ils ne se moquent pas de moi, mais se comportaient avec moi comme avec une employée, et cela était encore renforcé par ma timidité et ma docilité. Un jour, un garçon de onze ans, le fils des propriétaires, Johann, s'est énervé contre moi parce que j'avais fait une remarque et devant la maîtresse, il m'a dit : «Tu es une dégelée polonaise». La maîtresse n'a pas dit que c'était mal

de dire ça, mais elle a expliqué : «Tu sais que Tatianna n'est pas polonaise». Il aurait dû dire «une dégelée ukrainienne». Cela prouve encore une fois que les propriétaires auxquels j'ai été affectée étaient de vrais nazis, qui croyaient à leur victoire et à leur nouvelle nation aryenne. Mes propriétaires et leurs trois fils, étaient grands, blondes aux yeux bleus, des vrais aryens, une race planifiée. Nos jeunes de l'ouest de l'Ukraine n'avaient pas de marque « Ost » (est), tandis que ceux qui venaient de l'est, de la partie communiste, en portaient.

Dimanche et les jours fériés étaient des jours de repos pour tous. Dans le champ, personne ne travaillait plus, mais dans la maison et dans les travaux agricoles, c'étaient les mêmes personnes qui travaillaient que les autres jours.

Je ne sais pas si tous les Allemands l'étaient, mais mes propriétaires, sans aucun doute dans la majorité, étaient des citoyens très dévoués et disciplinés de leur Allemagne, celle de la guerre. Ils s'efforçaient de respecter toutes les lois de l'Etat. Par exemple, quand les laitiers avaient vidé les vaches, tout le lait était immédiatement transporté à la brasserie d'Etat de Liegnitz, en ville, et ramené, autant qu'ils en avaient reçu, c'est-à-dire, autant qu'il leur incombaît... Et c'était ainsi pour d'autres choses aussi, car tout était régi par des règles strictes.

Il y avait sans doute, comme une fois par an, que je recevais ce genre de carte cadeau pour chaussures et vêtements. Elle allait sans doute à ma maîtresse, car elle m'avait acheté en 1943 ces bottes à semelles en bois et une simple robe de travail.

33Une Allemande qui me donnait des vêtements pris à sa fille m'a conseillé de, pour la deuxième année, demander à la maîtresse de faire passer mes cartes sur les chaussures et les vêtements à elle, et elle achèterait, pour la deuxième année, des chaussures un peu trop grandes et une belle étoffe en suène et en bronze.

Les jours de fête et de week-end, la nourriture était aussi meilleure pour nous. Pour le déjeuner, outre la yarina, il y avait des beignets, qu'ils appelaient des « kleyzi » avec une sauce à la viande et un morceau de biscuit sucré. Pour les grandes fêtes, c'était aussi un morceau de viande ou un morceau d'oie frite, car le propriétaire avait beaucoup d'oies qui avaient des nids sous le toit de la grange, où étaient élevées d'innombrables oisillons, pris pour la viande. On coupait aussi souvent des poules pour la viande.

À l'occasion des fêtes, ils faisaient cuire toutes sortes de desserts, et nous aussi on nous en donnait. J'entendais la maîtresse de maison parler à la cuisinière, plus d'une fois, avant les fêtes, qu'il serait bien de faire des *pampushky* pour les fêtes, mais inexplicablement, il leur manquait de l'huile, mais ils faisaient des *parivky*, quelque chose comme des *pampushky*, mais ils les mettaient sur une serviette qui recouvrait le *banyak* avec de l'eau bouillante et elles y cuisaient à la vapeur.

Dans le village de Tentchel, il y avait une église protestante, à laquelle les Allemands venaient pour les fêtes, mais je n'ai pas vu si mes propriétaires y allaient.

La dame m'a dit que si je le désirais, le dimanche ou les jours de fête, je pouvais emprunter leur vélo à femmes et aller à l'église catholique, qui se trouvait dans le village voisin. Je m'y rendais plusieurs fois quand j'avais du temps libre, mais je me rendais dans le village où travaillaient trois jeunes Ukrainiennes chez un fermier, et nous bavardions ou écrivions des lettres à la maison, et parfois nous chantions. Je roulais bien à vélo, car j'avais appris ça chez moi. Dans mon village, une jeune fille arrivait à l'école à vélo, pendant les deux dernières années de mes études. Pendant les pauses ou après les cours, moi et quelques autres filles, apprenions à faire du vélo sur son vélo. En Allemagne, j'ai bien appris l'allemand, car j'avais déjà une base à la maison, et les fermiers m'envoyaient souvent à vélo pour apporter quelque chose de petit à un autre village. Je roulais aussi très souvent à vélo dans les champs, où je transportais de l'eau pour les poules.

Le fermier avait un grand poulailler sur roues et, après les vendanges, il déplaçait le poulailler dans le champ pour que les poules récupéraient les résidus de céréales laissés par le blé coupé.

Autour de la mi-octobre 1944, c'est au tour de mon mari de partir au front. Personne n'a rien dit, c'est moi qui l'ai compris, car j'ai vu pour la première fois la propriétaire en larmes et l'ordre de travail était donné par l'un des ouvriers.

On ne savait rien de l'évolution de la guerre, car on ne recevait pas les informations à la radio, on ne voyait pas la presse, et personne ne parlait de guerre à voix haute. Le travail dans les champs et dans les fermes continuait, comme si de rien n'était, mais on sentait déjà que les choses n'étaient plus les mêmes.

Une connaissance venue de Berlin est entrée chez la maîtresse, mais elle est partie plus loin peu de temps après.

Quelques temps plus tard, quelque part très loin, on entendait des tirs de guerre et des explosions sourdes de bombes. Cela se rapprochait du front de l'Est. Soudain, les prisonniers français ont été libérés et le nombre de travailleurs dans le village a diminué.

On a entendu de plus en plus d'explosions. La mère et la sœur cadette de la maîtresse, avec leur petite fille, dont le mari était également au front, sont arrivées pour commencer à emballer divers biens, en particulier de la nourriture, et se diriger vers l'ouest. D'autres propriétaires allemands et Allemands avec lesquels je travaillais faisaient la même chose. Des étrangers, encore pas tous, mais qui ont commencé à partir dans toutes les directions. Personne ne les retenait. Je suis restée avec la famille ukrainienne qui travaillait ici et la famille allemande de ce propriétaire, car je ne voulais pas rester, à mesure que le front s'approchait, nous nous déplaçons plus ou moins ensemble, certains sur des chariots et les autres à pied, en direction de l'ouest. La ferme où nous travaillions a laissé une famille allemande pour s'occuper des animaux et de la ferme. Certains sont restés pour voir ce qui allait se passer...?

Nous dormions dans les villages allemands. Les Allemands, les familles allemandes, nous hébergeaient dans leurs maisons, tandis que les étrangers étaient logés dans les écuries, les granges, sur les charrettes, et il faisait froid,

très froid. Chaque matin, nous partions tous continuer notre route.

On entendait de plus en plus fort et plus souvent les explosions de bombes dans les villes. On voyait ces explosions et ces feux au loin, comme lors du bombardement de Dresde et de l'incendie de la ville.

Parce qu'ils progressaient à travers les villages, ils ne voyaient pas de près ces terribles ruines de villes.

Nous étions tous assez terrifiés, car personne ne savait ce qui allait se passer ensuite ni où nous allions. Il y avait beaucoup de ces réfugiés qui se dirigeaient vers l'ouest.

Les Allemands, bien que certains aient fui vers l'ouest, étaient toujours dans leur pays. Ma peur était immense, car ils m'avaient déjà emmené une fois à l'ouest, en Allemagne, et maintenant je voyage encore plus loin vers l'ouest, sans savoir où je finirais, combien de temps je resterai. Je ne me souviens plus depuis combien de temps nous fuyions, quand nous nous sommes arrêtés entre deux villages allemands à la périphérie de la ville de Maribor. Là-bas, nous avons été séparés et répartis dans deux villages. Une famille d'hôtes, sa sœur avec sa fille, deux familles allemandes et d'autres sont restées dans un village, tandis que l'hôtesse et ses enfants, d'autres familles allemandes et une famille ukrainienne, ainsi que moi, avons continué vers l'ouest jusqu'au deuxième village.

Les Allemands furent logés chez des familles allemandes, et notre famille ukrainienne, ainsi que moi, dans une petite et vide maison, où, il y a peu de temps, des prisonniers français étaient encore sous la garde.

Ici, nous sommes restés un certain temps.

Dans cette région, les Américains avaient déjà déployé leur armée. Quelques jours plus tard, la nouvelle joyeuse se répandit : la guerre était finie. Les étrangers et nous commençons à nous réjouir, bien que nous ne comprenions toujours pas ce qui avait tellement bouleversé les Allemands, car il ne s'agissait pas de tous de saisir que l'Allemagne avait perdu. Nous avons tout de suite appris qu'ici, où nous étions, il y avait la fameuse zone américaine en Allemagne. L'armée soviétique est arrivée dans le village où nous nous sommes installés et dans lequel restaient 35 des réfugiés de notre communauté, et une frontière est ainsi établie entre ces deux villages. Maribor a été renommé Mariánské Lázně et ce village, où nous sommes maintenant, est devenu partie de la Tchécoslovaquie après la division de l'Allemagne. Les réfugiés allemands étaient très inquiets, car certaines familles avaient été séparées et une partie est restée dans le village où l'armée soviétique était maintenant présente. Dans ce village, où nous étions, nous étions encore de jeunes travailleurs ukrainiens et polonais.

Bientôt, des troupes tchèques et soviétiques sont arrivées dans le village. Ils ont commencé à faire de l'agitation auprès des jeunes, les incitant à retourner chez eux, car les Tchèques ne voulaient pas s'installer avec des ouvriers pris par les Allemands. Certains jeunes, principalement venus de l'est de l'Ukraine, étaient heureux des troupes soviétiques, disant « ce sont les nôtres » et se sont enrôlés avec eux.

Les forces américaines n'ont forcé personne à partir, mais les Tchèques exigeaient que tous les non-locaux, tous les citoyens étrangers, quittent. Bientôt, la jeunesse polonaise a également fui. Les Américains nous ont pris, les étrangers, et nous ont transportés vers un point de transit à la ville de Mariyanske Lazne. On y trouvait déjà beaucoup d'exilés de toutes sortes, surtout des Ukrainiens. Ils ont annoncé à tous que nous serions divisés en deux groupes dans quelques jours. Ceux qui voulaient retourner dans leurs pays, et séparément ceux qui, pour diverses raisons, ne voulaient pas. Maintenant, j'ai commencé à hésiter sur ce que je devais faire. J'avais tellement envie de rentrer, surtout parce que dans la lettre que j'ai reçue quelque part en 1943, ma mère m'a écrit qu'une petite sœur était née pour moi, dont je rêvais et que je désirais. J'avais déjà acheté quelques affaires pour elle. Et soudain, à nouveau, je me souviens de l'évacuation de nos gens vers la Sibérie et de la terreur que j'ai vue de mes propres yeux, et ensuite, j'ai encore entendu des gens raconter ces horreurs que le régime soviétique avait laissées derrière lui avant l'arrivée des Allemands en 1941. De plus, je ne savais pas si ma famille était encore là où je l'avais laissée, ou si la fin de la guerre avait apporté un changement.

Avec des idées de ce qu'il faut faire, je me promène avec une jeune Ukrainienne en observant la ville de Marinka-baïd. Nous marchons dans la rue, nous discutons, nous conseillons, et puis un jeune homme passe devant nous. Entendant notre langue ukrainienne, il demande : « Filles, où vous êtes-vous arrêtées ici ? » Nous lui avons tout raconté, et il nous a immédiatement dit : « Ne pensez pas à retourner à la maison, car je ne vous y emmènera pas. » Il nous a raconté qu'il revenait aussi à la maison, et quand il a vu qu'on le menait ailleurs qu'à la maison, il s'est enfui du train, est arrivé jusqu'ici et réfléchit à continuer vers l'ouest. Et ainsi, ce garçon inconnu a dissipé mon hésitation.

Je me suis rangée aux côtés de ceux qui ne veulent pas retourner à la maison, car certains venaient il y a peu de temps fuir leurs foyers à l'abri du purgatoire communiste.

J'étais intégrée à une famille ukrainienne, avec deux parents, deux enfants plus jeunes que moi, une grand-mère qui avait l'air malade, et d'autres membres de la famille. Je restais toujours près d'eux, car je pensais que les Américains n'auraient pas fait entrer une grande famille et une vieille dame malade dans une machine militaire surpeuplée.

Nous avons été emmenés par des Américains en véhicules militaires, jusqu'à un endroit plus au loin au west. Je ne me souviens pas combien de temps nous avons voyagé, bien que cela m'a semblé très long. Ils nous ont déposés en Bavière, à la ville en ruine de Bayreuth, à l'endroit des anciens bâtiments allemands, militaires, légèrement détruits, appelés Leopold Kaserne. Il y avait environ 25 de ces bâtiments, répartis de part et d'autre de la rue.

Ils avaient des pièces de différentes tailles. Certaines pouvaient accueillir 30 hommes d'armes et d'autres étaient plus petites pour les différents grades militaires. Dans ces maisons, il y avait déjà des réfugiés ukrainiens, des réfugiés polonais, peut-être d'autres, ainsi que le conseil de la campement.

Ils nous ont commencé à répartir dans différentes chambres. Des familles séparées, des jeunes femmes seules, des garçons séparés. Les gens ont commencé à se regrouper eux-mêmes, les Ukrainiens entre eux, les Polonais entre eux. Je suis arrivée dans une chambre où il y avait déjà une Polonaise avec sa fille presque de mon âge.

Je ne sais pas comment cela s'est produit, mais dans ces bâtiments, qu'on appelait des baraquements puis des curents, il restait presque uniquement des Ukrainiens. Il faut mieux expliquer cela ici. Pendant la Seconde Guerre mondiale, lorsque des combats acharnés étaient menés en Ukraine entre les nazistes hitlériens et le communisme moscovite pour nos terres, notre peuple ukrainien, déjà asservi, a subi le plus de pertes, en particulier les jeunes. Les communistes les envoyoyaient à l'Armée Rouge pour des travaux pénitents, en prison et les évadèrent en Sibérie.

Les nazis emportaient notre jeunesse, comme des « ostrabaiters » pour travailler, dans les usines militaires, dans les villages allemands, pour creuser des tranchées, et les patriotes dévoués d'Ukraine étaient envoyés dans les camps de concentration.

Lorsque, en mai 1945, la Seconde Guerre mondiale prit fin, des millions d'Ukrainiens se retrouvèrent en Allemagne de l'Ouest. Nous fuyions tous l'invasion communiste. Certains furent brutalement renvoyés dans ce qu'ils considéraient comme le « paradis communiste » lors de la répatriation forcée, mais la majorité se retrouvèrent dans les camps des « personnes déplacées ».

Il y avait un tel endroit dans la ville de Bayreuth, où je me suis retrouvée. Vers le camp de Bayreuth, de plus en plus d'Ukrainiens commençaient à arriver, et certains baraquements détruits par les bombardements devaient être réparés. Les gens étaient de différents âges, avec différentes professions et niveaux d'éducation, la plupart étant de l'intelligentsia idéologique. Un pouvoir de camp a été créé et une vie publique organisée a commencé.

La direction du camp était responsable du camp. Il y avait un commandant de camp, composé de représentants de nombreux organismes de camp.

Ils ont organisé : des jardins d'enfants, des écoles primaires et secondaires, une académie humanitaire, une académie professionnelle, divers cours, des choeurs, des équipes sportives, des groupes de danse, des groupes de théâtre, l'Union des Femmes Ukrainiennes, le Plast et d'autres.

Ici, un petit État ukrainien a été créé. Un poste médical-sanitaire et une clinique ont également été ouverts. La médecin-chef était le docteur Olena Bachynska et le personnel médical associé.

Je l'ai juste remarqué à ce moment-là, que le docteur Bachinska était membre de cette famille à laquelle j'avais adhéré quand les Américains nous avaient enlevés de la ville de Marinchbad à Bayroux.

Le docteur Bachinska était très dévouée à son travail médical, on pouvait toujours la trouver dans son cabinet.

Elle s'occupait aussi de moi, quand je suis tombée de mon vélo sur un chemin de pierre et j'ai assez écorché le genou, quand les portes en fer de la caserne ont frappé fort ma figure pendant une tempête, et quand des problèmes sont apparus sur mes plaies, elle m'a fait aller à l'hôpital. Si elle n'était pas sûre de comment soigner une maladie, elle m'envoyait à l'hôpital allemand de la ville, où travaillaient plusieurs médecins ukrainiens. À l'hôpital, les médecins ont diagnostiqué que j'avais une avitaminose.

Je suis entré au lycée et dans l'Union des Jeunes Plastiques. J'habitais dans une seule chambre avec plusieurs filles, puis je suis passé à l'internat des filles, car il existait des internats pour garçons et filles. Les étudiants qui avaient une famille vivaient souvent avec leur famille.

L'enseignement se déroulait sans difficulté particulière dans toutes les écoles et les cours. Toute la communauté enseignante était composée de personnes très qualifiées et éduquées.

La direction travaillait à assurer le fonctionnement des écoles. Une bibliothèque avait été installée, du matériel scolaire et des textes scolaires ukrainiens, des manuels scolaires, étaient imprimés. Il fallait également fréquemment noter les matières à l'école dans des cahiers, surtout dans les classes supérieures.

Le processus d'apprentissage durait 30 heures ou plus par semaine. Des jeunes Ukrainiens, et même des personnes plus âgées, étudiaient dans toutes les écoles et sur différents cours, se préparant à un avenir encore inconnu, presque méconnu de tous. Il semblait que les écoles avaient été enregistrées auprès du nouveau gouvernement allemand.

Le directeur de l'Hôpital humanitaire était le professeur Kost Kyrylovsky, qui était également un philanthrope-chercheur de dialectes de notre langue. Il écoutait les conversations des gens et notait dans son carnet de notes de nouveaux mots, expressions ou dialectes. Ils le respectaient tous, car il était l'organisateur des premières écoles secondaires à Boyryte, dans des conditions aussi défavorables que celles-ci.

Le directeur de l'École réaliste, où j'ai commencé à étudier, était l'ingénieur Constantin Siminjski. Il était le plus jeune de nos professeurs et enseignants, mais il s'intéressait beaucoup au succès des élèves et à la discipline. L'École réaliste a changé de nom, car de plus en plus de jeunes se joignaient au camp qui souhaitait achever leur éducation, interrompue par la guerre. Elle a été rebaptisée « Cours de Maturité », puis « École secondaire ukrainienne pour adultes » et divisée en plusieurs classes. Nous étions enseignés par de nombreux professeurs expérimentés qui s'investissaient et transmettaient leurs connaissances à une jeunesse intéressée par les sciences. Il s'agit de Demchyshyn Stepan, Kotis Sofia, Dr. Lazhar Ivan, Dr. Lev Vasyl, Dr. Luyov Luka, Prof. Mydylak Anatolie, Prof. Nedils'kyy Ivan, Prof. Ostpayak Mykola, Prof. Ratych Vasyl, Prof. Samarskyi Semyen, Prof. Steczyk Stepan et d'autres, dont je ne me souviens plus aujourd'hui. Les professeurs Lev Vasyl et Ivan Verb'iany ont publié un dictionnaire ukraino-anglais et anglais-ukrainien à Bayreuth, que j'ai emportée avec moi en Australie. Il y avait de nombreuses matières : littérature ukrainienne, histoire, culture, allemand, anglais, latin, algèbre, géométrie, physique, chimie, musique,

sport.

Nous avons obtenu l'autorisation de nous rendre aux cours dans les laboratoires de physique et de chimie de l'école allemande, accompagnés de nos professeurs qui y enseignaient.

Gli funzionari sovietici arrivavano al campo per convincere, ou peut-être pour emporter par la force, nous «convertiti», à la maison. Ils ne venaient pas seuls, mais avec les Américains, car Bayroit était sous contrôle américain. Les gens avaient très peur, certains ont commencé à fuir vers le camp. Il se peut que les Américains aient déjà su, car il y avait eu des cas où nos gens se sont suicidés, lorsqu'ils étaient emmenés à la force vers «la Patrie».

Notre conseil de camp a certainement expliqué aux Américains que personne ne voudrait volontairement retourner dans le « district soviétique communiste », et ils sont tous partis.

La ville de Bayreuth, pendant la Seconde Guerre mondiale, était comme beaucoup d'autres villes allemandes, assez bombardée par les bombardiers américains. Même 55 jeunes femmes ukrainiennes, travaillant dans les usines textiles, y ont perdu la vie. Après la guerre, Bayreuth a commencé à se reconstruire, et avec elle, les célèbres festivals de Wagner. Les camps de personnes déplacées ukrainiennes à Bayreuth et dans d'autres villes d'Allemagne étaient bien organisés et comprenaient de bons groupes de théâtre et des acteurs. Les Ukrainiens avaient désormais l'occasion de se produire lors de différents festivals. Notre chœur «Boyan», le chœur de balafrateurs nommé en l'honneur de Taras Schevchenko, le duo Василь Матіаш et Orest Руснак y ont joué. Les performances ukrainiennes ont connu un grand succès. Ceux qui étaient présents à ces concerts n'ont pas seulement admiré le talent ukrainien, mais étaient fiers des réalisations de notre peuple.

Les jeunes organisaient fréquemment des excursions avec les professeurs ou les éducateurs dans les environs de Bayreuth. Ils visitaient la tombe de Wagner, le Théâtre de Markgräflisches (Markgrafliches), les mines de sel de Berchtesgaden, le château de Herrenchiemsee du roi de Bavière Louis sur le lac Chiemsee, et faisaient des promenades dans les Alpes.

Des groupes de théâtre venant de divers camps venaient souvent se produire au camp de Bayreuth, et nos Bayreuths se rendaient également chez eux, bien que notre camp ne fût pas aussi imposant, ce camp de théâtre. On ne sait pas s'il était destiné à l'armée ou si nos habiles artisans de Bayreuth l'avaient transformé à partir de pièces militaires.

Nous, personnes déplacées, appelées « Displaced Persons » (DP) en anglais, étions pris en charge par l'Agence de Sauvetage des Réfugiés des Nations Unies (UNRA), l'Organisme International de Sauvetage des Réfugiés (IRO) plus tard. Le poète et combattant, Mykola Uhryny-Bezgrishnyi, a écrit un poème sur l'UNRA (УНРА) à Bayreuth, le 3 décembre 1945. Ce poème est tiré du livre « Souvenirs de Bayreuth », de « Jeunes années, années de printemps » 1945-1950.

«L'UPRRA» tu sais notre destin (Chanson de la jeunesse ukrainienne en exil)

Hé, à Bayreuth, à l'étranger,
Les jeunes apprennent avec attention,
Entre les paris et les hêtres,
Ils rassemblent leurs forces pour la bataille –
Il y a les casernes de Léopold,
Là on chante l'Unité et l'Ukraine,
Et entre eux, des gouffres sauvages.
Les chants vont et viennent en écho.

Des bombes ont été tirées ici récemment, Saint-Amour les honore, ainsi que les stigmates et la terreur qu'elles ont laissées. Et « Madame l'UNRRA » s'en occupe, dans ces casernes d'Ukraine, les troupeaux de pain d'épices sont devenus habitués à vivre à la périphérie du camp...

Leur destin a été brisé par le sort sombre de «UHPPA». Elle connaît notre destin,
Des nids de naissance et de bonheur,
Elle ne nous permet pas d'être les uns les uns les autres.

Il ne croyaient pas Mazepa, «L'État indépendant ukrainien et les régions associées» du roi, la sorcière, Ils ont fait venir des fous... On l'entend partout dans le monde...

Il n'y avait pas de « partage équitable », tous voulaient profiter,
Que Dieu lui accorde la gloire !
L'unité s'était figée dans sa poitrine,
Elle allait épouser une beauté.

Une poignée de fidèles de Mazepine danseront à ton mariage... Trop tard, Daty, tu n'as pas eu le temps... Même notre grand-père et notre grand-mère...

Que la paix divine soit avec vous – dans les chants de Mazepa.
Allez, mes enfants, formons un cercle,
Un nouveau monde s'élève.
Chantons une belle chanson.

Il n'a que la force du courage de Kobzar pour le roi bien-aimé, «l'Éviane-zérie» des paniers de l'UHPPA. «Donnons l'honneur, à la manière des Cosaques».

Nikola Ugrin-Bezgrishnyi Bayroit, 3 décembre 1945.

Dans le camp il y avait une cuisine commune, un réfectoire, mais aux familles étaient distribués des aliments secs et ils essayaient de les cuire eux-mêmes. Nos gens sont très travailleurs, et nos femmes, qui pouvaient toujours faire quelque chose de bien, de beau et de savoureux même à partir de choses pauvres.

Certains, anciens commerçants, échangeaient avec les Allemands sur le marché noir, d'autres échangeaient simplement, certains avaient un petit potager sur un morceau de terre derrière le bloc et il semblait que la vie dans le camp se déroulait normalement et dans le meilleur des ordres. Je ne sais pas exactement

combien de personnes vivaient dans le camp, mais il y en avait certainement plus de trois mille. Chaque guette avait un guet, qui veillait sur la construction et ses mouvements. Chaque organisation avait son représentant au sein de l'Équipe Principale. Il y avait un commandant de police, car il y avait sa propre police de camp, qui veillait sur la discipline en collaboration avec les guettes du camp. Tout semblait et se déroulait de manière gouvernementale et nous sentions que nous vivions dans une Ukraine libre et miniature à l'étranger, et nous rêvions de retourner à une telle Ukraine, bientôt. Il n'y avait pas de propre armée organisée, bien qu'il y ait eu des militaires de différentes armées ukrainiennes. Mais à l'époque, la Pologne, perdue au cours de la guerre, n'avait pas encore sa propre armée. Cependant, il y avait beaucoup de jeunes gens en uniforme, appartenant à l'organisation de jeunesse «Пласт». Les «Пластуны» apprenaient à marcher et à faire différents exercices sur la grande place du camp. Différents jeux sportifs étaient également organisés : «відбиванка» (volleyball), «кошиківка» (basketball), «копаний м'яч» (football), car il y avait des équipes de garçons et de filles dans le camp. Ils organisaient des compétitions entre eux, ainsi qu'avec les équipes d'autres camps de réfugiés. Sur cette grande place, les jeunes apprenaient également des exercices gymnastiques libres, avec lesquels ils se produisaient lors du festival du camp, captivant le public et créant le slogan du festival «Привіт Україні!» (Salut l'Ukraine!), auquel j'ai participé.

Je faisais partie d'une troupe de jeunes scouts «Les Corbeaux» du nom d'Olga Kobylianska. Notre éducatrice était la pl.sen. (plébéien sénateur) Yaroslava Tichanska, et je suis devenue présidente de la troupe. Nous, les 11 membres de la troupe «Les Corbeaux», étudions au cours ukrainien des hautes écoles (examens pour l'attestation de maturité).

En plus des cours quotidiens, le cercle avait des séances spéciales en plaques, et ils se préparaient aux examens platoniques.

Souvent, le cercle « Les Corbeaux » organisait des sorties en dehors de la ville afin de mettre en pratique et de vérifier leurs connaissances et leurs compétences acquises au cours de chaque semaine, en cherchant des lieux appropriés pour différents sujets d'étude.

Parfois, quelque part entre les hautes bosses, ils se partageaient en deux groupes : un groupe sur un pic, et l'autre sur un autre, à une grande distance, et ils communiquaient habilement avec des drapeaux de semaphore.

En relisant maintenant les restes de mes documents, de mes années scolaires et de mes années Platon, j'ai trouvé, recopiée d'une écriture personnelle, l'alphabet de Morse. Et cela m'a rappelé comment nous, autrefois, à travers les murs des pièces, les bureaux ou sous les bancs, nous communiquions avant les séances Platonniennes, à l'aide de l'alphabet de Morse.

Maintenant, j'ai plus de soixante-dix ans, je suis veuve, je vis seule et je me donne toujours du conseil, je m'assois tranquillement et je réfléchis... Quelle est la signification des années dans la vie humaine ? Comment elles passent avec le temps ? Comment nous les gaspillons sans profit ou comment les utilisons avec profit, et à quel point les gens s'interrogent-ils sur cela ? ... Ainsi, je suis assise, je regarde cette азбука Морзе (alphabet de Morse) et je me demande à moi-même

à quoi bon je la connaissais si bien autrefois, à quoi bon je pouvais l'utiliser, alors que je ne me souviens plus d'une seule lettre aujourd'hui. Les jeunes étaient célébrés séparément les fêtes nationales et patriotiques – la fête de la Mère, Saint-Nicolas, Saint-André, Ivan Kupala, Saint-Vladimir et Olga, Tchekhov, Frank et bien d'autres. Les programmes pour ces fêtes étaient préparés par les jeunes adultes.

Certaines célébrations étaient souvent teintées d'humour. Lors de la fête de Saint-Nicolas, quand Nicolas distribuait les cadeaux et le lutin était grincheux, on ajoutait un élément supplémentaire, à savoir une carte ou une lettre avec des remarques très drôles, parfois vraies, humoristiques sur le destinataire, qui étaient lues à voix haute.

À la Saint-Jean ou à la Saint-André, on présentait diverses croyances et devinettes amusantes.

Notre troupe, les «Corbeaux», scouts seniors, célétrait souvent ses anniversaires de troupe et ses événements patriotiques, et c'était nous qui préparions le programme.

Un jour, à l'occasion de la Commémoration du Soulèvement d'octobre, que notre cercle préparait, j'ai demandé à un ami et une figure respectée dans le camp, un ancien combattant des Tchetense Ucrainiens et de l'Armée des Galiciens, journaliste, enseignant, poète, Ugrin-Innocent, si celui-ci ne pourrait pas nous offrir un de ses poèmes pour notre fête. Nous connaissions ses poèmes, car tous les jeunes du camp chantaient une chanson sur ses paroles, « Nous grandissons, nous sommes l'espoir du peuple... », et la musique avait été composée par le compositeur et notre professeur de chant, Ivan Nedilsky. Il était très heureux que la jeunesse célétrait les fêtes patriotiques, et que nous l'ayons sollicité. Il m'a offert son poème, avec sa propre signature, que je conserve, aujourd'hui, avec une gratitude immense.

La voix des anciens tirelli aux jours de novembre.

De jeunes années, dans ces pays familiers et pourtant si étranges, on rêvait du corps de nos armées...

Dans nos œuvres et dans toutes nos loisirs,
Son esprit combattant s'épanouissait comme une couronne.

Se battre pour l'Ukraine, mourir,
Le cœur brûlait et la poitrine ardait,
Tous les Cosaques apprenaient les combats,
Pour mieux connaître le chemin de la liberté et du destin.

« Prophète et enseignant, notre génie Шевченко – Il nous enveloppait chaleureusement de son cœur. »

À propos de notre gloire et de notre Mère unique, Les chants de la Liberté sont gravés dans nos cœurs...

Et dans la première tempête, cette tempête terrible, ils sont partis se battre pour l'Ukraine.

À nos héros dans l'heure sombre,
Le nom que nous avons gagné dans les combats.

Traduction :

À propos de Makivka, Kruty, Bazar, Lysony, Les poètes écrivent encore du sang avec leurs chansons.

À propos de Galetchkivny, ce cheval de bataille, même les plus jeunes enfants le connaissent...

Petlioura, Simon ; Chernik ; Konovalec, Sources d'éternels feux enchantés.

Orel Vitovskyi, Oles Skytalets, *Dorohovkazhy z nashykh slavnykh diven!*

(Des guides perdus vers nos jours glorieux !)

Obéissant à Volodin, nous, le peuple, Prêts à foncer à l'assaut partout.

Il est difficile de donner une traduction parfaite sans contexte supplémentaire, mais voici une tentative qui respecte l'intonation et l'expression originale :

"Il est facile d'expulser tous les vils qui nous causent des torts, ces serpents dans l'État..."

Sur le chemin de la liberté, de la gloire de l'Ukraine,
L'ennemi ne dort pas, ni cette vipère, ce poison !

Nous partons en randonnées sans hésitation ni changement, vers le Soleil de Vérité, dans notre noble temple !

Le groupe de scouts seniors «Les Corbeaux» participait, outre ses réunions de groupe, aux congrès du Platon et aux stages collectifs.

Nous, tous, principalement des scouts plus âgés, comprenions notre objectif et notre devoir de faire partie de l'organisation «Пласт», d'apprécier le travail des éducateurs, des scouts - des «séniors» - et de nous éduquer correctement.

Pour moi, solitaire, sans famille depuis mes seize ans, le Plast était bien plus qu'une science, une éducation, une connaissance, une amitié : c'était une famille entière.

Une partie des scouts, dont moi aussi, avait des séances distinctes. Nous faisions partie d'un groupe qui étudiait l'idéologie axée sur la lutte pour l'indépendance de la nation, sur la lutte du peuple contre les oppresseurs, sur la préservation et le développement des traditions, de la culture et de la langue nationales, sur le mouvement de libération nationale dans notre Ukraine asservie et sur l'ardue

lutte de notre jeunesse au sein de l'UPA.

Bien que, à cette époque et même plus tard, tous les scouts que je connaissais ne partageaient pas nos idées, nos idées et notre foi dans la lutte de l'UPA, car la propagande mensongère du Moscovite s'infiltrait également parmi nous pour nous diviser et affaiblir nos idées et nos objectifs patriotiques. Cela se fait toujours, et surtout en Ukraine, bien qu'elle soit déjà indépendante, mais l'ingérence de Moscou en Ukraine continue.

Il y avait de nombreux jeunes gens capables et talentueux parmi les élèves de lycée et les scouts, donc pendant les campements, et surtout près des feux de camp crépitants, il n'y manquait jamais de plaisanteries amusantes, de blagues, de chansons et de diverses poésies. Notre campement à Bayroot était chanceux d'avoir de nombreuses personnalités importantes, dont le compositeur, le professeur Ivan Nedilsky. Les jeunes étaient fiers des chansons de nombreux jeunes talentueux, et en particulier, des chansons de Nikolas Ugrin-Bezgrishny, le poète, qui étaient chantées lors de divers campements communs.

J'adorais aller aux colonies de la branche Plaste, parce que je me faisais de nouveaux amis et que j'avais beaucoup de connaissances qui vivaient dans d'autres villes.

Parfois, ils m'invitaient à les rendre visite. Lors d'une visite à une connaissance à Erlangen, j'ai rencontré mon ancienne institutrice *етвоспитательница* (воспитательница - my former caregiver/nanny) de mon village, Nadejda Subtelna. C'était une très agréable surprise pour moi. Elle, avant l'invasion communiste de la Galicie, s'était réfugiée avec son fiancé, Andrey Stadnitski, vers l'ouest. Ils se sont mariés rapidement et se sont retrouvés dans la ville d'Erlangen, dans l'un des camps de réfugiés où il était désormais le chef de ce camp. Ils avaient alors une petite fille, Maroussia. Plus tard, j'ai appris qu'ils étaient partis vivre aux États-Unis.

J'ai eu l'occasion, un peu plus tard, de rencontrer en Australie le neveu de Nadya Subtelna, l'historienne, Orest Subtelna, et d'en apprendre quelques mots sur elle, une vieille dame qui résidait en Amérique.

Que le plus marquant dans ma mémoire de vie de scout, au-delà de tous les camps, promenades et rencontres, ce fut le «Célébration du jubilé de printemps», dans les environs de Mittenwald, du 5 au 7 juillet 1947. Plus de deux mille scouts y étaient réunis, ainsi que de nombreux invités. Il m'est difficile maintenant de tout décrire, mais cet événement était bien organisé, avec diverses formalités, une messe de campagne chantée par le chœur scout, des défilés, des concerts, des jeux sportifs. Et quelle belle nature s'offrait aux yeux au milieu des Alpes, où étaient installés les tentes scouts et où la jeunesse scout se retrouvait ! En regardant depuis la montagne, l'aspect était solennel et symbolique, magnifiquement préparé le grand autel, prêt pour la Liturgie Saint, et autour de celui-ci, la jeunesse et les scouts, en uniforme.

Il y avait aussi le coopératif de camp de Boyart «Plast» qui avait son établi près du magasin et avait fabriqué pour la fête des timbres postaux, des jetons pour le 35e anniversaire de l'Union des scouts d'Ukraine, des lilas plastiques, des cartes

postales, des médailles de Saint-Joris et bien plus encore. Il y avait toujours beaucoup d'acheteurs près de la coopérative «Plast». J'ai aussi consacré quelques heures de travail à la coopérative «Plast» et j'ai acheté une médaille de Saint-Joris que je possède et que je chéris encore aujourd'hui. Je pense qu'il reste beaucoup de souvenirs de la fête du «Printemps» à de nombreuses personnes et aux scouts.

Après la fête, tout le monde se dispersa dans différentes directions, tandis que certains faisaient des promenades dans les environs. Moi aussi, avec un groupe de scouts seniors de Bayreuth et de jeunes filles scouts, ainsi que notre éducatrice, Y. Tichanskaya, nous avons fait plusieurs excursions, notamment : nous avons visité la villa Hitler, dite Iggelsheim, près de Berchtesgaden, sur la montagne entre l'Autriche et l'Allemagne, où il y avait également une vue magnifique ! Ces voyages étaient bénéfiques pour les jeunes, leur donnaient une éducation, des connaissances et un respect de la nature, des environs, et par conséquent, du monde qui les entourait.

Nous avons souvent erré sous la pluie battante, nous levions la nuit dans nos tentes sous-marines, mais cela nous renforçait, nous forgeait une résistance morale et physique face aux difficultés, et tout était pris avec humour.

Ce qui me manquait au Plast (Union des Jeunes Patriotes d'Ukraine) c'était le fait de ne pas pouvoir participer aux différentes sections sportives, bien que le sport me plaisait beaucoup, car il était présent dans ma гимназия (lycée) uniquement comme un complément à une matière scolaire.

Je n'étais pas très douée en natation et en ski, mais si quelqu'un voulait des conseils ou de l'aide dans un sport, il y avait des moniteurs.

J'avais, disons, un "problème de vie", car je n'étais pas très pragmatique, je ne savais ni négocier ni échanger quoi que ce soit, et avant cela, j'étais malade, timide, donc je ne pouvais pas me permettre des avantages comme une bonne forme physique. De plus, j'avais développé de grands seins, je ne pouvais pas avoir un bon maillot de bain ou un maillot de bain, ce qui me forçait souvent à me baisser à l'avant, même lorsque je me mettais en position effacée dans un maillot de bain. Les camps recevaient des colis d'Occident avec des vêtements usagés, peut-être même de nos Ukrainiens installés en Amérique et au Canada. Ce que l'on leur distribuait, c'est ce que je recevais aussi. Nos couturières, ukrainiennes et allemandes, étaient habiles, elles faisaient une belle chose neuve à partir de deux vieilles, car les Allemands n'avaient pas toujours ce dont ils avaient besoin après la guerre. En général, j'avais quelque chose à porter, car je combinais aussi, je remaniais, car comme chaque fille, j'aimais me faire beau et avoir une belle apparence. Mes années au camp de Bayreuth, au lycée, et surtout, dans la Pionnière - ce furent des années joyeuses et peu préoccupées de ma jeunesse, qui sont restées dans ma mémoire comme une belle pluie qui inondaient mon jeune, solitaire et sec âme.

Il y a eu également plusieurs mariages au camp. Une de mes amies du primaire, Stefania Manko, était au camp avec sa grande famille : ses parents, trois sœurs et deux frères. Elle a rencontré et épousé un Ukrainien, un soldat américain, qui venait au camp pour les grandes fêtes, lorsque des services religieux avaient lieu sur la place du camp. J'ai été témoin de son mariage.

Pâques, quatre sœurs charmantes et joliment habillées ont attiré son attention, et il a commencé à engager la conversation. Ces sœurs étaient toujours bien habillées, car l'une d'elles était excellente couturière et brodeuse. Les filles ont invité l'officier à se joindre à elles pour la bénédiction, et il est tombé amoureux de la plus jeune. Il est venu fréquemment à la maison de la fille et a décidé qu'elle serait sa femme. Nous riions souvent de son ukrainien, lorsqu'au lieu de dire «blé», il disait «jupe» et utilisait beaucoup d'autres expressions linguistiques amusantes. Je ne me souviens pas de quelle génération il était en Amérique, mais ses parents sont nés en Amérique.

La vie religieuse et ecclésiastique.

Au camp de Bayreuth, on menait également une vie religieuse. Il y avait une heure de prière dans tous les corps de la scuola. Une église grecque-catholique avait été organisée et les prêtres étaient : Théodore Koudrik, Ivan Prokopovych, également scout, et Volodymyr Korchynsky.

Au début, les pères organisaient les offices dominicaux et les jours fériés dans l'église catholique allemande de la ville. Plus tard, les paroissiens ont aménagé une chapelle dans l'un des bâtiments du camp, où les offices étaient célébrés, en plus des dimanches et des fêtes, également en semaine.

Une bonne chorale a été organisée. Les élèves du lycée avaient souvent leur propre messe, où chantait un très beau chœur dirigé par le professeur Ivan Nedilsky.

Il y avait également une église paroissiale de l'Église Orthodoxe Autonome Ucrainienne. Dans un bâtiment du camp, les paroissiens orthodoxes avaient aménagé une église avec un beau, riche iconostase, consacrée en 1946 et accueillant une grande célébration en l'honneur de Saint Vladimir le Grand. Des offices religieux étaient célébrés chaque dimanche et lors des fêtes, ainsi que des Veillées.

Les services religieux communs des deux paroisses avaient lieu fréquemment : au Pâques avec l'onction des rubans, et à la Jourdain avec l'onction de l'eau, principalement sur la plus petite place tabore située entre les maisons. Pour ces célébrations, toute la jeunesse scout, portant leurs uniformes, se rassemblait de manière organisée sur la place, après avoir eu une assemblée scout.

Je voudrais ajouter que les années 1946-47, après la guerre, ont vu l'essor des jupes courtes. Peut-être à cause du manque de tissu après la guerre, et aussi à cause de la guerre qui avait dévasté l'Europe, les gens étaient pauvres et ne pouvaient pas se permettre de dépenser de l'argent pour acheter de nouveaux vêtements. Ils coupaien et coudaient des chutes de tissu et faisaient quelque chose de bien avec quelques vêtements. J'avais moi aussi une robe ainsi confectionnée, faite de trois matières différentes, et je regrette de ne pas avoir de photographies de cette époque. Les jeunes filles, celles qui étaient avec leurs proches, s'habillaient mieux et adoptaient la nouvelle mode, courte.

Lors d'une messe dominicale, le vieux Père Volodymyr Korchynskyi a rappelé aux jeunes filles : « Mesdemoiselles, ne montrez pas autant de votre corps nu,

couvrez-vous un peu, car même une vache a une queue pour se couvrir... ». Je me souviens encore de ces paroles jusqu'à aujourd'hui, car j'étais là et l'ai entendue. Il est probable que beaucoup de jeunes filles se soient souvenues de cela, car tout le monde s'est amusé et a ri après.

L'apprentissage à l'école de camp, la ville de Bayreuth, en Allemagne.

L'enseignement dans l'école secondaire ukrainienne me donnait bien, car j'aimais toujours la science, bien que, comme beaucoup d'autres élèves solitaires, je sois souvent de faim. On nous distribuait du pain, et parfois même du chocolat, mais j'étais obligée de le vendre ou de l'échanger contre certaines choses dont j'avais besoin pour mes études.

Toutes les élèves avec lesquelles j'ai étudié, étaient amies, camarades et la plupart étaient des scouts. Nous allions souvent ensemble nous promener, nous aider dans nos études et dans nos activités scout. Le temps passait rapidement et joyeusement dans notre société commune et nos études, car chacun d'entre nous avait perdu quelques années à cause des études et prenait désormais les choses très au sérieux. Cela s'explique par le fait que personne ne savait où son existence allait nous mener. Entre nous, les étudiants, nous avions diverses discussions, principalement sur la lutte de l'UPA, qui était toujours en cours en Ukraine, et certains, principalement les garçons, pensaient qu'il faudrait un jour s'y joindre. Nous faisions également nos propres choses, aidant l'Ukraine dans son état de guerre, en rassemblant des médicaments, car certains avaient fui l'Ukraine avec leurs parents, qui étaient des médecins et des professionnels de la santé travaillant dans les hôpitaux allemands. Nous donnions également nos couvertures, qui nous étaient fournies par l'UNRRA puis l'IRO, et y conservions divers messages. Tout cela passait clandestinement d'une main à l'autre. Ainsi, à cette époque incertaine, personne ne pensait sérieusement s'engager dans une amitié ou une romance très étroite. Je suis tombée amoureuse d'un étudiant. Il ne le savait probablement pas, car j'étais très timide et réservée, et je ne permettais à personne de le remarquer, je le vivais seule.

Certains de nos étudiants avaient des familles, soit en Amérique, soit au Canada, avec lesquelles ils échangeaient des courriels et attendaient leurs visas, des invitations gouvernementales pour qu'ils puissent y partir. Il semble que ce garçon aussi avait une famille, car après l'examen du diplôme d'études secondaires, il est parti au Canada.

À cette époque, juste après la guerre, il était difficile pour nos gens en exil de croire qu'un monde aussi bienveillant, démocratique et occidental, comme l'Amérique et l'Angleterre, pouvaient de la sorte, sans hésitation, signer et céder une telle partie de l'Europe à la communauté criminelle et moscovite. Certains pensaient que bientôt un autre soulèvement contre le communisme allait recommencer et que les réfugiés de la communauté allaient commencer à retourner chez eux.

Mon apprentissage commençait à s'effondrer. Il ne m'était pas agréable d'être en cours à côté d'une personne que j'avais rencontrée, dans laquelle j'étais tombée amoureuse. Je ne voulais pas me ridiculiser devant mes amis, que je restais en retard par rapport à eux et que je n'obtenais peut-être pas mes résultats avec

eux, sans y réfléchir, et que j'abandonnais temporairement l'école.

Afin de ne pas gaspiller mon temps, j'ai suivi un court cours de dactylographie, puis un cours de couture également. Mes amis étaient étonnés de ma décision, et je ne leur avais pas dit pourquoi j'avais cessé d'aller à l'école.

Après un certain temps, je suis retournée à l'étude, mais cette fois-ci auprès d'un autre groupe d'étudiants, bien que les professeurs soient restés les mêmes. Ce qui me chagrinait le plus, c'était de ne pas pouvoir terminer mes examens du baccalauréat avec ceux avec qui j'avais commencé mes études. Le temps passait rapidement et je rattrapais sans relâche le retard pris.

Une troupe d'oupistes est arrivée au camp, envoyée en raid vers l'ouest pour prouver aux Occidentaux que l'Ukraine continuait de se battre pour son indépendance. Ces garçons vivaient dans le même bâtiment que l'école pour filles, mais à l'étage au-dessus. Je ne les ai jamais rencontrées, je ne faisais que saluer quelques-uns dans le couloir en me précipitant vers mes cours.

J'ai abordé la science avec sérieux et ne perdais pas de temps. J'avais entendu qu'un de ces habitants avait une petite boutique de l'UPA, dans une pièce d'un bâtiment délabré, avec quelques outils et d'autres choses. Je n'y allais pas, car je n'avais pas d'argent pour acheter quoi que ce soit.

Un jour, alors que je suis allée faire sécher quelques vêtements à la laverie collective, j'ai aperçu l'un de ces types, assis là à faire ses chaussettes. Je ne sais pas quelle expression surprise j'ai faite, car il était assis, fumant une cigarette, tandis que les chaussettes étaient lavées, suspendues sous un robinet d'eau ouvert.

Je me suis souri, j'ai posé mes vêtements à sécher et j'ai commencé à laver ses chaussettes, comme il fallait, et je leur ai donné. Il a remercié, a demandé d'où je venais, et est parti.

Depuis lors, il a commencé à s'intéresser à moi et à me questionner auprès des autres, en transmettant par l'intermédiaire d'amis des lettres d'invitation à des rencontres ou au cinéma. Je ne répondais pas toujours, mais plus tard, nous avons commencé à nous rencontrer et à aller voir des films. Il avait toujours déjà les billets dans la poche, et moi, je rassemblais les affiches de films américains qui ont survécu jusqu'à aujourd'hui. Mon, désormais bien connu, surnomait "Choumak", tout le monde l'appelait ainsi, et qui avait ouvert dans le camp une boutique de l'UPA.

Il aimait beaucoup raconter sa vie, les combats des unités de partisans, comment il avait été blessé aux jambes et à la main, comment ses amis l'avaient sauvée, et comment les infirmières dévouées l'avaient soigné après deux mois, dans une cachette, où la nourriture n'était que des galettes de blé rassis (semoule d'épeautre). J'écoutais ça avec plaisir, car moi-même, je n'étais pas bavarde, mais ses récits étaient intéressants et parfois drôles, mais toujours optimistes. Il nous racontait comment il avait construit une cachette-hôpital sur la montagne de Khreshchatyk ; comment, avec l'unité du capitaine Gromenko, ils traversaient les combats à travers la Pologne, la Tchécoslovaquie, la Slovaquie et atteignaient la

zone américaine, l'Allemagne et, en chemin, ils perdaient beaucoup d'amis ; comment, en Allemagne, dans la forêt, ils se préparaient à rencontrer les Américains, avec leur propre armement. Si les Américains voulaient les livrer au pouvoir moscovite, ils avaient déjà leur propre défense planifiée. En traversant la Tchécoslovaquie, les Slovaques lesaidaient et les mettaient en garde contre les Tchèques, qui avaient alors un accord contre l'UPA avec Moscou et la Pologne. Comment les Tchèques, parfois de manière bestiale, traquaient les partisans. Le chapelain de l'unité de Gromenko, le père Kadilo (Vasyl Shevchuk), était tombé malade en Tchécoslovaquie, ne pouvait plus continuer, il décida de se rendre au prêtre catholique tchèque, avec l'espoir qu'il le sauverait. Mais les Tchèques les avaient tous livrés à la Pologne communiste. Comme nous l'apprendrions plus tard, ils tous, avec le père Kadilo, avaient été torturés et anéantis. Moi, continuant à rattraper le temps perdu dans mes études, je vivais toujours dans un pensionnat pour jeunes filles, mais je rencontrais de plus en plus souvent le partisan Chuma. On parlait de certains étudiants de la première promotion qui avaient été admis dans les établissements d'enseignement supérieurs d'Allemagne, et de ceux de la deuxième promotion, qui, après avoir réussi à l'examen du baccalauréat, avaient commencé à partir vers l'Amérique et le Canada. Plus tard, j'appris que la grande majorité d'entre eux avaient obtenu une éducation supérieure, car ils en avaient eu la possibilité. J'ai continué à étudier et à me préparer pour le troisième groupe. C'était le dernier groupe de l'école secondaire, car il y avait de moins en moins de jeunes qui y étudiaient. Le nombre de réfugiés dans le camp diminuait, car ils partaient vers l'océan.

Mon ami, Ioustych Chakoum, a commencé à sérieusement réfléchir à mon avenir et à notre avenir commun, et il me parlait de notre vie à venir, car bientôt tous les habitants de ce camp de réfugiés devront partir quelque part. Je refusais encore ses projets, car je voulais terminer mes études, puis partir en Amérique ou au Canada, où il y avait beaucoup de personnes que je connaissais qui s'y étaient déjà installées et qui m'écrivaient.

Un jour, un homme de la troupe de Choumák m'a apporté un cadeau emballé. Cela m'a beaucoup étonnée, pour quelle occasion, et j'ai ouvert le paquet. Il s'agissait d'une paire de sabots (chaussons) avec une note : « que je ne laisse pas mes traces pieds nus ». C'était vrai, j'avais de vieux chaussons et on voyait les trous dans les semelles. Il a sûrement observé attentivement mes pieds nus, que j'avais tant marchés avec mes amis, ou avec lui à travers les champs, portant les sabots dans les mains et ne me chaussant qu'au moment de sortir sur le chemin de pierre ou la route. Dans notre petite Ukraine, à Bayroot, il y avait aussi un atelier de couturier où il les a commandés.

Sur l'autre rive de la route, à l'abri des bâtiments de nos baraquements, se trouvait un parc assez vaste. On y croisait régulièrement des Allemands, qui y résidaient de l'autre côté, ainsi que des réfugiés ukrainiens qui s'étaient retrouvés dans ces bâtiments militaires, la Leopold-Kaserne à Bayritz. Dans ce parc, il y avait un ruisseau, un lac où nageaient des canards, des cygnes, et en hiver, des jeunes gens s'y rendaient sur des patins. Il y avait deux ponts dans le parc : un sur le ruisseau, et un au-dessus duquel passait un train.

Un jour, alors que je me promenais avec Choumák dans ce parc, sur l'une de ces ponts, mon futur époux, Choumák, m'a avoué qu'il éprouvait un profond attachement envers moi, et m'a proposé de devenir sa femme, lui tendant un

anneau de paille ou d'herbe, magnifiquement fait et très joli sur mon doigt. Il y avait un chant militaire : « Et chaque jeune fille sera émue par la silhouette mince d'un soldat, et devra y perdre son cœur.... ». Bien que Choumák ne portait plus son uniforme de soldat, j'étais captivée par sa grande sincérité et notre patriotisme partagé. À ce moment-là, j'ai décidé que mon avenir serait avec cet époux, qui ne sait ou n'aime pas laver. Nous nous sommes rencontrés dans la laverie, et il s'est fait une demande de mariage sur le pont et sous le pont. Ensuite, j'ai commencé à visiter plus souvent la boutique de mon fiancé Choumák, qui était aidée par d'autres deux soldats de son groupe.

Il était temps de passer mon examen d'accès à l'enseignement supérieur. Je ne sais pas si quelqu'un a vécu aussi intensément avant ses examens que moi à l'époque. Tous mes anciens camarades de classe et amis l'avaient déjà passé, certains étaient partis aux États-Unis et au Canada, tandis que moi, je me sentais à la fois désemparée et nerveuse. J'ai naturellement une tendance pessimiste, et je me plaignais beaucoup, car je sentais que mon temps perdu à étudier me rattrapait. Je n'ai pas dormi presque toute la nuit avant l'examen, relisant des notes et me cognant la tête dans une serviette froide. J'étais certaine que dans cet état, je ne réussirai pas et ne recevrais pas mon certificat d'accès à l'enseignement supérieur. Mais, j'ai réussi et obtenu mon certificat, et enfin, je me sentais adulte, même si j'avais 22 ans. Cela s'est produit le 22 juin 1948.

Enfin, j'ai pu me détendre paisiblement, mais une nouvelle question est apparue : que faire ensuite ? Tout le monde pensait maintenant à partir, car il y a eu plusieurs années depuis la guerre, et les camps de réfugiés vont bientôt être fermés.

Reçu des lettres de mes amis du Canada qui m'incitent aussi à y émigrer. Encore un groupe de jeunes filles, dont mes proches connaissances, qui se sont engagées à aller au Canada, et qui me supplient de les rejoindre. Cela m'a mise à la croisée des chemins. Je veux beaucoup tenir mes amis avec qui j'ai étudié pendant trois ans et qui, peut-être, pourront vivre près l'un de l'autre au Canada, mais elles ne savent pas encore qu'il a promis une fortune, qu'il va épouser un riche homme. Je ne sais pas où il compte aller et quand, car il a quinze enfants sous sa tutelle. Deux d'entre eux, qui se sont déjà rencontrés avec les filles et qui pourraient peut-être vouloir se marier, car mon fiancé, Chamak, m'a dit qu'il réfléchissait à notre avenir commun, mais avant tout au mariage. Il a déjà écrit à son supérieur pour obtenir l'autorisation de se marier et que son magasin reste pour les enfants, et qu'il n'a pas encore décidé où émigrer avec certitude. J'ai un peu réfléchi à sa forme de communication autoritaire. J'ai alors pensé qu'il était militaire, qu'il avait suivi un cours de sergent, et qu'il est maintenant responsable de quinze enfants, donc il est habitué à ce type de communication. Ensuite, j'ai pensé à moi, à ma timidité, à mon hésitation, à ma modestie, et j'ai pensé que j'avais très besoin d'un mari aussi enthousiaste et déterminé, car j'ai manqué beaucoup de choses dans ma vie, même si je suis encore très jeune, à cause de mon hésitation.

Dans notre camp, les gens respectaient Choumák, en particulier les personnes partageant sa conviction idéologique. Il pouvait parler avec des gens sur divers sujets, plaisanter, car il était encore presque jeune lorsqu'il travaillait dans l'entreprise familiale, dans la ville de Dénovi, et ensuite dans sa propre ville, Regermyshly, où il rencontrait diverses personnes. De plus, l'UPA lui a apporté plus d'expérience et de courage.

L'année 1948 touchait à sa fin et tout le monde se préparait aux fêtes de Noël. Monsieur Kramtchouk et moi avons été invités par la société Kramtchouk pour le veille de Noël. Il s'agit de très notables, de patriotes ukrainiens, bien connus et respectés. Monsieur Bohdan Kramtchouk, journaliste, poète, on pouvait souvent le voir vêtu de l'uniforme de la branche de l'Organisation des Scouts Ukrainiens, en tant que surveillant ou conférencier avec sa femme.

Je me sentais très mal à l'aise, car c'était la première fois que je venais chez des gens aussi importants, même si je les avais déjà rencontrées lors de conférences ou de colonies de scoutisme. Quand je suis en train d'écrire, j'ai lu dans le livre «Des jeunes années, printemps 1945-50», dont le rédacteur en chef est Yaroslav Liktel, ancien élève de lycée, jeune scout de Bayreuth, fils de la famille Kravtsev, Mykola-Sviatoslav, qui est maintenant un lieutenant-général et a reçu l'«Étoile d'argent pour le courage» dans l'armée américaine. Chumak et moi réfléchions sérieusement à notre mariage et à notre départ. Comme d'habitude, avec ma nature, j'étais en panique, je me plaignais, je ne savais pas par où commencer. Heureusement que mon futur mari pouvait toujours trouver une issue à des situations difficiles et me donner des conseils et de l'aide, il a tout pris sur ses épaules.

Il a encore me préparé une surprise. Il a commandé une cape-palmento pour moi dans notre atelier de couturière de Tabanov et l'a directement remise à ma disposition, en respectant mon taille. Madame Cichanska, mon éducatrice de l'Union Patriotique, m'a donné sa robe crème, qu'elle avait achetée à Varsovie. Je suis contente d'avoir déjà une tenue pour mon mariage, et j'invite ma camarade, Maria Pokusej, à être ma demoiselle d'honneur. Elle vivait chez ses proches dans la ville où son père travaillait encore et venait s'entraîner au camp. Elle s'est conseillée avec d'autres camarades qui étaient venues avec leurs familles et nous a préparé une autre surprise.

Une bonne couturière a remis à neuf la robe me léguée, a emprunté une aiguille à quelqu'un, a reproduit mes vieilles chaussures et m'a dit : « Tu dois t'habiller ainsi pour ton mariage, pour que tes enfants et petits-enfants puissent un jour voir une belle photo de ton mariage. » Je lui en suis reconnaissante jusqu'à aujourd'hui, car je vis veuve depuis cinq ans, et la photo de mariage, agrandie, est encore accrochée dans mon salon, et je me souviens de ma jeunesse, ainsi que de mes enfants et petits-enfants qui de temps en temps regardent comment m'apparaissait ma grand-mère et mon grand-père quand ils étaient jeunes.

Le matin du 26 février 1949, nous, avec nos témoins Maria Pokousai et le capitaine Uypsta Chumaak, Gromenko, sommes allés à l'administration allemande de la ville pour enregistrer notre mariage et obtenir un certificat, ce qu'on appelait « Heiratskunde », car c'était une obligation. Après le déjeuner, nous nous sommes installés et sommes allés à notre église de la zone de détention pour célébrer notre mariage religieux. Avant cela, nos parents, les Senuity, qui étaient très sympathiques, intelligents et âgés, qui vivaient près de l'internat pour jeunes filles, nous ont bénis. Ils n'avaient pas d'enfants, mais leur élève, qui étudiait la théologie, venait souvent les rendre visite.

La chapelle était pleine d'adolescents de l'école de gymnase, de l'*Пласт* et d'autres personnes qu'ils connaissaient.

Nous avons été mariés par le père Théodore Koudrik, et les femmes de l'organisation du Союза des Ukrainiennes nous ont invités, dans une petite salle, à une réception de mariage qu'elles avaient préparée. Il y avait beaucoup de figures importantes du Союза dans le camp, comme notre tante, Madame Ratic, héroïne des Ukrainiens Combattants (УКЧ), et Hanzia Dmytrenko, ainsi que de nombreuses autres femmes connues. Elles étaient très actives, ellesaidaient les étudiants et menaient divers travaux éducatifs et sociaux.

Je n'arrive tout simplement pas à me le rappeler, car cette journée s'est déroulée comme dans un brouillard. D'un côté, on entendait le bonheur, tellement de bonnes personnes se souciaient de nous, voulaient-nous le meilleur, je ne me sentais plus seule, isolée, mais j'avais un mari qui pensait à moi, qui aidait de toutes ses forces. C'était un jour si important dans ma vie, et pourtant je ne sais pas où se trouve ma famille, quel est le résultat de la guerre, sont-ils encore en vie ? Ils ne savent rien de moi non plus. Probablement qu'ils se plaignent de ce qui m'est arrivé... L'administration de la tablée a mis à notre disposition une petite chambre séparée, avec même un lavabo et de l'eau, pour pouvoir se laver et utiliser l'eau pour faire des confitures ou boire. J'avais laissé ma vieille fourrure, et mon mari a aménagé la pièce, et nous, ce jeune couple, nous avons déménagé dans cette petite chambre. Une bonne dame nous a offert une couette qu'elle avait apportée d'Ukraine, car il y avait eu un mois de février encore froid de 52. Mon mari, Yuri, comme toujours, a apporté les objets les plus nécessaires pour l'entretien de la maison, et nous commençons une vie de famille.

Je m'efforce, pour la première fois, de préparer quelque chose toute seule sur une petite cuisinière électrique, que mon mari a trouvée quelque part. Je suis encore une très mauvaise ménagère. J'avais aidé ma mère à l'arrière-cour autrefois, mais je ne m'étais jamais occupée de faire des confitures ou de faire des gâteaux, car j'aimais étudier et je n'avais jamais manqué une seule journée d'école. En Allemagne, je n'ai jamais eu l'occasion, et ici, au camp, tout le monde se nourrissait seul dans la cuisine commune. Seulement pendant les campements de scouts, c'était au tour de quelqu'un de cuisiner pour tous. Le plus souvent, c'étaient des crêpes d'avoine, car on nous en donnait le plus souvent à manger. Un jour, au camp, sur une clairière forestière, c'était au tour de la cuisine de nous et d'un autre scout plus âgé. On nous a donné des pâtes et un certain fromage dur. Dans la grande cuisine, on nous a apporté de l'eau du cours d'eau, on a fait cuire les pâtes sur le feu, et on a râpé le fromage et on l'a mélangé aux pâtes. Tout s'est collé ensemble et il était difficile de le sortir du cours d'eau et de le répartir à chacun dans une assiette. Nous, les deux cuisiniers, étions gênés, mais heureux que l'équipe de scouts ne nous ait pas réprimandés, mais seulement nous aient taquinés. Voilà donc comment je suis cuisinière ! Et maintenant, ma confiture familiale ne coulait pas bien. Heureusement, mon mari n'était pas exigeant, car il travaillait dans une entreprise depuis 18 ans et se nourrissait lui-même, et quand il était dans l'UPA, il avait souvent faim.

Bientôt le jour de Pâques, je suis en panique parce que mon mari a invité des invités et je dois faire ma première pâte de Pâques. Je vais chez ma voisine, Mme Процик, pour demander conseil et un peu de réconfort. J'ai fait tout selon ses conseils, mais ma pâte à levure ne voulait pas lever.

Dans le recensement, il était écrit : « mettre la pâte dans un endroit chaud pour qu'elle lève ». La pièce n'était ni inondée et restait assez froide, car c'était le

milieu de mars. J'ai versé la pâte dans un moule en métal et l'ai emmenée à la boulangerie allemande, qui était proche. J'ai demandé au boulanger de la faire cuire, qu'elle lève ou non. Quand je suis allée chercher les biscuits, ils étaient bas, comme un gâteau. J'ai emmené le reste de la pâte que j'avais gardé pour une deuxième fois et j'ai demandé au boulanger de faire et de cuire une pascal pour moi. Mon premier biscuit était bon, mais dur, et je l'ai mis de côté dans un placard, et la pascal que le boulanger avait cuite était belle et savoureuse. Pour les fêtes, nos invités ont complimenté la maîtresse de maison pour sa belle et savoureuse pascal, et moi, je n'ai juste souri légèrement, car personne ne s'est interrogé sur le fait que j'aie fait ça.

En quelques jours, l'homme Yuri a trouvé par hasard des biscuits dans mon armoire et je lui ai raconté la vérité en larmes. Il a plaisanté en disant qu'il s'était trouvé une maîtresse, puis il a raconté à nos amis comment il avait trouvé la pâte à pain dans l'armoire. Mais j'avais aussi quelque chose à raconter. Mon mari a trouvé quelque part une petite radio qui ne fonctionnait pas et s'est mis à la réparer, il l'a démontée et a travaillé dessus pendant longtemps. Probablement, certaines pièces sont restées de côté, car quand il l'a terminée, il a voulu vérifier si elle fonctionnait, mais toutes les lumières de la maison s'éteignaient. Il y avait beaucoup d'experts différents dans le camp et la maison s'est bientôt éclairée à nouveau, tandis que la radio finissait dans les ordures.

Plus de personnes sortaient chaque jour du camp pour travailler. Yuri avait déjà décidé où nous nous inscririons pour le départ, en Australie. On y recrutait des réfugiés européens de la guerre comme main-d'œuvre, dans un pays encore peu peuplé, une nouvelle nation. Je connaissais deux garçons solitaires de notre camp qui étaient partis en Australie il y a plus d'un an, car à l'époque on ne recrutait que des hommes célibataires. Maintenant, dit un homme, ils recrutent aussi des familles sans enfants. Me revint en mémoire une photographie que ces garçons nous avaient envoyée ceux qui étaient partis en Australie. Ils travaillent quelque part loin de la ville et sur la photographie, entre eux, se tient une femme noire, nue de dessus, et à côté d'elle un homme noir, légèrement couvert d'une vallée, et il y avait l'inscription «ce sont nos voisins». J'ai immédiatement protesté. Je veux aller en Amérique ou au Canada, là-bas ils prennent aussi. Il y a déjà beaucoup d'Ukrainiens, il y a des organisations, des institutions, des écoles, car je me suis même correspondue avec une Ukrainienne, étudiante Anna Gryts, de Montréal, il y a 1946. Beaucoup de nos connaissances avaient déjà quitté ce pays, qui écrivent que c'est facile de trouver du travail, qu'ils travaillent déjà, ainsi qu'étudier, donc je veux très fortement y aller. Comment pouvons-nous aller dans un pays aussi peu connu, comme l'Australie ?

Yuriy a commencé à me convaincre qu'il rêvait d'avoir un jour sa propre entreprise. L'Australie est un nouveau pays qui commence tout juste à croître, et il serait donc plus facile et plus avantageux de pouvoir y créer une entreprise, car il y aurait encore beaucoup moins de concurrence qu'en Amérique ou au Canada.

En avril 1949, ils ont passé l'examen médical, ont signé un contrat de deux ans : travailler à n'importe quel travail désigné et payer le transport vers l'Australie. Ils ont également obtenu un passeport annuel temporaire à sens unique et une carte de train jusqu'au port de Naples (Italie).

Emballer pour le voyage n'a pas été difficile, car nous n'avions pas beaucoup de choses. Nous n'avions que des vêtements et quelques autres affaires, mais nous avions beaucoup de livres et de journaux ukrainiens. C'était notre plus précieux bien, que nous avions acquis, et que nous laissions à nos garçons lorsqu'ils partaient pour l'Amérique ou le Canada, car ils savaient qu'ils y trouveraient beaucoup de publications. Nous avons tout cela emballé dans une vieille caisse en bois, car nous pensions que ce seraient les seuls objets imprimés ukrainiens que nous lirions et relirions pendant longtemps. Nous ne savions pas grand-chose d'Australie. Nous ne savions que c'était un pays subtropical, que ses premiers habitants étaient des Noirs, comme ceux que nous voyions sur les photos, et que c'était un capitaine anglais, Cook, qui l'avait découverte, et que des gens d'Angleterre y étaient arrivés en grand nombre. Mais mon Yuri aimait toujours l'aventure, et cela l'attirait encore plus vers cet endroit.

Nous avons mis nos documents, ceux qui nous avaient été remis, et quelques autres affaires dans nos sacs, et nous sommes partis « vers le monde qu'on voit » le 25 mai 1949. Ils nous ont emmenés, ainsi que d'autres du camp de Bayreuth, en direction de l'Autriche, puis à travers l'Italie jusqu'à Naples, à l'une des sections du camp de transit de Bagnol. On y trouvait déjà beaucoup d'immigrants européens différents qui attendaient les navires pour partir vers les mers ou les océans. Nous y sommes restés deux semaines. Nous avons marché et inspecté la ville, et on nous donnait un peu de nourriture, mais ceux qui avaient de l'argent pouvaient acheter quelques provisions en plus.

Yuriy a laissé sa boutique, qu'il avait créée et gérée, à ses camarades du camp, afin qu'ils aient quelque chose à faire et ne fassent pas n'importe quoi sans sa surveillance. Il n'a donc pris aucun argent, même pour des cigarettes, car il aimait beaucoup y fumer. J'avais deux dollars que mon amie m'a envoyés dans une lettre du Canada. Nous les avons gardés pour un voyage au Vésuve et pour excaver Pompéi. C'était la meilleure décision, car nous n'aurions plus jamais l'occasion d'y aller, et ce sont des événements historiques très intéressants. Il est difficile même d'imaginer la terreur qui régnait lorsque la lave chaude a enseveli la ville de Pompéi et ses habitants. Les fouilles montrent qu'il s'agissait d'une ville très belle, riche et civilisée. Nous avons également vu de nombreux instruments médicaux qu'ils avaient excavés là-bas.

14 juin 1949, nous partons du port de Naples à bord d'un navire militaire américain, le «General Omar Bundy». C'était la première fois que je voyais l'immensité de la mer et j'étais terrifiée. Devant nous, il n'y avait que des eaux agitées. Nous laissons derrière nous l'Europe, l'Ukraine et, très loin, la famille de mon mari, sans savoir si nous reverrons d'autres membres de cette famille, car nous partons vers l'inconnu.

Sur le navire, ils nous ont logés dans des cabines : ensemble les femmes célibataires, séparément les femmes avec des enfants, et séparément les hommes. Moi avec les autres femmes, dans une grande cabine, sur la proue du navire.

En fin d'après-midi, Said et Rot arrivèrent à Port Said, et c'est là que j'ai, pour la première fois, assisté à un commerce très étrange. Sur de petits bateaux, des vendeurs arabes, étranges et variés, approchaient du navire, proposant des marchandises exotiques et des légumes tropicaux que je n'avais jamais vus.

Certaines personnes du navire achetaient ou échangeaient diverses choses. Ils négociaient pour savoir quel bateau vendrait le moins cher, puis ils lançaient une corde dans la vallée pour déposer des paniers ou des sacs, puis ils tiraient les légumes, les fruits et autres objets achetés vers le haut de la montagne. Mon mari était quelque part dans la cuisine, où il avait été affecté, et moi, j'observais avec fascination toutes ces merveilles.

Pendant la nuit, nous traversons le canal de Suez, car j'avais le sentiment que le navire avançait lentement et paisiblement. Je me suis levée rapidement et suis sortie sur le pont, car je voulais voir à quoi ressemblait ce canal de Suez. Je n'ai plus vu personne, car j'étais sortie presque jusqu'à la pointe du navire depuis notre cabine. Le canal m'a semblé très plat et pas aussi large que ce que j'espérais. Les rives étaient éclairées de part et d'autre, tandis que notre navire continuait lentement son chemin.

Le matin, nous étions déjà sur la mer Rouge, qui était agitée, et moi et les autres passagers commençons à tomber malade à cause du mal de mer. Je ne vois rarement mon mari, car il travaille quelque part là-bas, dans la cuisine chaude, et il ne sort qu'occasionnellement sur le pont pour sentir le souffle du vent et me retrouver. La nourriture à bord est bonne, beaucoup de légumes, mais je me rends de plus en plus souvent et plus longtemps malade, j'ai des nausées, et cela m'affaissait de plus en plus.

Mon mari commença à s'inquiéter pour moi, car il m'accueillait malade, allongée sur le pont, dans un pyjama, sur un coussin et une serviette brodés. Je vomissais à cause des aliments qu'ils me donnaient. J'avais envie de pain noir, car ils ne donnaient que du pain blanc. Mon attentionné mari organisa avec un boulanger du pain noir que je mangeai avec grand appétit, car il était délicieux, et pourtant je restais malade, pensant que c'était la maladie des mers qui me torturait, car notre navire se balançait sur les vagues de la mer Rouge. Mais lorsque nous sommes entrés dans l'océan Indien, alors tous les passagers ont vu et ressenti à quel point les vagues pouvaient être hautes.

Le 24 juin 1949, le navire s'arrêta pendant toute une journée à Colombo, au Ceylan. Là, à nouveau, beaucoup de vendeurs indiens sur de petits bateaux se pressaient autour du navire, vendant des objets exotiques et se distinguant par leurs vêtements et leur apparence par rapport à ceux précédents.

Nous nous éloignons de Colombo et naviguons dans les eaux agitées de l'océan Indien. Les vagues sont maintenant hautes et s'élèvent de plus en plus, et avec elles, le balancement plus intense du navire. Parfois, les vagues dépassaient le sommet du navire. Une fois, alors que je me trouvais sur le pont, l'eau m'a presque emportée dans son royaume marin secret, la roulant jusqu'au bord du pont. Yuri s'inquiéta beaucoup pour moi, car je devenais faible, perdant ma force physique. Pendant la journée, il me transportait quelque part, dans un endroit calme, et me visitait souvent, me forçant à boire et à manger. En traversant le milieu de la sphère terrestre, l'équateur, qui passe à égale distance des deux pôles et la divise en hémisphère nord et hémisphère sud, s'est déroulé un amusant rituel maritime : le trempage à l'eau de celui qui traverse pour la première fois l'équateur. Cette curieuse cérémonie a été organisée par l'équipage, en hommage au maître des mers et des océans, Neptune. Malheureusement, je n'ai vu presque rien, car je restais malade.

Enfin, nous avons aperçu les côtes de l'Australie-Occidentale. Moi et les autres, on s'est immédiatement mis à marcher, car on ne pourra bientôt plus se reposer paisiblement sur terre ferme.

Le 8 juillet 1949, ils accostèrent au port de la ville de Sydney. Juste à côté du navire, un jeune Ukrainien, Volodymyr Shumsky, nous a accueillis et nous a informé qu'il avait commencé, avec ses amis, à publier le premier journal ukrainien sur ce continent, « Вільна Думка » (Volya Mysli), et nous a montré son premier numéro. Nous avons été très heureux de rencontrer un Ukrainien qui vivait déjà ici, et encore plus de constater qu'il existait déjà une presse ukrainienne ici. La ville était mal visible, car la nuit tombait, nous ne faisions que nous émerveiller devant le pont élevé sous lequel passait notre navire et devant l'aspect du grand carrousel, comme un soleil souriant.

Nous avons été transférés à bord d'un train et nous avons été emmenés à la ville de Batgust - c'était à 200 kilomètres de Sydney, puis à la périphérie, vers le camp des nouveaux arrivants, et nous avons été logés dans de longs baraquements en tôle. Sur le navire, les femmes étaient séparées des hommes, mais ici, nous avons tous été logés ensemble dans un grand baraquement. Certains ont commencé à se séparer les uns des autres avec des cordes, des plaids ou des chiffons. Nous sommes arrivés d'Europe à l'été, mais ici, c'est l'hiver, bien que pas très fort, et nous avons tous gelé dans ce long baraquement en tôle. Le matin, on pouvait voir de la glace blanche sur l'herbe. Ils nous ont donné beaucoup de nourriture et, pour la première fois depuis longtemps, nous mangions de la viande, des légumes. Les hommes se sont dispersés sur le terrain ouvert pour examiner les environs. Il y a beaucoup de lapins qui courrent dans le champ. Un jeune homme a plongé la main dans un trou qu'il avait trouvé, pensant qu'il y avait un lapin, et a sorti un serpent. Heureusement, le serpent s'était caché dans le trou pour se protéger du froid. Nous avons alors appris qu'il y avait beaucoup de serpents venimeux, de scorpions, de poissons et une très petite pieuvre bleue dangereuse en Australie. À ce moment-là, il y avait une grève des mineurs de charbon en Australie. Cela a perturbé le travail de nombreuses institutions, et il y avait aussi beaucoup d'obscurité, donc nous, les nouveaux arrivants, n'avons pas pu immédiatement travailler. Ainsi, de nombreuses familles sans enfants ont été transportées en bus sur 400 kilomètres jusqu'à la baie (Port Stevens) - Port Stevens, au village de Nelson Bay et à nouveau logées dans des baraquements militaires, laissés par l'armée américaine. Non loin du camp se trouvait une ferme où des vaches paissaient, et près de la route, il y avait une petite boutique, ainsi que d'autres exploitations agricoles visibles. Ici, au-dessus de la baie, c'était très calme, il y avait peu de gens, seulement ceux qui nous ont apportés, plus de 100 personnes et la direction du camp. Certains hommes étaient très satisfaits, car ils pouvaient pêcher depuis la rive, même avec une corde. Mon mari et Vladimir Popok, qu'il avait rencontré sur le navire, sont allés pêcher et, pour être plus éloignés de la côte, se sont installés sur un grand rocher. Ils ont été tellement émerveillés par le poisson qu'ils n'ont pas remarqué l'arrivée de la marée et l'approche des vagues de plus en plus importantes. Soudain, une vague immense les a fait tomber du rocher et presque emportés dans l'océan. Cela les a beaucoup effrayés et a gâché leur envie de pêcher. Je n'ai presque jamais mis les pieds dans la mer, car le simple coup d'œil à l'eau de mer me rendait malade.

Nous avons été gardés ici près de deux mois. Nous, Ukrainiens, nous sommes rapidement unis ici, avons créé un chœur, un groupe de danse et avons

commencé à donner des concerts. L'administration du camp s'est intéressée à nous et nos groupes ont donné des concerts dans de nombreux environs proches.

Traduction :

Nous avons tous été répartis en groupes, en fonction de notre connaissance de l'anglais et nous avons été affectés à des professeurs. Je suis tombée dans un groupe qui connaissait déjà un peu l'anglais. Dans mon groupe il y avait la chanteuse ukrainienne Zena Moroz, deux Polonais et une Lettonne. Notre professeur était un vieux Australien qui arrivait en petite voiture, vieille et déglinguée, qu'il appelait « Jelloopi ». À l'époque, il y avait encore peu de voitures en Australie. Il parlait toujours de manière amusante et spirituelle à nous, en anglais léger et assez clair. Il devait avoir assisté à un concert, car il saluait Zéna pour sa voix forte et belle. Il nous invitait parfois Zéna et moi à faire un tour dans sa « Jelloopi » pour explorer les environs.

Mon mari, en passant près de la ferme avec des vaches, voulait me faire une surprise et m'acheter du lait aigre, que j'adorais. Le fermier était très étonné de savoir pour quoi il voulait ce lait, car ils le considéraient comme mauvais, pouvant causer des maladies, et les Australiens en donnaient aux porcs ou à d'autres animaux. De plus, personne ne produisait de fromage blanc frais, peut-être à cause du climat chaud et que tout se gâte très rapidement. Le fermier a donné au mari le lait aigre, il a dû se demander ce qu'il pensait, n'est-ce pas ?

Très bientôt, notre période de deux mois s'est écoulée et nous sommes à nouveau transportés en bus vers divers endroits. Nous avons été déposés à Sydneyside, au Bradfield Park, où se trouvaient déjà des barracas militaires américaines plus modernes.

Ici, on nous a affectés à divers travaux : Yuri à l'usine de meubles, et moi à l'usine d'aliments « Aunt Marys » (АнТ Mepic).

J'avais déjà connaissance du secret de ma maladie, mais je ne le confiais à personne, seulement à mon mari, car ce camp, dans lequel nous vivons et dont nous nous rendons au travail, est réservé aux célibataires qui y travaillent, et moi, je suis enceinte depuis trois mois. Si la direction du camp apprenait, ils me transféreraient immédiatement à plus de 200 à 400 kilomètres à Kovry, vers un camp où il n'y a que des femmes avec des enfants. Il serait presque impossible à mon mari d'y se rendre, étant donné que les transports en Australie étaient difficiles. Sur l'usine où je travaille, je commençais à me sentir mal à l'aise. Dans les grands chaudrons, on cuit de nombreux aliments différents que nous mettions en bouteilles et en bocaux. Ces différents parfums me rendaient malade, mais je luttais avec difficulté et continuais à travailler, en allant souvent me baigner dans la saune. La responsable avait remarqué que quelque chose n'allait pas avec moi, mais voyant mon acharnement à travailler, elle m'a dit que je pouvais continuer à travailler aussi longtemps que j'en avais envie.

L'alimentation au camp était bonne, variée, surtout pour nous, qui souffrions de la faim pendant la guerre et après la guerre. Chaque jour nous avions : des légumes, de la viande ou des saucisses, des conserves, des sucreries. À la table du réfectoire, il y avait toujours du pain, de la confiture, de la moutarde, de la sauce

tomate, du sel, du poivre et du sucre.

J'ajoutais du jus acide à tout, car j'avais un goût étrange à l'époque. Pendant la pause déjeuner, on nous servait des sandwichs et des pâtisseries prêtes à manger. Un jour, j'ai vu une femme, qui était venue avec nous, prendre du pain et du sucre de la table après le petit-déjeuner et les cacher dans ses poches. Et c'était très fréquent. Voyant que j'avais remarqué, lorsqu'elle partait de la cantine, elle m'a dit qu'elle faisait sécher du pain et qu'elle devait s'y préparer, car il pourrait y avoir des moments où il y aurait famine. J'ai appris plus tard qu'elle avait perdu son mari pendant la guerre, et qu'elle avait déjà vécu beaucoup de faim et de froid dans sa vie, maintenant, seule, fuyant la communauté, elle s'était retrouvée jusqu'en Australie et s'inquiétait pour son avenir.

J'ai appris qu'il y avait un médecin ukrainien, le docteur Sirko, dans les environs de Sydney. Je suis allée le voir pour vérifier mon état de santé actuel, car j'étais enceinte depuis sept mois. Le docteur Sirko a déclaré que tout allait bien et m'a félicité pour l'arrivée prochaine de notre nouveau bébé. Maintenant, tout le monde remarque mon état, certains m'accueillent. Le directeur du camp nous a informés que si nous voulions vivre ensemble, nous devions trouver un autre logement privé. Nous avons passé plusieurs samedis et dimanches à chercher, mais maintenant en Australie, c'est difficile, car elle a accueilli des milliers de réfugiés européens de guerre comme nous, et trouver un logement est difficile, surtout pour nous, étant donné mon état.

L'homme a trouvé un autre emploi pour les week-ends et les jours fériés. C'est un travail dur, mais avec un bon salaire. Creusement de fossés à travers les routes pour le passage des canalisations d'eau. Je le regrette, car je le vois souvent avec des ampoules sur les mains. Maintenant, avec nos premiers économies, il donne un dépôt et achète une propriété à Sydney, dans un quartier défavorisé de Granville, un morceau de terre pour la construction d'une maison. Nous demandons au directeur du camp de nous laisser rester, encore un court temps avec l'enfant que nous attendons, car nous avons déjà notre terre et l'homme commence la construction de sa maison. Soit c'était notre sincérité envers lui, soit sa gentillesse, mais il a accepté.

J'ai quitté mon travail à l'usine et maintenant je couds et brode pour mon futur enfant. Je suis inquiète, car c'est le premier enfant et je ne sais absolument rien, et il n'y a personne à qui poser, car ici tout le monde est jeune et sans enfants. Je n'ai pas envie d'aller chez le médecin, par peur d'être envoyée dans un camp où ne seraient présents que les femmes avec des enfants.

Un jour, je passais un camp de vacances en étant plus âgée que moi, une Australienne, et en me voyant courir dans le jardin, elle m'a parlé, et plus précisément, elle m'a demandé si je ne pourrais pas lui repasser quelques jours par semaine. J'ai tout de suite accepté, bien que je déteste repasser et que ce soit le cas jusqu'à aujourd'hui, car nous construisons une maison et chaque centime est cher. J'y ai travaillé pour elle presque jusqu'à la naissance de l'enfant, pendant un mois et demi.

Mon mari a bientôt dessiné un plan pour notre première maison, et moi, avec l'aide d'un dictionnaire, j'ai rempli l'application pour la construction. Le conseil

municipal a tout approuvé, bien que j'aie fait une seule erreur amusante, écrite avec une seule lettre : j'ai écrit « спальня » (badroom), qui signifie « mauvaise chambre », il aurait dû être écrit « bedroom », la prononciation est la même, mais l'orthographe est différente, le dernier mot est спальня.

Maintenant, nous avons de nouveaux problèmes. Où et comment emprunter de l'argent pour les matériaux de construction ? Mais mon mari est déterminé, réfléchi et ingénieux. Il a souscrit une assurance-vie et a ainsi obtenu un prêt au banque. Sur notre terrain, il a d'abord construit une cabane, où il allait passer la nuit après le travail, et le soir et les week-ends, il continuait à construire. Au début, il ne savait pas grand-chose sur la construction, peut-être qu'il a appris quelques choses à l'usine de meubles, où il avait travaillé à contrat pendant deux ans. Mais comme dit notre proverbe : « On ne fait pas de pots de terre pour les saints ». J'ai alors réalisé que mon mari pouvait tout faire s'il le fallait.

Maintenant, je le vois rarement, et j'assurais le directeur du camp que nous allions bientôt prendre possession de notre logement.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

"Les premières fêtes de Noël et le Nouvel An 1950 sont arrivées. En Australie, Noël nous semblait étrange, car ici, c'était désormais le jour le plus long et le plus chaud de l'année. Nous manquions la neige immaculée."

À Noël, nous avons tous célébré ensemble, quelles que soient nos nationalités, dans la grande salle commune. Dans un coin, il y avait un grand sapin, décoré de jouets de toutes sortes. Un repas de Noël chaleureux : du pot-au-feu avec sauce, de la pomme de terre rôtie, des légumes variés, de la glace, et des biscuits de Noël, ce qu'on appelle «Christmas cake», cuits avec des fruits secs de toutes sortes. Ils chantaient «Stille Nacht, heilige Nacht» en allemand, car dans le camp, des réfugiés européens de tous horizons et un langage commun était l'allemand, car tous le connaissaient, l'anglais n'avait pas encore été appris par tous.

Alors vint notre Noël. Il n'y avait dans le camp que trois familles ukrainiennes, venant de différentes régions de l'Ukraine.

Nous leur avons parlé de nos fêtes de Noël et la plupart ne comprenaient pas pourquoi nous les célébrions en janvier. J'essaie de préparer, pour le soir de l'An Non Noël, des varenyky et de la kutia avec du riz, car je peux en acheter en ville.

J'ai découvert qu'à Sydney il y avait une épicerie fine européenne «Sławiak». Mon mari l'a trouvée à Sydney et a acheté des harengs, des concombres aigres-doux, de la crème aigre, du pain de seigle noir et une autre sorte de saucisse. Je me réjouissais beaucoup, car je n'avais pas vu de tels produits depuis si longtemps ici, et j'avais tellement envie de... Dans les épiceries australiennes, il n'y en avait pas, car ils ne les mangeaient pas. La nourriture ici était très simple : du pain de blé blanc, de la margarine salée, du lait, du fromage dur, de la viande de mouton et de bœuf, du poisson et un peu de gibier, ainsi que beaucoup de légumes et de fruits tropicaux. Ce que chacun achetait le plus, c'étaient des haricots rôtis sur des tranches de bœuf, de la pomme de terre coupée en carrés longs et un gros morceau de poisson frit. On aurait pu appeler ça un plat national australien.

Le temps passait, et je préparais tout ce qu'il fallait pour prendre avec moi à l'hôpital, car quand je suis finalement allée voir le médecin, il supposait que l'enfant serait né le 26 février 1950. Nous nous réjouissions de cette date, car c'était le premier anniversaire de notre mariage. Le samedi 18 février 1950, Yuri allait à Sydney, à «Sławiak» et j'avais demandé qu'il m'achète un châle. Il l'a fait et après le déjeuner il l'a apporté, bien qu'il soit trop long pour moi, car je suis petite, j'ai immédiatement commencé à le retoucher à la main. Je n'avais pas encore fini, quand de l'eau est apparue sous moi. J'ai eu peur et mon mari a appelé une infirmière. Elle a immédiatement appelé les secours et ils m'ont emmenée à l'hôpital. Dès que j'y étais, j'ai compris ce que signifiaient les douleurs du travail...

Dimanche le 19 février 1950, une petite fille est née, Christyna-Orisya. L'époux nous a rendus visite à l'hôpital, se réjouissait de l'enfant, bien qu'il espérait un fils. Moi, avec ma petite fille, je me sentais bien. Quelque part vers le quatrième jour, je suis rentrée avec l'enfant dans notre chambre. Immédiatement, nous cherchons une poussette d'occasion, mais encore bonne, pour l'enfant, et un petit bain pour la laver. Je n'achète à l'enfant que les choses absolument nécessaires, je fais le reste moi-même, je réutilise et brode des ornements à partir de ce que j'ai.

Mon mari, après le travail, continue de construire et de y passer les nuits, et pendant les week-ends, il vient au campement et gagne de l'argent en effectuant la même dure labeur, qui n'est pas très loin du campement, car il doit rembourser un prêt au banquier. Je vais souvent avec mon enfant à son travail et je lui apporte de l'eau froide, car l'été est très chaud et nous n'avons pas encore l'habitude d'un tel temps. Je m'inquiète souvent pour notre petit enfant, car je ne sais rien de ces nourrissons. Je n'ai pas eu la possibilité de trouver la littérature nécessaire, car la ville est très éloignée, et je ne voulais pas déranger mon mari. Pendant la journée, je mets mon enfant dans son siège rouge et je le fais sortir dans la rue ou dans le parc, et la nuit, quand l'enfant pleure, je le nourris au sein et je le porte dans mes bras dans la pièce. Derrière un mur, dans une autre pièce, dort un couple sans enfant qui part très tôt travailler. Cela m'inquiète de savoir qu'ils ne se plaignent pas au concierge que notre enfant les dérange la nuit, et alors je serais obligée de partir immédiatement d'ici. Aussi, quand l'enfant pleure, je m'inquiète, car je ne sais pas pourquoi, je pense peut-être que j'ai fait quelque chose de mal, peut-être que j'ai fait quelque chose de dommageable. J'ai peur que l'enfant ne s'étouffe, car j'ai entendu dire que cela arrive parfois, bien sûr, la nuit. Je vais souvent courir vers le siège rouge quand l'enfant dort pour vérifier que tout va bien.

Lorsque, le samedi, après une dure journée de travail, un homme dormait avec nous dans la chambre, et l'enfant l'éveillait la nuit en pleurant, mon homme ingénieux, désormais père, trouva une solution. Il trouva une vieille serviette, y mit un peu de sucre, la noua et la donna à l'enfant pour qu'elle la suce, et elle cessa de pleurer. C'est alors que j'appris que l'on pouvait acheter du miel et je l'achetai bientôt.

J'ai également découvert qu'il y avait une clinique pour nourrissons dans les environs. Je suis allée jusqu'à là en bus avec l'enfant. Ils m'ont rassurée, car ils ont examiné l'enfant, qui allait bien, qui grandissait normalement, et que je pouvais venir avec l'enfant chaque semaine, ce que j'ai continué à faire.

Dans le camp, je suis seule avec mon enfant. Je dois aller manger à la cantine avec les autres. Pour l'eau, pour la baignade de l'enfant, il faut aller assez loin, jusqu'à la seule saune ou blanchisserie. Les nuits incomplètes et le transport lourd de l'eau dans deux bidons me fatiguaient beaucoup.

Enfin, l'homme a annoncé que nous allions être transférés dans notre propre logement. Cela m'a beaucoup réconfortée et je commence bientôt à rassembler tout ce que nous avons, et il n'en a pas beaucoup - c'est l'enfant et son poussette, une petite baignoire pour le bain et une malle de livres. Je ne me souviens pas qui nous a transportés et comment, bien que ce n'ait pas été si loin, seulement 30 km, mais à cette époque, en Australie, les transports n'étaient pas encore très bien développés, et il y avait encore peu de voitures, nous voyageons pour la première fois avec l'enfant pour voir où nous allons vivre. De loin, j'ai déjà vu la maison avec des murs et un toit. Quand nous sommes entrés dans la maison, il n'y avait qu'une seule pièce finie, et le reste devait être terminé. Nous étions heureux d'être sur notre propre terre et dans notre nouvelle maison. Je me demandais combien Yuri avait accompli en quelques mois, car il avait même creusé un jardin et planté des tomates. Dans la pièce, il y avait déjà un lit pour nous, une table et une armoire qu'il avait fabriquées, et l'enfant avait son propre chariot à cet effet. L'eau n'était pas encore acheminée jusqu'à la maison, mais seulement dans la cour, et il n'y avait pas encore de lumière dans la maison non plus. Nous utilisions une lampe à pétrole, ainsi qu'une lampe à piles. Je faisais bouillir et chauffer l'eau sur un alcool. Maintenant, nous finissons la construction ensemble. J'ai rapidement appris à bien enfoncez les clous au marteau dans le sol et à aider à la construction autant que je le pouvais. L'homme est devenu un bon artisan. Il a d'abord fabriqué des meubles pour la chambre dans laquelle nous vivons, car cette pièce sera bientôt pour la petite. Nous finissons déjà la deuxième pièce, sur laquelle nous travaillons après son travail quotidien à l'usine, et pas à pas, tout avance. L'enfant a commencé à se promener et j'avais peur de la laisser courir sur le sol qui n'était pas encore entièrement fini. Bientôt, l'eau et la lumière ont également été acheminées dans la maison, ce qui a accéléré notre construction, car nous pouvions travailler le soir. Yuri continuait à construire, et moi, j'appliquais de la peinture après lui.

Une fois, j'avais fait s'asseoir un enfant sur une table après le bain, me suis retournée pendant une minute, et soudain j'ai entendu l'enfant tomber au sol. Cela m'a beaucoup effrayée et j'ai réalisé que je ne suis pas très pratique en tant que maman.

L'enfant allait bientôt apprendre à marcher. J'avais souvent à court de temps pour être constamment avec elle, car elle tombait souvent et se blessait le genou, mais ici on pouvait acheter des autocollants prêts à l'emploi pour les plaies et ses blessures étaient toujours petites. Un jour, l'homme a fait entrer une porte dans une pièce, et au même moment, elle est tombée au sol, tandis que la petite fille courait vers son père, et Dieu merci, elle n'a pas foncé sous elle. Cela nous a tous les deux tellement effrayé que j'ai décidé de ralentir mon travail, pour voir ce qu'elle faisait. Finalement, la deuxième chambre était prête, la cuisine, la salle de bains et la vie est devenue beaucoup plus facile. Dans le jardin, les tomates de mon mari et nos concombres et oignons communs ont mûri, ainsi qu'un chèvreuil que mon mari avait reçu d'un Européen lors d'un travail, car en Australie, à cette époque, personne ne connaissait le chèvreuil ni l'ail.

Comme nous vivions à Granville, ce quartier était peuplé de personnes plus modestes, vivant dans des immeubles d'habitation publics, mais il y avait aussi beaucoup de gens qui avaient leur propre maison et de magnifiques jardins fleuris. Ceux qui vivaient dans les immeubles plus modestes et plus délabrés travaillaient dans les usines et d'autres travaux courants et étaient majoritairement de tendance communiste. C'est pourquoi, à cause du gouvernement australien qui nous a emmenés en Australie, nous avons dû remplir notre contrat, là où ils nous diraient. J'avais déjà une petite fille et je ne travaillais pas, tandis que mon mari travaillait à l'usine en trois équipes.

Just across the street from our house in Granville lived a lovely Australian family – two adults and a teenage boy, John. We rarely met them, because that man took the bus to town for work to the bureau, and my husband cycled to the factory on his shifts – often to other shifts. Behind our house was a park where children often played. John, the son of our neighbors, often played ball and dug in it near our punting platform. This ball often sailed over into our garden behind the house. There we grew vegetables and our dog was tied up there. When my husband was asleep after his night shift, and the children were playing around the punting platform near the house, I would go out and ask them to go further from the house and not hit their ball against the punting platform, because it made a loud noise and would wake my husband. All the children were polite and listened, except John. He kept hitting the ball near the house against the punting platform right up against the bedroom where my husband slept. I went out to the punting platform again and asked him not to dig his ball there, but he continued his business, hitting the ball straight at our bedroom windows. Then I threatened him that I would report him to his mother. And he, without any reaction, continued his business. I immediately went to his mother to make sure he saw me, and I told her everything. And she immediately said, "It's not my John." And she added that my garden was dirty. It's true that I had flowers growing in front of the house, and behind the house, in the garden, there were various vegetables, and she had roses growing. A moment later, one boy who had been playing with John came running to me and said that it was he who was hitting the punting platform. And I immediately asked him: "How much did Mrs. Barthalamur give you for this, 5 shillings?" That's how some mothers raised their children.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Ici, le temps est très chaud depuis longtemps, et la nourriture commençait à se détériorer. Personne n'avait de caves sous la maison, comme autrefois en Ukraine, mais il y avait un appareil, un peu comme une armoire réfrigérée, un réfrigérateur. Une fois par semaine, on apportait en charrette et avec un cheval un gros morceau de viande coupée, on la rapportait à la maison et on la mettait dans ce réfrigérateur. De plus, on livrait chaque jour du lait et du pain, qui étaient de blé et de la même forme et de la même qualité. Si quelqu'un ne pouvait pas être à la maison pendant la journée, on posait les ustensiles, l'argent et une note indiquant ce dont il manquait. À cette époque, les gens étaient ici honnêtes, et nous n'avons pas fermé les portes de nos maisons pendant longtemps, et nous laisions souvent divers objets devant la maison ou derrière la maison.

À Sydney, à la fin des années 1950, des offices religieux ukrainiens ont commencé à l'église catholique australienne, grâce à l'arrivée de l'abbé Mykola Kop'yakiwskyj, né à Bohorâtch, qui était un pionnier, le premier curé adjoint et

organisateur de notre vie religieuse ici. À ce moment-là, nous avons décidé de baptiser notre première petite fille à notre maison, car il était trop loin et difficile d'aller à l'église avec un enfant. Nous avons baptisé la petite fille Christina-Orisya. Les parrains étaient Zénon Boris «Jean» de Yaroslavtchyna et Olena Popok-Michkowska de Chernivtsi.

À Sydney, la vie associative ukrainienne a commencé, car la plupart de nous, comme nous, travaillions nos contrats de deux ans signés en ville ou dans ses environs, car il y avait beaucoup de reconstruction, de développement et de travail de toutes sortes.

La communauté a acheté sa première maison près du centre-ville de Sydney, où nos gens se rassemblaient, organisaient divers groupes, une école pour enfants, ainsi que différents événements.

L'homme a terminé son contrat de deux ans et a commencé un nouveau, cette fois plus proche, dans une usine qui fabriquait diverses choses en amiante, principalement pour les constructions, et le salaire était déjà plus élevé. Après le contrat, les gens avaient le droit de vivre de manière permanente dans ce pays, et après cinq ans de séjour, ils pouvaient obtenir la citoyenneté. Au début, nos gens n'avaient pas pressé de demander la citoyenneté, car ils croyaient que des changements se produiraient en Ukraine et qu'ils retourneraient un jour en Ukraine, qui aurait besoin de bons spécialistes.

L'homme, Yuri, s'est acheté un vieux vélo et l'utilisait pour aller travailler. Il y a aussi attaché un siège pour enfant et l'utilisait pour faire ses courses à la maison ou pour faire une promenade avec son enfant. Le week-end et les jours fériés, il allait en train à Sydney pour assister à la messe et à la messe du père Kop'yakiwsky, puis il achetait notre journal « La Pensée Libre », il se rencontrait avec ses amis, il se rencontrait avec de nouveaux Ukrainiens, où ils organisaient des discussions sur notre vie, ici, ukrainienne et publique. Notre première émigration post-guerre en Australie a été politique, car elle était animée d'une conscience nationale. De nombreuses personnes sont venues ici, forcées de travailler en Allemagne, des militants, des soldats de la lutte d'émancipation, des réfugiés persécutés par le pouvoir soviétique communiste, il y a donc beaucoup d'intellectuels conscients ici. Nos colons, dès leurs premiers pas sur cette nouvelle terre, ont commencé à se regrouper, à poser les fondations et à créer une vie publique, nationale, organisée. Yuri revenait de ces discussions non seulement physiquement revigoré, mais aussi spirituellement satisfait et heureux des actions publiques partagées auxquelles il participait également.

Comme toujours, notre énergique féminité nous poussait en avant. Dans la ville de Kovry, au camp où se trouvaient des femmes avec leurs enfants, dont les maris avaient été exilés loin, pour des travaux contractuels, grâce à l'initiative de la magistre Irina Pelenskaïa, en septembre 1949, nos femmes ont organisé l'Union des Ukrainiennes. Au camp de Kovry, nos femmes ont immédiatement commencé à mener une œuvre éducative, воспитательную, caritative. Elles faisaient des conférences, des sessions, organisaient des événements et des expositions d'art populaire ukrainien. Ici, ils ont créé les premiers jardins d'enfants ukrainiens, une école, un chœur, un groupe de danse et ont participé à de nombreux concerts au camp et se sont produits dans les environs de la ville.

Nous étions une émigration politique et nous avons commencé à diffuser des informations justes sur l'Ukraine. Pourquoi nous étions-nous ici et où se trouve l'Ukraine, car la population australienne locale ignorait l'Ukraine, car l'Union Soviétique était présentée dans le monde libre par les Russes comme « Grande Russie ».

Lorsque les hommes terminaient leurs contrats de deux ans, les familles commençaient ensemble à quitter les camps, à la recherche de logements, de préférence en banlieue, où il était facile de trouver un nouvel emploi. Souvent, plus de familles ukrainiennes se regroupaient dans un même endroit, et ils organisaient immédiatement une vie sociale commune, tandis que les femmes créaient des branches du Союза des Ukrainiennes, géraient des crèches, des écoles, menaient une œuvre culturelle et éducative, et rassemblaient les femmes dans l'organisation féminine du Союза des Ukrainiennes. Autour de la ville de Sydney, Irina Pelenska a organisé la première branche du SU, la branche d'après la princesse Olga. Je suis également devenue membre de ce département. Nos professionnels, qui avaient terminé leurs contrats de deux ans, des travaux lourds et physiques, cherchaient du travail dans leur domaine. Seuls nos médecins devaient encore étudier pour exercer leur profession.

L'homme a pris à fixer sa vieille maison un jeune couple italien, nouvellement arrivé, comme nous. Le jeune Italien travaille là où travaille mon mari, et la femme a arrêté de travailler, car elle était malade. Ils sont un beau couple, nous nous parlons avec eux en anglais et la jeune Italienne veillera sur notre Orise, tandis que moi je vais travailler. J'achète un vieux vélo et je vais au travail, à l'usine de fibrociment où travaille mon mari. Je ne travaillais que le jour, et mon Yuri travaillait en trois équipes. Nous sommes satisfaits, car maintenant deux personnes travaillaient à l'usine où il y avait un salaire plus élevé, et nous pourrons rembourser nos dettes plus rapidement.

Alors nous ne savions pas que l'amiante était dangereux pour la santé. Ce n'est que quarante ans plus tard que l'on a reconnu sa nocivité, alors que beaucoup d'employés de cette usine étaient morts ou souffraient d'une terrible maladie – le cancer.

L'homme pensait sans cesse à comment lancer sa propre entreprise. Bien que nous ayons encore une dette, non réglée pour la première maison, l'homme a contracté un nouveau prêt auprès de la banque et a acheté un terrain pour la construction d'une deuxième maison, à trois kilomètres de notre maison où nous habitons. Il a rapidement élaboré un plan pour une maison un peu plus grande et meilleure, commandé les matériaux pour la construction, et après du travail et pendant son temps libre, il a commencé à construire, estimant qu'il était devenu un bâtisseur expérimenté. Nos bons colocataires nous ont prévenu qu'ils allaient déménager chez une famille italienne, car ils allaient bientôt agrandir leur famille. Je continue à travailler à l'usine et je l'aide, par nécessité, à la construction. Nous allons à vélo et avec l'enfant jusqu'à la construction. Après un certain temps, l'homme nous a à nouveau amené à vivre avec un autre jeune couple italien avec une petite fille. Je retourne à mon travail, à l'usine où travaille l'homme, mais il travaille à d'autres heures et dans d'autres secteurs.

Cette famille italienne ne comprend pas très bien l'anglais, et ma modeste latin est oubliée, nous ne parlons donc pas beaucoup. La femme italienne aime

cuisiner, nous avons une cuisine commune et ils nous invitaient souvent à déguster leur délicieux «spaghetti bolognaise», ou une bonne café. Nos filles s'amusaient et créaient ensemble leur propre langage. Mais le temps a passé et la famille italienne a trouvé un nouveau logement, et s'est installée loin de nous. J'ai commencé à emmener ma petite fille Orisa à la garderie australienne, qui était située non loin de notre maison. L'enfant ne connaissait pas l'anglais car nous ne l'utilisions pas entre nous, alors je demandais à l'enseignante qu'elle y fasse attention et l'enfant apprendra bientôt.

L'enfant revenait toujours de l'école content(e) d'avoir appris une nouvelle chanson ou un poème. Il/Elle chantait ou récitait et demandait des explications, car il/elle ne comprenait pas encore tout. Parfois, je me rendais compte que certains mots ne convenaient pas à la chanson, alors je me présentais et demandais à ma bonne voisine australienne. Parfois, elle-même ne connaissait pas ces chansons ou ces poèmes, alors elle demandait à ses enfants. Et ainsi, ma fille et moi, nous apprenions des chansons ou des poèmes australiens pour enfants. En deux mois, Oksana avait appris l'anglais et plus tard, à l'école, elle obtenait toujours des excellents résultats en anglais.

Mon mari, en rentrant avec le rover, a heurté un camion, est tombé et s'est cassé le coude. Il ne pouvait pas aller travailler car le bras était bandé, mais nous avons continué à construire la deuxième maison. Maintenant, pour moi, c'était plus du travail de construction : mélanger le ciment avec du sable, apporter des briques, car il n'avait plus qu'un seul bras bon, et l'autre ne faisait que le soutenir.

Notre voisine, une Australienne plus âgée, observait notre travail et sans doute s'étonnait de la difficulté de ce que nous faisions, et de la façon dont nous étions chaque jour visitées avec du thé et des biscuits fraîchement sortis du four. Si Oracy était avec nous, elle prenait l'une de nos chiens, leur montrait ses fleurs, son petit chien, et ils allaient ensemble se promener avec le chien. L'enfant a maintenant voulu avoir son propre chien, et nous avons été obligés d'amener un chiot de deux mois offert par un compatriote ukrainien. Son mari l'a appelé « Zouluk », car il nous causait beaucoup de problèmes, emmenait des chaussures pour enfants et d'autres objets quelque part, et nous avons perdu du temps à tout retrouver.

Enfin, le médecin a dit que le bras était guéri, bien qu'il n'ait pas repoussé comme il aurait dû, et l'homme est retourné travailler.

Lorsque mon mari, Yuri, a du temps libre, nous construisons une deuxième maison. Je suis enceinte à nouveau. Il est ravi d'avoir la possibilité d'avoir un fils et continue de rêver de sa propre entreprise, car il a un très fort esprit d'entreprise.

Enregistrons notre fille de six ans, Orysia, également à l'école ukrainienne, qui est organisée par la famille Denysenkov le samedi. C'est un trajet assez long pour nous, car il fallait prendre le bus jusqu'à la gare, puis un train pendant une station, puis encore marcher un kilomètre à pied. Orysia adorait l'école ukrainienne, car elle y apprenait aussi la danse ukrainienne et se faisait des amis ukrainiens. Les danses avaient lieu après les cours, mais aussi les autres jours.

Avant Noël latin, notre petite fille Orysia participait à une pièce de théâtre scolaire sur l'Enfant-Christ dans les berceaux. Elle était très contente et nous en parlait avec beaucoup d'enthousiasme, ce qui nous a décidé à mettre pour elle sous le sapin, à Noël, des berceaux avec l'Enfant-Christ. Son mari a fabriqué les berceaux et la 66ème a acheté une poupée, l'a habillée et l'a posée dans l'herbe, dans les berceaux. Elle expliqua à Orysia que nous célébrions maintenant notre Noël ukrainien et, après le repas de fête, nous sommes allés au sapin. Nous n'avions jamais vu chez notre enfant un tel émerveillement et joie que ce jour, à notre premier Noël, dans notre première maison en Australie.

Plus tard, j'ai acheté à elle une poupée plus grande, je l'ai cousue et habillée en costume national ukrainien, qu'Orysia emmenait à l'école et que les enfants australiens admiraient.

En Australie, il y a eu beaucoup de travail varié, car après la guerre, le gouvernement australien a commencé à développer son économie de manière très importante dans divers secteurs. Le continent est très vaste, et il y avait 7 millions de personnes à l'époque. C'est pourquoi l'Australie, après la guerre, a décidé de faire appel à une main-d'œuvre bon marché, principalement des réfugiés des pays européens, car l'Australie était à l'époque un pays européen. Elle appartient maintenant à l'Asie et connaît un afflux croissant de population provenant d'Asie et d'Afrique. Maintenant, quand j'écris mes mémoires, à la fin de 2017, l'Australie compte 24 millions d'habitants.

Voici la traduction du texte ukrainien vers le français :

Une vague croissante d'émigrants se dirigeant vers l'Australie et le manque de logements a donné à un homme l'idée de lancer une entreprise de matériaux de construction. Avec des moyens financiers minimes, Yuri s'est attelé à la réalisation de son propre projet entrepreneurial. Son idée était très judicieuse, et l'audace qui s'y trouvait, celle que l'on trouvait dans les rangs de l'UPA. C'était un travail important et difficile pour une seule personne, alors l'homme a engagé un Ukrainien, Osyp Rogozhinsky, qui travaillait avec lui à l'usine. Puis l'homme a vendu la deuxième maison que nous avions, a remboursé ses dettes et, avec Osyp, ils ont acheté un terrain à l'usine, à 30 kilomètres de notre maison. Ils ont également acheté un camion usagé et, pendant leur temps libre, nous, deux familles, nous sommes allés là, car Osyp avait aussi une femme et un enfant, pour clôturer le terrain avec des planches, faire une porte et préparer notre entreprise à son ouverture.

Souvent, mon mari, Yuri, avec son associé, Osyp, voyageaient pendant quelques jours avec notre camion, dans la partie de l'Australie où il y avait de vastes forêts, des exploitations forestières où l'on abattait des arbres, puis dans les fameuses « TIMBER MILLS », ces usines de transformation du bois en matériaux de construction. Ils y achetaient et livraient le bois à notre entreprise de construction nouvellement créée, enregistrée sous le nom de « BAROTIMBER ». Ces voyages étaient souvent ponctués d'aventures, car ils chargeaient des marchandises lourdes et le vieux camion, avec son âge, leur faisait sentir son poids. Mais mon mari, Yuri, savait toujours se débrouiller et sortir de situations délicates, imprévues et particulièrement difficiles. Le travail était épais, mais l'espoir de voir notre entreprise prospérer, apportant soutien et aide aux familles ukrainiennes et contribuant au développement de la vie publique ukrainienne, au

œur de l'Australie, était plus fort et leur donnait la force et l'inspiration pour que leurs projets et leurs rêves les plus chers se réalisent.

Le 6718ème jour de juin 1956, notre deuxième fille, Irina-Oksana, est née. Il est devenu plus difficile pour moi d'aider Yuri à développer l'entreprise, et également de transporter notre fille aînée, Orysia, avec le nouveau-né, les samedis à l'école ukrainienne. Parfois, Orysia devait aller seule, car elle connaissait déjà bien les endroits et les heures où changer d'autobus au train, et ensuite marcher presque un kilomètre à pied. J'avais beaucoup de peine pour cette Orysia de sept ans, mais elle adorait l'école ukrainienne, et encore plus les danses ukrainiennes que les mêmes professeurs, Denysenko, organisaient après les cours.

Un jour, Orise a vécu un incident qui a dû changer notre foyer. En rentrant de l'école, elle a perdu l'argent destiné à payer son trajet en bus, qu'elle devait prendre pour rentrer chez elle après un voyage en train. Sans argent pour payer le bus, elle a décidé de rentrer à pied, en suivant le trajet du bus. Mais elle s'est perdue, car le bus faisait des allers-retours dans toutes les rues et les ruelles, déposant des passagers à la gare, ce qui obligeait la pauvre Orise à faire demi-tour et à recommencer, afin de se souvenir précisément du trajet du bus, car elle ne savait pas où elle devait aller.

J'étais impatiente, scrutant l'horizon à la recherche du bus, mais il passait, sans s'arrêter. La panique commençait à m'envahir, des pensées diverses se bousculaient dans ma tête. Yuri au travail, pas de téléphone à proximité. Le soleil brillait chaud à l'extérieur. Le temps passait, et Orise n'était toujours pas là... Je paniquais, que faire ? Je lui ai mis le petit Оксана dans le chariot et je me suis précipitée à la gare. Peu de temps après, j'ai aperçu Orise, qui, hésitante, me courait après. L'embrassant, j'ai pleuré, car son joli visage était si rouge et chaud, comme une petite tarte, et une bande de flammes rouges marquait sa chevelure brune, la divisant en deux tresses. Épuisée, assoiffée, mouillée, car la sueur coulait, mais avec un sourire qui irradiait du plaisir, de la joie et de la confiance, sachant qu'elle suivait la bonne voie, car elle voyait déjà notre maison, à portée de main.

L'homme, Yuri, est rentré du travail tardivement, les filles il ne les voit toujours pas, car il part très tôt, avant le lever du soleil, et il revient quand les étoiles apparaissent dans le ciel, car comme il disait « on ne rattrape jamais le temps perdu », et les enfants dorment déjà. Je lui ai raconté les aventures d'Orysia. Après avoir discuté, nous avons décidé qu'il nous fallait déménager plus près de notre entreprise. La même opinion l'avait notre collaborateur, Osip. L'homme a acheté cinq hectares de terre, non loin de notre entreprise, à environ trois kilomètres, car le prix était presque le même que le petit morceau de terre sous une maison près de la ville. C'est exactement ce qu'Osip a fait.

L'homme est très satisfait de nos cinq acres de terre. Le terrain est un peu vallonné, entouré de champs dégagés et de belles vues qui s'entremêlent avec d'autres exploitations agricoles et des vignobles, et à trois kilomètres s'écoule la rivière Nepean.

Depuis notre colline, les Eucalyptus vert éternel verdissent, formant des montagnes peu hautes, les «Montagnes Bleues». Le nom de ces montagnes est

«Bleues» parce que la lumière du soleil fait évaporer l'huile des feuilles d'eucalyptus, ce qui donne une teinte bleue à l'air. Ces magnifiques vues lui rappelaient son village natal, Loubna, dans la région de Lemkivtsi, et les montagnes des Carpates, où il a passé près de quatre années de jeunesse passionnée, tumultueuse et courageuse.

Yuriy a immédiatement construit une petite maison à deux pièces sur notre terrain et a fait passer l'électricité depuis la route. Il a installé une vieille cuisinière électrique à confiture et a prévu la construction d'une cuisine et d'une buanderie. Et nous déménageons à nouveau, cette fois avec deux enfants, vers notre nouveau chez-nous. Nous nous sommes installés comme il a été possible, mais nous n'avons pas encore d'eau ici, car il faut la faire passer depuis la route principale à travers notre long champ, ce qui est assez loin et prend du temps. Je transporte l'eau en fûts, grâce aux propriétaires de la terre que nous avons achetés, car leur maison n'est pas très loin de la nôtre.

Bientôt, il a acheté une petite Volkswagen allemande d'occasion pour se rendre à son travail, ces quelques kilomètres, et pour sa fille Oris, ils ont acheté un vélo qu'elle utilisait pour aller à l'école, en profitant de chaque instant. Très rapidement, nous avons appris qu'ici, dans cette vaste campagne, vivaient aussi des familles ukrainiennes, dont les enfants allaient chaque samedi à l'école ukrainienne, où, dans un bâtiment scolaire près de l'église catholique australienne, les professeurs Ivanna Soukhovérska et l'ancien soldat de l'armée des Chevrillons, Pilip Koptarouk, enseignaient.

J'ai commencé à apprendre à conduire, et mon professeur était mon mari, Yuri, un homme passionné. Ici, de vastes étendues de chemins de terre battue qui reliaient des petites routes aux villages et menaient à la ville la plus proche, Penrit. Il était un bon et équilibré professeur, et bientôt j'étais prête à passer l'examen pour obtenir ma carte de conducteur et conduire une voiture seule. Le soir, je roulais déjà sur des routes montagneuses jusqu'à la ferme pour chercher du lait.

Un soir, en rentrant avec Orise, qui tenait du lait dans un biberon, sur le chemin de montagne qui menait à la vallée, ma fille s'est un peu réticente mise en mouvement et a éteint la lumière des phares de la voiture qui nous éclairait. J'ai paniqué, j'ai légèrement dérapé et quelque chose a heurté, la voiture s'est arrêtée brusquement. Ma fille, assise à côté de moi, a rapidement démarré et a renversé une partie du lait, cela m'a encore plus effrayé, mais je n'ai pas paniqué, j'ai compris ce qui s'était passé, j'ai allumé les phares et je suis sortie regarder dans quoi j'étais entrée. C'était un petit corbeau vert qui poussait au bord de la route. Je suis rentrée tremblante et terrifiée, je suis entrée dans la maison et j'ai annoncé à mon Yuri que j'avais eu un accident sur le chemin, et que je ne veux plus conduire en voiture, et que je ne veux plus, et que je ne me rendrai pas à l'examen, car je n'ai absolument pas besoin de document de conduite.

Mon mari et mon professeur, d'une voix calme mais autoritaire, m'ordonna de faire descendre les enfants endormis dans la voiture, sur la banquette arrière, et de prendre le volant, tandis que lui s'installait à côté de moi pour me donner les indications de la route, insistant : « Va et pense à la destination et à la manière de y parvenir, parce que la voiture ne fait que ce que tu lui commandes ! » Nous partîmes sur la grande route principale, qui s'étendait d'est en ouest, presque à

travers toute l'Australie. J'avais peur, car il était déjà tard et de nombreux conducteurs expérimentés circulaient dans les deux sens de la route. Mais, suivant les ordres de Yuri, je continuai à rouler, de plus en plus loin, les Montagnes Bleues disparaissant derrière nous, puis nous revenions à la maison sur la même route, après avoir roulé pendant deux heures et demie. J'étais physiquement et moralement épuisée, la sueur coulait en filet de mon front, de mon visage, sur tout mon corps. Cependant, deux jours plus tard, j'ai réussi l'examen, obtenu mon permis de conduire et, avec plaisir, et avec quelques petites mésaventures, je continue encore à conduire, ce qui fait maintenant près de soixante ans.

Déjà le lendemain, après avoir reçu le permis, elle emmena son mari au travail le matin, sa fille Orisa à l'école, puis elle s'occupait de ses propres affaires ou de celles de son mari.

Nous, souvent avec mon mari et mes enfants, roulions dans notre petite "Volkswagen" le long des chemins forestiers, très au nord de l'Australie, à la recherche d'abattages, à acheter du bois de charpente bon marché, qui était ensuite transporté par train jusqu'à notre gare la plus proche à Sydney, puis transporté par nos camions benne jusqu'à notre entreprise et transformé en divers matériaux de construction.

L'Australie est un pays immense et, plus on s'éloigne des côtes, plus il est peu peuplé. Des routes étroites, boisées, emmoussées de fumée s'étendaient à perte de vue. Nous nous arrêtons souvent et nous écoutions, on entendait les sons de l'abattage et on y allait. La poussière nous importunait, les enfants pendaient et se plaignaient, mais l'homme, toujours, savait divertir les enfants et me convaincrait que tous ces inconvénients, ces désagréments actuels, étaient pour le développement de l'entreprise et de notre meilleur avenir. Je le comprenais tout à fait, car je ne préférais pas les affaires et ne m'intéressais pas au commerce, je ne faisais qu'aider autant que je pouvais.

Nous vivions sur une superficie de cinq hectares, nous avons ensuite créé une ferme et commencé à construire une plus grande maison. Mon mari a acheté une vache, des poules et des chevaux pour les enfants. J'étais contente, car nous avions notre propre lait, crème et beurre, heureusement que je savais comment faire du lait avec la vache, car auparavant je devais faire le trajet d'un kilomètre et demi pour aller chercher du lait chez le fermier qui avait des vaches. Ensuite, mon mari a acheté une autre vache et bientôt le petit veau était le plus grand plaisir des enfants, bien que cela me prenne plus de travail, car mon mari était constamment occupé à son entreprise dans laquelle il avait investi son temps, ses connaissances et son expérience, car il était le directeur général et le promoteur de l'entreprise qui progressait avec succès. J'administrais la ferme, je m'occupais des enfants et je consacrais mon temps libre au travail communautaire.

70 personnes travaillaient déjà chez «BARO TIMBER». Ils ont acheté diverses scies, machines de menuiserie, instruments, inventaire technique utilisés dans le secteur de la construction.

De plus en plus d'immigrants construisaient leurs maisons, parmi lesquels aussi nos Ukrainiens, qui se souvenaient encore de notre appel commercial « chacun à son propre usage », et qui apportaient le plus souvent les livraisons pour la

construction à des prix raisonnables.

Bientôt, dans ce quartier, s'est formée notre communauté ukrainienne. Grâce à notre entreprise, une petite maison communautaire a été construite, où les enfants apprennent désormais le samedi, et leur nombre augmente de plus en plus. Maintenant, je conduis mes filles le samedi à cette école et j'ai moi-même commencé à y enseigner. De plus, mes filles sont visitées une fois par semaine par une institutrice australienne qui leur donne des cours de piano. Les jeunes se multiplient et des écoles, des institutions communautaires et des centres pour jeunes ukrainiens ont été créés et se sont répandus dans les vastes et spacieuses environs de la ville de Sydney. Ils faisaient partie des organisations PLAST et SUM (Fédération de la Jeunesse Ukrainienne). Dans notre quartier, le plus éloigné de tous les centres, il y a un centre pour jeunes, SUM. Je suis devenue éducatrice pour jeunes. Une fois, voire deux fois par semaine, je ne sais plus, après avoir terminé leurs études en Australie, je ramenais les enfants à notre maison ukrainienne et nous avions des cours éducatifs ensemble. Les jeunes étaient intéressés par leur compagnie. Après l'activité éducative, je les ramenais à nouveau à la maison, car certains parents étaient encore au travail et d'autres n'avaient pas de voitures. Ensemble, j'en avais quinze-cinq.

Le nostre persone hanno cominciato sempre più ad organizzarsi nella vita pubblica. Costruivano o affittavano case per scopi pubblici comuni. Si creavano sempre più società e gruppi, come cori, gruppi di danza, gruppi teatrali, gruppi sportivi, organizzazioni: l'Union des Femmes Ukrainiennes, la SUIM, il PLAST. Era necessario un centro pubblico più grande, che i primi organizzatori della vita pubblica si sono messi a fare. A quel tempo, si avvicinava la periferia di Sydney, Lidcombe, dove passava la linea ferroviaria in tre direzioni e dove si erano già stabiliti un po' dei nostri. È stato venduto il nostro primo appartamento nel centro di Sydney e è stato acquistato un casa popolare con l'aiuto dei doni dei nostri generosi abitanti di Lidcombe. È stata costruita una chiesa cattolica ucraina e tre chiese ortodoxe UAUPC nelle aree circostanti. Qui sono iniziate le scuole ucraine e la nostra vita pubblica andava avanti, perché sono aumentati i nuclei familiari, i bambini e c'era molta gioventù.

Bientôt, il a commencé à manquer de place dans la Maison Populaire pour toutes les organisations, associations et groupes.

Mon mari, Yuri, étant donné qu'il est un bon entrepreneur et constructeur, a proposé d'agrandir cette maison ou d'ajouter un étage. Tous les citoyens n'étaient pas d'accord avec son idée. Comme toujours, nos gens de différentes parties de l'Ukraine, chacun avait une opinion différente et il y a eu des malentendus. Quand je suis maintenant en train d'écrire, je me remémore le passé, et je vois que la cinquième colonne s'est également insérée dans notre vie publique ici.

Alors, mon mari et nos compagnons ont décidé de construire, non loin de là, un deuxième Grand Dôme de la Jeunesse Ukrainienne. Il y a consacré un an de travail quotidien et une partie de son argent à cette construction. Cette maison est devenue très populaire, elle avait une grande salle où se déroulaient toutes les importantes manifestations publiques et nationales. Au Grand Dôme de la Jeunesse Ukrainienne, en 1970, a été créé un département de l'Union des Ukrainiennes nommée « Olga Basarab », les co-fondatrices étant Olena Shevchuk, Sofia Gut et moi. Le département a reçu ici une pièce pour son utilisation, qu'on

utilise encore aujourd'hui.

Traduction :

Dès notre arrivée, nous avons immédiatement organisé la « Section Jeunes » pour nos filles et belles-mères, et le département est devenu grand et populaire. Au sein du département, prédominaient nos compatriotes, travailleurs et zélés originaires de villages de diverses régions d'Ukraine, qui, pour diverses raisons, s'étaient installés à l'ouest, et maintenant même ici, dans cette terre lointaine et encore peu connue, outre l'éducation de notre jeunesse, de la nouvelle génération et la préservation de nos traditions et de notre culture, ils expliquaient aux habitants du coin la situation de l'Ukraine asservie, dont ils ignoraient l'existence, car ils considéraient l'Union Soviétique comme un État russe. Souvent, lors des discussions, il fallait se disputer plusieurs fois pour expliquer qui nous étions, quel était notre pays et notre histoire. Beaucoup de personnes, même à des postes gouvernementaux, qui avaient étudié dans des universités britanniques, étaient imprégnées d'une idée communiste qui s'était infiltrée également chez la jeunesse universitaire en Angleterre. Les diplômés de ces universités faisaient des préjugés à leurs propres pays et à d'autres, comme l'Anglais Philby l'a fait aux Ukrainiens. La majorité des Australiens et des gouvernements étaient très opposés au communisme et nous avons collaboré avec eux, en particulier avec les organisations féminines.

Le département des Archives Nationales Olga Basarab, disposant de ses jeunes collaboratrices ayant étudié dans les universités et connaissant toutes les règles locales, a commencé à mener des actions de communication externe. Nous avons commencé à distribuer et à diffuser des prospectus sur notre histoire, notre culture, et sur la manière dont leurs parents s'étaient retrouvés ici, ainsi que sur nos femmes en Ukraine, brutalement expulsées vers les Gulags sibériens et qui se battaient pour elles.

Mon voyage en Ukraine.

1991. C'est juste le cinquantième anniversaire de mon départ d'Ukraine, et toutes ces années, j'ai rêvé de la revoir. Enfin, mon rêve s'est réalisé et nous partons pour l'Ukraine... Pour éviter le vol à travers Moscou, nous commandons un avion yougoslave Sydney-Belgrade-Kiev. Notre première déception à Belgrade, car nous devions quand même voler jusqu'à Kiev via Moscou, ce qui a prolongé notre vol de plusieurs heures et nous a causé de l'inquiétude.

Enfin, ils ont atterri sur l'aérodrome de Kiev, sur notre terre natale. Joie et affliction, car on voit immédiatement l'économie communiste. La route vers l'aérodrome nécessite des réparations, les bâtiments sont en ruine, on ne voit aucun avion étranger. Le contrôle, effectué par de jeunes garçons en uniforme militaire, s'est déroulé rapidement et sans incident.

Six personnes de ma famille attendaient notre arrivée toute une journée. C'était une rencontre joyeuse, agréable et inoubliable, et le début d'un voyage tant attendu à travers l'Ukraine. Nous avons passé cinq jours à explorer Kiev de fond en comble, une ville véritablement magnifique ! Beaucoup de verdure, de parcs, d'arbres, de monuments anciens de l'époque des princes, et tout cela est tissé

ensemble par la puissante rivière Dniepr et plusieurs ponts importants.

Sur les hauteurs, les bains dorés de nos sanctuaires brillent, les vestiges des murs historiques sont visibles, les portes dorées restaurées. Ici, partout, on sent les traces de la gloire des princes. Les sanctuaires sont maintenant restaurés, rénovés, comme la cathédrale Saint-Sophie avec ses magnifiques fresques, la clocherie est presque entièrement restaurée, ne manquant que des cloches. Dans les musées, il y a beaucoup de fouilles archéologiques, d'expositions de notre passé glorieux, mais les inscriptions sont en russe, parfois bilingues.

Dans la cathédrale Saint-Sophie, dans un coin, se dresse le sarcophage solitaire de Yaroslav le Sage, et dans la deuxième partie, encore inachevée, du musée, se trouve le sarcophage de la Sainte Princesse Olga, transporté de l'église des Dix Acres. Le musée présente également un fragment de la terre de Kiev du XIe siècle, un modèle de la Kiev antique et de nombreux plans des églises de Kiev.

Les reliques de la Lavra des Pechersky, qui ont été détruites et pillées par le régime communiste, sont également reconstruit et restaurées. Une église très pillée, celle de Toutes les Saints, construite par le Hetman Mazepa, est particulièrement remarquable. Une partie du bâtiment monastique a été réaffectée aux usages communistes. On y ressent encore une influence russe. Les moines, principalement jeunes, parlent et célèbrent la messe en russe. Récemment, de nouveaux passages et routes ont été aménagés ici, et de nombreux ossuaires contenant les reliques de nos héros ont été détruits, ne laissant que, à contrecœur, l'ossuaire de Kochubei. La fontaine monastique historique a été comblée, sur l'ordre de Raisa, et remplacée par une colonnade. Ces transformations irréfléchies pourraient provoquer des glissements de terrain et la destruction de parties de la Lavra, nous l'a prévenu notre guide.

À Kyiv, il y a beaucoup de nouveaux bâtiments gouvernementaux communistes, et le plus imposant est celui du Parti Communiste. Certains d'entre eux sont maintenant fermés et réaffectés à d'autres usages, comme le musée de Lénine. Dans un beau parc au-dessus du Dniepr, se dresse le Palais du Parlement ukrainien, où nous avons rencontré les députés Yavorsky et Derkach. Yavorsky a demandé de faire passer aux Ukrainiens d'Australie que tous les colis destinés aux enfants du 73e de la zone de Tchernobyl avaient été reçus, certains avec un certain retard, et qu'ils avaient été distribués aux enfants. Il a demandé de ne faire expédier que par la suite vers le Parlement, à son nom, car ils sont en mesure de les recevoir rapidement et sans obstacles.

À Kiev, nous avons rencontré Mariyka Chyhryna, qui défendait la Nébuleuse et d'autres de nos patriotes arrêtés.

Dans le parc, près de la nécropole d'Ascold's Grave, nous rendons hommage aux héros-jeunes guerriers de Krut, enterrés à proximité, mais dont peu de gens savent cela actuellement. De nouvelles constructions résidentielles, que nous appelons des "flèches", ont été construites sous un seul brevet dans toutes les grandes villes d'Ukraine, ainsi que dans d'autres pays communistes. Très encombrées, grises et austères, mal construites ou inachevées, mais dans ces bâtiments, nos gens se sont aménagé de beaux, propres et confortables logements. De meilleures maisons étaient construites pour les héros de guerre et

les invalides de la "Guerre Civile", mais c'est là que vit l'élite communiste et sa famille. Ce qui est particulièrement frappant à Kiev, c'est la silhouette maladroite et haute de la statue-musée de la "Grande Guerre Civile" au-dessus du Dniepr, que les habitants de Kiev appellent "la vieille dame de fer" effrayante, avec une grande épée et un bouclier à la main, et cette épée est inexplicablement tournée vers le nord. Aussi, un grand arc-en-ciel, une "arc-en-ciel", sur la colline de Volodymyr, qui unit deux peuples pour l'éternité et sur laquelle se dresse, à distance, la statue de Saint Vladimir le Grand. Il nous a été très étrange et regrettable de lire à Kaniv, sur le monument du communiste Vatutin, le bourreau du peuple ukrainien, assassiné par l'UPA, l'inscription en ukrainien exprimant la gratitude du peuple ukrainien. Quelle indifférence ?

Avec regret, nous quittions notre magnifique capitale et nous enfonçons dans les villes, les villages et les fermes collectives en direction de Ternopil et de Berehomet, via Zhytomyr, Berdychiv, Winnitsa, Khmelnytsky, où vit la famille Chovliouka.

Nous admirons la magnifique nature ukrainienne, le vert, les arbres plantés le long de toutes les routes, la terre fertile, où le noir sol est comme de la margarine et, en même temps, douloureusement ravagé par la destruction de notre pays si beau et riche. Au-dessus des routes, on trouve souvent l'inscription « Protégez la nature mère ». Nous avons traversé de nombreuses terres de kolkhozes, mais, étrangement, nous avons vu très peu d'ouvriers dans les champs, seulement dans les champs de betteraves, et nous avons vu comment ces longs champs étaient cultivés par des femmes avec des pioches et quelques hommes. Entre Kiev et Kanev, nos yeux se sont réjouis des vastes champs de blé d'émerveillement en fleurs.

Les routes entre les grandes villes sont assez bonnes, mais on ne trouve très rarement de bonnes routes dans les villages. À Kiev, il y a une nouvelle avenue très bien entretenue de l'aéroport au centre-ville, car c'est là que les célébrités et les invités sont souvent transportés. Il y a beaucoup de voitures, même dans les villages, certaines personnes en ont. Les conducteurs ne prêtent presque aucune attention aux piétons, même dans les grandes villes où il y a des passages. C'est le culte impoli de la communauté moscovite : impolitesse sur les routes, aux passages, service impoli dans les magasins, les restaurants, les hôtels, et beaucoup de fanatisme. En passant devant les kolkhozes, on remarque l'inefficacité. Machines agricoles abandonnées, outils de travail, bâtiments de kolkhozes et le travail indifférent, parfois destructeur, des gens. À Winnitsa, nous nous sommes arrêtés pour rendre hommage à nos patriotes, torturés ici par les ennemis. Nous nous arrêtons aussi sur le pont de la rivière Zbruch, qui divisait notre Ukraine en deux parties. Immédiatement, on remarque qu'une partie brille de conscience nationale, et que l'autre vient de voir les portes de la lumière s'ouvrir.

Traduction :

En Galicie, dans chaque village et chaque ville, on voit maintenant des hautes tombes dédiées aux héros de l'Ukraine. Sur les tombes, flottent des drapeaux bleu et jaune, les dents dorées scintillent et on lit : « Aux héros tombés au nom de la liberté de l'Ukraine » ou « Aux Tirauteurs des Steppes et aux combattants de l'OUN-UPA ». On reconstruit et on restaure partout les églises, et on en construit

de nouvelles. Les drapeaux bleu et jaune ne sont pas seulement accrochés aux bâtiments principaux, mais aussi aux maisons privées. Maintenant, chaque fois qu'on construit une nouvelle maison, on peut souvent voir des dents dorées et l'inscription « Gloire à l'Ukraine » intégrées. Au-dessus des routes, on voit des croix, comme autrefois. En Ukraine, on trouve de magnifiques abribus faits de mosaïques avec des motifs populaires.

Entrons à Ternopil et c'est avec joie que nous le faisons. On ne voit ici plus aucune trace de communisme. Lénine a été retiré, à la place des marteaux et fauilles, on trouve des trèfles (trízúbi), des slogans communistes remplacés par des slogans patriotiques. La ville est petite, belle, propre et ornée de nombreux drapeaux bleu et jaune. Il faut souligner que toutes les villes d'Ukraine sont propres. À Berezhany, nous avons été surpris de voir qu'il y avait encore un Lénine et des marteaux et fauilles. Berezhany était une partie très consciente de l'Ukraine, d'où proviennent de nombreuses personnalités importantes, mais pendant l'invasion communiste de 1944, la population consciente s'est réfugiée vers l'ouest, tandis que les jeunes se joignaient aux rangs de l'UPA. Ici, nous avons visité une famille et nous avons même envisagé de créer une entreprise coopérative.

Dans les Бережаны, il reste des ruines de château, une гимназия, une belle église Saint-Troade qui était fermée à cause de désaccords interconfessionnels et, le dimanche, avec ma famille, nous écutions la liturgie à l'extérieur devant l'église, sous des parapluies, car il pleuvait.

Voici la traduction du texte ukrainien en français :

Hors de la ville, dans le village de Rai, se dresse un chêne de 600 ans, offert par Bohdan Khmelnytsky, protégé par des anneaux de fer pour la sécurité. Il mesure deux mètres et demi de diamètre et sept mètres de volume. C'est un témoin de notre histoire. Des Бережан (Berezany) à Galich et Ivano-Frankivsk, car cet homme devait y rencontrer le président du conseil du mouvement UPA (Armée Populaire d'Ukraine). Ivano-Frankivsk est une grande et belle ville avec des parcs et de nouvelles constructions. Sur le bâtiment du "Rukh" (Mouvement), un grand drapeau bleu et jaune était accroché, des chants patriotiques résonnaient à travers un micro et un grand écriteau sur le bâtiment proclamait : « Ne pas signer de traité ! ». Du président de la conseil régionale, M. Yakovyna, nous avons reçu des informations selon lesquelles le conseil local autour de Kosov voulait vendre une maison de vacances inachevée, ce qui a attiré l'attention de mon mari.

Allons vers les Carpates, jusqu'à Nadwórna, Delyatyna, Vorochta, Kosmach, Kosiw, Kolomyia. Des paysages de montagne, comme de magnifiques peintures. Beaucoup de stations de vacances, d'hôtels, mais les touristes ne trouvent aucun endroit pour se détendre. L'accès n'est permis qu'aux groupes de membres du parti, qui sont nombreux ici, surtout des Russes, ou d'autres qui ne parlent que russe. Il est probable que ces stations de vacances ne serviront qu'aux touristes à l'avenir.

Nous avons passé la nuit dans une maison d'hôtes pour jeunes à Sheshor. À Kosmach, nous avons vu l'église dont Valentin Moroz a écrit autrefois et le plus beau monument funéraire élevé aux Héros d'Ukraine.

Recherchant un refuge à Kosov, nous suivions les indications et nous sommes arrivés dans un terrain pittoresque sous les arbres, où il y avait de belles constructions, un parc et un petit lac. Plusieurs hommes corpulents étaient en train de faire cuire de la viande sur un feu, et on entendait des voix féminines à l'intérieur de la construction. Nous demandions : « Est-ce que c'est ce bâtiment, ou est-ce qu'il est en vente ? » Nous recevions la réponse : « Oh non ! Il a été construit pour le peuple ! » Déjà dans la voiture, nos intermédiaires nous expliquent avec un sourire : « Nous savons pour quel peuple, pour ces corpulents, et pour d'autres agents du KGB et leurs amants. » Nous nous rendons à Yaremche. Nous entendons le bruit de la cascade, il y a un bel hôtel, des cabines pour les pionniers, mais il y a aussi beaucoup de « foyers » (c'est-à-dire de résidences privées). Nous nous arrêtons près de la falaise de Dovbush et continuons jusqu'à Vorokhta.

À Kolomyia, nous rencontrons des meneurs du Mouvement et nous visitons un bel, grand musée guzuli dans l'ancien Maison du Peuple.

Nous allons à Stryi. C'est aussi de superbes environs avec des complexes touristiques, mais même ici se détendent les « zaidov » (c'est-à-dire les personnes ayant des liens avec le régime communiste).

Nous passons par Tuchlov, où Ivan Franko a écrit « Zakhar Berkut » et où il y a un monument à Franko. Nous nous arrêtons à Sydnytsia, où nous avons trouvé des sources d'eau curative. Comme on nous dit, il y a eu autrefois un grand mouvement ici, beaucoup de gens venaient à cette eau, mais maintenant il y a inexplicablement calme. Ensuite, il y a Truskavets, un centre touristique bien connu et des bains-stations depuis longtemps. Il y a beaucoup d'hôtels de vacances ici, mais même ici se détendent des étrangers.

Nous roulons à travers Boryslav, Drohobytch, en passant par Lviv, jusqu'à mon village natal de Bobryidy. Première étape, l'église restaurée, l'école première, le cimetière et les tombes de mes parents et de ma famille. Le village est difficile à connaître. Il y a beaucoup de nouvelles maisons, d'autres routes, il n'y a plus les anciennes prairies, les champs, des étangs où autrefois les femmes essondaient le linge, lavaient, trempaient le lin, le chanvre et où je nageais, et en hiver, les enfants allaient faire du patin à glace, des traîneurs et des toboggans. Dans la forêt au-delà du village, où j'ai autrefois cueilli des baies et des champignons, il y a une tombe avec un trident et des drapeaux, où les soldats de l'UPA sont morts dans un bunker, peut-être des connaissances, ou même des amis d'enfance. Mon frère, encore jeune, raconte qu'il a participé à la lutte et a été envoyé en Sibérie pour cela, qu'il y a eu des événements terribles et beaucoup de gens sont morts dans cette forêt paisible en 1976. Nous continuons jusqu'à Sokoly, où vit ma sœur. C'était un quartier très conscient et patriotique, les gens étaient remplis de Береза Картузька, puis les camps de concentration et la Sibérie. De là partent plusieurs chefs de l'UPA, et le plus célèbre est Vasyl Sydor-Shelest. Notre célèbre Volodymyr Makarchuk, qui a été emprisonné, dans un camp de concentration et a participé à la lutte de l'UPA et a perdu une jambe, est également originaire de Sokoly. À Sokoly, on ne voit plus les restes du communisme. Partout on ressent le patriotisme et l'ardeur à la reconstruction. J'y ai vu une école, les couloirs éclairés par l'histoire de la ville et la lutte pour l'Ukraine. À Sokoly, j'ai rencontré des membres de l'Union des Femmes Ukrainiennes. Elles sont toutes très conscientes de leur nationalité, pleines d'ardeur et d'énergie. Elles mènent un grand travail

pour élèver la conscience nationale, la culture et les traditions. Elles préparent et participent aux fêtes nationales et aux fêtes de la vie, elles créent des branches dans les villages voisins. Certaines d'entre elles ont passé la peine en Sibérie. J'aimerais que toute l'Ukraine soit aussi consciente qu'elles. Elles m'ont donné une chemise féminine de Sokoly, que j'ai donnée au musée de l'Union des Femmes Ukrainiennes d'Australie. À partir de Sokoly, nous roulons jusqu'à Stoyanov puis à Bereztechka. Là, on a consacré des monuments sur les tombes des Cosaques. Des centaines de bus et beaucoup de voitures se dirigeaient vers Bereztechka par toutes les routes. Toutes les routes étaient bondées, il fallait marcher. Partout où l'on regardait, sur toutes les routes, les chemins, les sentiers, les sillons de champs, il y avait une foule de personnes avec des drapeaux et des inscriptions. Environ 700 000 personnes se sont rassemblées. Cette foule de personnes avec des drapeaux était très émouvante, car c'était une manifestation du peuple ukrainien pour exiger son indépendance. Le patriarche de l'Église Autonome de l'Ukraine Pravoslavne Mstyslav parlait patriotiquement, et il a également consacré le monument. Le président du Conseil Suprême de l'Ukraine, Kravchuk, parlait de manière ingénueuse, il a crié au peuple : « À l'Ukraine - la Liberté ! Au Traité de l'Union - Non ! » Nous roulons jusqu'à Lviv et nous installons à l'hôtel Inturist. Nous nous sommes immédiatement engagés dans l'activité politique, car ici on célébrait les 60 ans du Cercle Sportif « Ukraine », auquel sont venus de l'étranger beaucoup de personnes, la session de l'OUN-UPA, la session de l'Assemblée Interpartielle Ukrainienne, les 50 ans de la proclamation de la restauration de l'État ukrainien en 1941.

Malgré lui, l'homme était obligé de prendre part à toutes les cérémonies officielles. Ces festivités se déroulaient à l'Opéra, au Théâtre Заньковецька et dans d'autres salles et places.

En plus de cela, des personnalités telles que Krasovskij, des membres de l'UIT de Kiev, des journalistes et d'autres venaient à l'hôtel ou appelaient. Ils ont également eu une rencontre avec l'ancien commandant en chef de l'UPA après Chuprynska, M. Kuk, ainsi qu'avec Khmaïrou et Stecsiko, entre autres. Ils étaient avec eux à la commémoration de l'anniversaire du journal «Pour une Ukraine Libre». Il est probable que le NKVD (K77omunistique) nous surveillait, car deux nuits, nous avons été harcelés par le KGB, nous avons donc déménagé dans un logement privé. Mais même là, ils nous ont trouvés et sont venus nous hanter en pleine nuit à l'appartement, nous ne savons pas s'ils voulaient nous effrayer ou nous interroger.

Lviv est le centre du pouls politique ukrainien. À Lviv, j'ai eu une rencontre avec le maire de la Fédération des Ukrainiennes, Mme Kvartzián. J'avais été invitée à leur réunion, mais je n'ai pas eu la possibilité d'y assister. J'ai appris leurs activités et leurs besoins. Ils ont célébré un grand festival de la Mère, ont eu une grande exposition de taies de lit ukrainiennes et aident partout où ils le peuvent. Ils aident les femmes infirmes qui ont été envoyées en Sibérie.

J'ai appris auprès de Mme Kvartchian que dans la station de vacances à Brouchicz, près de Lviv, des enfants de Rivne et de Koowel, qui avaient subi les effets de la radioactivité de Tchernobyl, se reposaient et que j'y les ai visités. Ce sont des enfants de deux écoles, ils ne semblaient pas très bien, mais étaient pâles, et ils n'avaient reçu aucune aide. On leur sert 5 fois par jour, on leur donne des vitamines et des médecins s'occupent d'eux. Ils n'avaient pas encore fait évaluer

leur état de santé. Nous leur avons laissé un souvenir de nous. J'ai appris qu'à proximité de Lviv, 3500 enfants de Tchernobyl se reposaient déjà. C'est la communauté régionale de Lviv qui les avait envoyés. Je crois que d'autres régions ont fait de même. L'Union des Ukrainiennes s'est également intéressée à ces enfants et continuera à les aider. Pour les revenus, les membres de l'Union vendent des broderies que les touristes achètent. Ils ont besoin de fil, de tissu et de perles.

À Lviv, il y a beaucoup de beaux parcs, mais le parc de Stryj est l'un des plus anciens et des plus magnifiques de Lviv, où se trouve le saule Шевченко (Saule Шевченко), un branche de saule importée par une délégation d'écrivains soviétiques ukrainiens le 22 mai 1961, à l'occasion du centenaire de la mort de Шевченко. Taras Шевченко a planté le saule lorsqu'il était prisonnier au Kazakhstan, et il est toujours conservé là-bas.

Nous avons visité le Château Haute-Ville, où flotte le drapeau bleu et jaune, la Clairière Шевченківська, la cathédrale Saint-Joris, des musées, l'opéra «Maroussia Chourai», des concerts, le cimetière de Bilhorodka, la maison où est mort Choupryntka et nous avons discuté avec une personne qui a été témoin de cet événement.

L'Ukraine est belle, riche, mais négligée. Les Ukrainiens sont bons, sincères, travailleurs, mais le régime communiste les a rendus méfiants, effrayés, paresseux.

Les gens en Ukraine sont partout bien habillés, à l'exception des femmes plus âgées dans les villages, toujours vêtues de foulards. Les maisons dans les villages sont principalement nouvelles, souvent à un étage. Presque dans chaque maison, il y a des tapis sur les murs, que ce soit dans les villages ou dans les villes. Les maisons de la région de Hutsul (Guccel) sont particulièrement belles, principalement en bois, décorées de motifs à l'intérieur et à l'extérieur. Les magasins sont presque vides maintenant, mais les tables de réception sont courbées sous la nourriture. Il y a beaucoup de pain, ainsi que du lait. On peut acheter presque tout au marché, mais c'est cher. De la vodka est également servie au petit-déjeuner. Les gens des villages ont des jardins près de leurs maisons, une vache, des poules, un cochon pour eux. Les habitants de la ville consacrent des terres à 78 kilomètres, là où ils construisent des maisons, qu'ils appellent des "dachas". La plupart des femmes travaillent dur dans ces jardins.

Un revenu de 200 à 300 karavanchys par mois, ce qui est extrêmement misérable. Avec cinq mille dollars, on peut acheter une belle maison. On avait l'impression que l'esprit du communisme moscovite allait longtemps continuer à sentir dans notre peuple. Mais sans aucun doute, sans la surveillance de l'aîné, l'Ukraine pourrait très rapidement développer sa propre conscience et sa prospérité.

System: You are a professional translator specialising in translating Ukrainian text into English. Translate accurately and naturally, respecting the original intonation used by the author of the text. You must always answer in french. You must not interpret the author's thoughts or reflections. Do not add any text before or after the text provided.

Temperature: 0.1